

087.1
Mus
Sur place

MUSÆUS

7.

Contes Populaires

Traduits par
A. PESSONNEAUX

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Illustrations de A. ROBIDA



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{IE}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e)

Tous droits réservés.



BIBLIOTHEQUE
FURNE

7.
MUSÆUS

Contes Populaires

Traduits par

A. PESSONNEAUX

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Illustrations de A. ROBIDA



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{IE}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e)

Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS

Musæus, assez peu connu en France, a une grande réputation dans son pays d'origine, c'est-à-dire en Allemagne. C'est un écrivain spirituel, humoristique, doué d'un esprit pédagogique plutôt que satirique, et qui a su railler assez finement, dans son Grandisson allemand, ceux qui confondent la sensiblerie avec la sentimentalité et la sensibilité.

Mais ce qui l'a rendu célèbre en Allemagne, c'est son recueil de Contes populaires, dans lesquels il évoque le monde mystérieux et charmant des fées, des gnomes et des sorcières.

Les Contes populaires de Musæus ont eu jusqu'à trois éditions principales en Allemagne, et un certain nombre d'entre eux ont été traduits en français, par Bourguet, avec une notice de Paul de Kock (1826), par Materne (1848). Ces traductions sont du reste épuisées et introuvables actuellement. En outre, elles ne comprennent que quelques contes alors que l'œuvre de Musæus s'étend en cinq gros volumes.

La traduction de M. Pessonneaux ne porte, elle aussi : que sur quelques contes — cinq exactement — qui comptent parmi les meilleurs de l'auteur allemand.

Le traducteur a su faire revivre le style original et pur de Musæus, dont le bon sens le dispute à l'intention honnête. Dans l'ouvrage de M. Pessonneaux, on retrouve l'ironie piquante et la verve endiablée de l'auteur, qui, de l'aveu de bien des littérateurs, tient une place honorable à côté de

Wieland, d'Hoffmann, etc. Certains vont même jusqu'à le surnommer le Perrault de l'Allemagne. Nous accepterions volontiers cette comparaison si, au contraire du conteur français, Musæus ne substituait trop souvent son propre esprit à celui de ses héros imaginaires. Chez Perrault aucun esprit d'auteur ne s'ajoute au récit. Toutefois ne croyons pas trop à la naïveté des contes de Perrault. Selon M. Brunetière, cette naïveté n'existe que dans l'imagination des lecteurs.

A part cette faible critique, l'œuvre de Musæus est vraiment remarquable, et mérite l'honneur d'une nouvelle traduction partielle. Celle de M. Pessonneaux nous paraît excellente en tous points.

L'ouvrage est très plaisant à lire. Peut-il en être autrement ? Le conte a toujours plu, il plaira toujours, tant qu'il y aura des enfants et des intelligences éprises de mystérieux et de surnaturel. Sans aller jusqu'à dire après Théophile Gautier que *Peau d'Ane* soit le chef-d'œuvre de l'esprit humain, il faut convenir que beaucoup d'entre nous diraient volontiers comme notre grand fabuliste : « Si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. »

Oui, le conte constitue une bonne partie de notre littérature, à côté du roman dont il n'est qu'une variété. Le conte, c'est une nouvelle à laquelle personne ne croit, pas plus l'auteur que le lecteur, mais qui plaît par son caractère comique ou merveilleux, par son tour d'esprit, par ses récits touchants ou naïfs, récits qui remontent dans les souvenirs du peuple jusqu'aux vieilles légendes d'autrefois.

Et si le conte est moral — et il l'est dans l'œuvre de Musæus, dans la traduction fidèle de M. Pessonneaux — on ne saurait raisonnablement le frapper d'ostracisme. Qu'on lise un conte de ce livre, que ce soit *La Nympe de la fontaine* ou *le Chercheur de Trésors*, que ce soit *La Chronique des trois sœurs*, ou *Richilde* ou encore *Les Légendes de Rubezahl*, on n'y trouvera que des conclusions tout à fait conformes à la morale la plus saine. La

conscience la plus rigoureuse s'accommodera volontiers des dénouements de l'auteur. N'y voit-on pas, en effet, la vertu récompensée, le crime puni, le juste triompher de l'injuste et du cruel, le malheur immérité transformé finalement en bonheur parfait, le courage et la ténacité aplanir tous les obstacles, l'innocence reconnue, la perfidie châtiée ?

En résumé, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, l'œuvre de Musæus, sera lu avec agrément par les enfants, par les adolescents, parfois aussi par les hommes, ces grands enfants. Le monde des fées et des anges gardiens, a-t-on dit, c'est la religion des enfants. Il y a là une grande part de vérité. Ne leur refusons pas cette joie douce et bienfaisante d'écouter encore, le soir, au coin du feu qui pétille, la nuit de Noël, ou pendant les longues soirées d'hiver, alors qu'au dehors la bise souffle ou que la neige tombe à gros flocons, leur mère-grand, leur vieille nourrice ou leur sœur aînée leur redire ces histoires d'elfes et de fées, histoires toujours extravagantes, parfois profondément philosophiques.



LA NYMPHE DE LA FONTAINE

A trois milles de Dinkelsbuhl, en Souabe, s'élevait autrefois un vieux castel, qui appartenait à un redoutable chevalier, nommé Wackermann Uhlfinger. C'était la fleur de cette chevalerie qui vivait de violences et de brigandages : il était l'effroi des villes confédérées de la Souabe, aussi bien que de tous les voyageurs ou marchands qui ne lui avaient pas acheté un sauf-conduit. Quand Wackermann avait ceint son épée, revêtu sa cuirasse et son casque, quand les éperons d'or résonnaient à ses talons, il devenait, selon l'usage du temps, un homme brutal et intraitable, qui considérait le vol et le pillage comme des privilèges de la noblesse, faisait la guerre aux faibles, et, parce qu'il était

lui-même brave et vigoureux, ne reconnaissait d'autre loi que la loi du plus fort. Quand on entendait dire : « Uhlfinger est en campagne, voici Wackermann ! » l'effroi se répandait dans tout le pays de Souabe ; le peuple se sauvait dans les villes fortifiées, et les veilleurs, derrière les créneaux des tours, soufflaient dans leur cor, pour annoncer l'approche du danger.

Mais ce guerrier redouté, aussitôt qu'il avait déposé le harnais, était chez lui doux comme un agneau, hospitalier comme un Arabe ; c'était le meilleur père de famille et le plus tendre époux. Sa femme était une douce et aimable créature, modeste, vertueuse, et telle qu'on ne trouverait guère sa pareille de nos jours. Elle aimait son mari avec une inébranlable fidélité, et tenait sa maison avec ordre et sagesse. Quand son seigneur était parti pour chercher les aventures, elle n'aurait pas jeté les yeux sur un autre homme : elle prenait une quenouille garnie d'un lin aussi fin que la soie et faisait tourner le fuseau de sa main laborieuse, si bien qu'elle fabriquait un fil que la Lydienne Arachné n'aurait pas désavoué pour son ouvrage. Elle était mère de deux filles, qu'elle dressait avec le plus grand soin à la pratique de toutes les vertus domestiques. Au milieu de cette vie claustrale, rien ne troublait la tranquillité de son âme, si ce n'est le métier de son mari, qui enrichissait sa maison d'un bien gagné par l'injustice. Elle désapprouvait dans son cœur ces brigandages privilégiés, et elle ne ressentait aucune joie, quand il lui faisait cadeau des plus magnifiques étoffes brochées d'or et d'argent. « A quoi bon, disait-elle tout bas, ces parures, qui ont sans doute fait couler bien des larmes ? » Elle jetait avec horreur ces présents au fond de son bahut, et ne daignait plus y donner un coup d'œil ; elle plaignait le sort des malheureux qui tombaient dans les mains de Wackermann, obtenait souvent leur liberté à force de prières, et les renvoyait en leur donnant quelque argent pour les besoins du voyage.



Au pied de la montagne où s'élevait le château, se cachait, au milieu d'un bosquet, une source limpide. Cette source sortait d'une grotte naturelle, habitée, suivant une antique tradition, par une nymphe qu'on appelait l'Ondine, et qui, disait-on, se montrait parfois au château dans les circonstances extraordinaires. La noble dame se rendait souvent seule à cette source, quand elle voulait, pendant l'absence de son mari, respirer l'air pur, hors des sombres murs de son château, ou pratiquer la charité sans bruit et sans ostentation. C'est là qu'elle donnait souvent rendez-vous aux pauvres gens, auxquels le portier du château refusait l'entrée ; et, à certains jours, non seulement elle leur distribuait la desserte de sa table, mais elle poussait même l'humilité dans la charité aussi loin que la landgravine Elisabeth, qui, surmontant courageusement sa répugnance, lavait, dit-on, de ses propres mains, le linge des mendiants à la fontaine qui a conservé son nom.

Un jour, Wackermann était parti pour faire son métier sur les grands chemins, pour guetter les marchands qui revenaient de la foire d'Augsbourg, et son absence se

prolongeait. Sa tendre femme s'affligeait de son retard ; elle craignait qu'il ne fût arrivé malheur à son seigneur, qu'il n'eût été tué ou pris par ses ennemis. Elle se sentait le cœur si serré qu'elle ne pouvait tenir en place et goûter un instant de repos. Il y avait plusieurs jours qu'elle vivait ainsi dans des alternatives de crainte et d'espoir, et bien des fois elle s'était adressée au nain qui veillait en haut de la tour : « Petit Jean, disait-elle, regarde bien. Quel est ce bruit dans la forêt ? N'entends-tu pas chevaucher dans la vallée ? N'aperçoit-on pas tourbillonner la poussière ? N'est-ce pas Wackermann qui galope là-bas ? » Mais Petit Jean répondait tristement : « Rien ne bouge dans la forêt ; personne ne chevauche dans la vallée ; il n'y a pas de tourbillons de poussière ; je n'aperçois pas de panache. » Cela dura ainsi jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où l'étoile du soir se leva, et où la pleine lune montra sa face au-dessus des montagnes. Alors elle ne put demeurer entre les murs de sa chambre ; elle jeta un manteau sur ses épaules, et, sortant du château, elle se rendit au petit bois, et se dirigea vers son lieu de repos favori, auprès de la source cristalline, afin de s'abandonner plus librement à ses tristes pensées. Ses yeux étaient baignés de larmes, et ses plaintes se mêlaient au murmure du ruisseau qui serpentait à travers le gazon.

En approchant de la grotte, il lui sembla voir flotter une ombre à l'entrée ; mais elle avait le cœur si troublé qu'elle n'y fit pas grande attention, et elle pensa que c'était quelque rayon de lune qui produisait cette illusion. Quand elle fut tout près, la forme blanche parut se mouvoir et lui faire signe de la main ; alors elle se sentit frissonner ; cependant, elle ne recula pas, mais elle s'arrêta pour voir au juste ce qu'il en était. Elle connaissait les récits qui circulaient dans le pays sur la Nymphe de la fontaine ; aussi reconnut-elle sans peine que c'était la Nymphe elle-même qui se montrait à ses yeux, et elle comprit que cette apparition était l'annonce de quelque grave événement. Or,

à qui pouvait se rapporter cet événement, si ce n'est à celui dont l'absence causait en ce moment même son inquiétude ? Alors elle arracha ses cheveux, et s'écria avec désespoir : « Hélas ! jour de malheur ! Wackermann, Wackermann, tu as succombé ! Tu es maintenant glacé par la mort ! Me voilà veuve, voilà tes enfants orphelins ! »

Tandis qu'elle se plaignait ainsi et se tordait les bras, elle entendit une voix sortir de la grotte : « Mathilde, sois sans crainte ; je ne viens t'annoncer aucun malheur ; approche avec confiance ; je suis ton amie, et je veux m'entretenir avec toi. »

La noble dame fut tellement rassurée par la figure et les Paroles de l'Ondine, qu'elle eut le courage de se rendre à son invitation. Elle entra dans la grotte ; la Nymphé la prit amicalement par la main, et l'ayant baisée au front, la fit asseoir et prit place à côté d'elle, puis elle dit : « Sois la bienvenue dans ma demeure, aimable mortelle. Ton cœur est aussi pur que l'eau de cette source ; aussi les puissances invisibles te sont favorables. Je vais te révéler ton destin : c'est la seule preuve d'affection qu'il me soit permis de te donner. Ton époux vit, et, avant que le coq ait sonné sa fanfare du matin, il sera dans tes bras. Ne crains pas d'avoir à le pleurer, car la source de ta vie sera tarie avant la sienne. Mais d'abord, tu donneras le jour à une troisième fille, qui, née sous une influence pernicieuse, aura une existence partagée entre la bonne et la mauvaise fortune. Les étoiles ne lui sont pas défavorables ; cependant, elle n'aura pas le bonheur de grandir à l'abri de l'aile maternelle. »

La noble dame fut profondément désespérée, quand elle apprit que son enfant serait privée de ses tendres soins, et elle fondit en larmes. La Nymphé en fut touchée : « Ne pleure pas, dit-elle, c'est moi qui servirai de mère à ta fille, quand ton appui lui manquera ; mais à la condition que tu me choisiras pour marraine de l'enfant, afin de me donner des droits sur elle. Souviens-toi donc, si tu veux la confier à

mes soins, qu'elle devra me rapporter le cadeau de baptême qu'elle aura reçu de moi. » La dame promit d'obéir ; alors la Nymphe ramassa un petit caillou poli et le lui donna, en ajoutant qu'il faudrait envoyer une servante fidèle jeter ce caillou dans la fontaine, quand le moment serait venu, en signe qu'on l'invitait à la cérémonie de baptême. Dame Mathilde promit de se conformer fidèlement à toutes les prescriptions de sa protectrice, grava au fond de son cœur ses moindres paroles, et retourna au château. La Nymphe disparut dans la fontaine.

Peu de temps après, le nain fit entendre une joyeuse fanfare, et Wackermann, plein de vie, entra dans la cour du château avec ses cavaliers, chargés d'un riche butin.

Un an après cet événement, la vertueuse femme s'aperçut qu'elle allait être mère encore une fois, et elle fit part de cette nouvelle à son mari, qui témoigna une grande joie, car il espérait avoir un héritier mâle. Quant à elle, son grand souci était de trouver le moyen de tenir parole à l'Ondine, et, d'autre part, elle ne voulait pas faire connaître à son mari ce qui s'était passé à la fontaine. Sur ces entrefaites, il arriva que Wackermann reçut un cartel d'un chevalier qu'il avait offensé après boire, et qui réclamait de lui un combat à mort. Il fit ses préparatifs, équipa ses hommes d'armes ; mais, au moment de monter en selle, comme il prenait congé de sa femme, elle s'informa de ce qu'il allait faire, et le pressa, contre sa coutume, de lui dire le but de son expédition. Comme il lui reprochait doucement cette curiosité, elle se cacha le visage dans ses mains et pleura amèrement. Wackermann fut touché de son chagrin, mais il tint ferme cependant, monta à cheval, et se rendit en toute hâte au lieu convenu ; là il en vint aux mains avec son adversaire, l'abattit après une lutte acharnée, et s'en retourna chez lui triomphant.



Sa douce épouse le reçut avec bonheur, l'embrassa tendrement ; puis elle eut recours à toutes sortes de cajoleries et de questions adroites, pour apprendre d'où il revenait. Mais le Chevalier fit la sourde oreille, se renferma dans un silence obstiné, et refusa absolument de lui faire la moindre réponse sur ce sujet. Il commença même à la plaisanter sur cette curiosité inaccoutumée, et s'écria avec moquerie : « O Ève, notre mère, tes filles ne sont pas encore dégénérées ! La curiosité et l'indiscrétion sont l'héritage des femmes, et elles ont su se le transmettre jusqu'aujourd'hui. Pas une n'aurait résisté au désir de cueillir la pomme fatale, ou de lever le couvercle du plat défendu, au risque de laisser échapper la petite souris qui y était cachée. » — « Pardonnez-moi, mon cher époux, répondit la dame rusée, les hommes ont bien aussi reçu leur petite part de l'héritage de notre mère Ève. La seule différence, c'est qu'une femme honnête et fidèle n'a rien de caché pour son mari. Je gagerais, si mon cœur pouvait vous cacher quelque chose, que vous n'auriez ni repos ni trêve, avant de m'avoir arraché mon secret. » — « Et moi, répliqua Wackermann, je vous donne ma parole que je

n'aurais nul souci de le connaître : vous n'avez qu'à en faire l'expérience. »

Le Chevalier était venu au point où dame Mathilde avait voulu l'amener. « Eh bien, dit-elle, mon cher époux, vous savez que le moment de ma délivrance n'est pas loin. Si j'ai le bonheur de vous donner un enfant bien portant, laissez-moi le choix de la marraine. J'ai une bonne et sincère amie qui vous est inconnue : c'est elle que je veux choisir. Mais mon désir est que vous ne me pressiez jamais de vous dire qui elle est, d'où elle vient et où elle demeure. Si vous prenez cet engagement sur votre parole de Chevalier, et si vous y restez fidèle, alors j'aurai perdu le pari, et je reconnâtrai franchement que l'âme de l'homme a une force qui manque absolument aux pauvres femmes. » Wackermann fit sans hésiter la promesse que demandait son épouse, et celle-ci se réjouit en son cœur de l'heureux succès de son stratagème.

Quelques jours après, elle mit au monde une fille. Le père aurait mieux aimé embrasser un fils : cependant, il alla de bon cœur inviter à la cérémonie du baptême ses voisins et amis. Tous se trouvèrent réunis au jour marqué ; et quand l'accouchée entendit le roulement des carrosses, le hennissement des chevaux, et les allées et venues des domestiques, elle appela une servante de confiance et lui dit : « Prends ce caillou, et va-t'en le jeter par derrière ton dos dans la fontaine. Pars et ne perds pas un instant. »

La servante exécuta l'ordre de sa maîtresse, et avant même, qu'elle fût de retour, une dame inconnue entra dans la salle où étaient réunis les invités, salua gracieusement les cavaliers et les dames ; et, quand on apporta l'enfant, quand le prêtre s'approcha des fonts baptismaux, elle alla se mettre au premier rang. Chacun lui fit place avec respect comme à une étrangère, et ce fut elle qui tint l'enfant pendant la cérémonie. Tous les regards étaient fixés sur elle ; on admirait sa grâce, sa beauté et son costume magnifique. Elle avait une robe flottante en soie

vert d'eau, avec des manches à crevés de satin blanc ; en outre, elle était couverte de perles et de bijoux, comme la Vierge de Lorette, dans les jours de grande fête. Un saphir étincelant retenait son voile transparent, qui formait comme un léger nuage autour de ses beaux cheveux bouclés, puis descendait le long de ses épaules jusque sur ses talons ; mais le bord de ce voile était humide, comme s'il avait traîné dans l'eau.



L'apparition inattendue de la dame étrangère avait causé une telle distraction à toute la société, qu'on avait oublié de choisir un nom pour l'enfant ; aussi le prêtre la baptisa sous le même nom que sa mère. Quand la cérémonie fut terminée, la petite Mathilde fut rapportée dans la chambre maternelle, et toute la compagnie suivit pour aller adresser ses souhaits à l'accouchée, et faire à l'enfant le cadeau d'usage. A la vue de la dame inconnue, la jeune mère parut agréablement surprise, et elle se réjouit tout bas, en voyant que l'Ondine avait si fidèlement accompli sa promesse. Elle jeta un regard furtif sur son époux, qui sourit d'un air indifférent, et affecta de ne faire aucune attention à l'étrangère.

Bientôt après, chacun vint offrir son présent de baptême : une pluie d'or tomba de toutes ces mains généreuses sur le berceau de la petite fille. L'inconnue s'approcha la dernière : tous s'attendaient de sa part à un riche cadeau, bijou précieux ou pièce de baptême de grande valeur, surtout quand on la vit tirer de sa poche un mouchoir de soie et le déplier avec toute sorte de précautions. Mais ce qu'elle avait si bien enveloppé n'était qu'une boîte en bois tourné, ronde comme une boule.



Elle la déposa solennellement sur le berceau de l'enfant, baisa tendrement la mère sur le front et sortit de la chambre.

A la vue de ce misérable présent, les assistants commencèrent par chuchoter entre eux, puis bientôt à ricaner d'un air moqueur ; enfin vinrent les remarques ironiques et les réflexions malicieuses. Mais, comme le Chevalier et sa Dame gardaient un profond silence, tous les railleurs, renonçant à en savoir plus long, durent se borner à échanger tout bas de vaines suppositions. Quant à l'inconnue, elle ne reparut plus, et personne n'aurait su dire par où elle était passée.

Wackermann grillait d'envie de s'informer de l'étrangère, que, faute de connaître son nom, on avait appelée la dame

au voile mouillé. Mais un homme, un brave chevalier ne pouvait sans honte montrer une curiosité à peine excusable chez une femme ; et d'ailleurs il avait donné sa parole, et il n'était pas possible d'y manquer. Ces réflexions lui fermèrent la bouche, chaque fois qu'il s'apprêtait à formuler quelque question sur la marraine au voile mouillé. Il patientait dans l'espoir que sa femme se laisserait arracher son secret par surprise ou qu'elle le lui révélerait par affection ; il comptait d'ailleurs sur la nature même de l'esprit féminin, qui n'est pas plus fait pour garder un secret, qu'un crible pour retenir un liquide. Mais il se trompait grandement cette fois : dame Mathilde sut commander à sa langue, et le secret resta aussi sûrement enfermé dans son cœur, que le cadeau de la marraine dans sa cassette.

Avant que l'enfant eût quitté les lisières, la prédiction de la Nymphé s'accomplit : la pauvre mère tomba malade et mourut, sans avoir eu le temps de penser à la précieuse boule, et d'en faire usage pour le bien de sa fille, conformément aux intentions de l'Ondine.

Le Chevalier était absent en ce moment-là : il était allé au tournoi à Augsbourg, et il s'en revenait vainqueur avec les compliments de l'Empereur Frédéric. Quand le nain qui veillait sur la tour vit son seigneur approcher, il donna du cor selon l'usage, pour annoncer à tout le château le retour du maître : mais ce n'était pas, comme les autres fois, une fanfare Joyeuse, c'était au contraire une sonnerie triste et lugubre. Le Chevalier en eut le cœur serré et se sentit gagné par l'inquiétude. « Avez-vous entendu, vous autres ? dit-il ; on dirait un chant de mort. Petit Jean ne nous annonce rien de bon ! » Et tous les gens d'armes étaient troublés : ils jetaient sur leur maître des regards de compassion, et l'un d'eux s'écria :

« C'est le cri de la chouette : que Dieu éloigne de nous le malheur ! Il y a un mort dans la maison. » Alors Wackermann enfonça les éperons dans les flancs de son

cheval qui se mit à galoper à travers la plaine, faisant jaillir les étincelles sous ses pieds.

Le pont-levis s'abaissa ; tous entrèrent dans la cour : quel triste spectacle ! Devant la porte, une lanterne éteinte, recouverte d'un crêpe et tous les volets fermés. On entendait dans l'intérieur les sanglots et les plaintes des serviteurs ; car, en ce moment même, on mettait dame Mathilde dans le cercueil.



A la tête de la morte étaient les deux plus grandes filles, habillées de laine et de crêpe et pleurant à chaudes larmes ; au pied de la bière était assise la plus jeune enfant : encore incapable de comprendre son malheur, la pauvre petite jouait avec les fleurs qu'on avait répandues sur le corps de sa mère.

Toute la fermeté du brave Chevalier ne put tenir devant ce douloureux spectacle. Il éclata en plaintes bruyantes, se jeta sur cette froide dépouille, mouilla de ses larmes ce pâle visage, pressa sous ses lèvres tremblantes cette bouche glacée, et s'abandonna sans honte à tous les transports du plus violent désespoir ; puis il se dépouilla de ses armes, couvrit sa tête d'un chapeau à bords rabattus,

s'enveloppa d'un manteau noir, et, pour prouver l'étendue de ses regrets, fit à sa femme défunte les plus magnifiques funérailles.

Mais, comme l'a sagement remarqué un grand homme, les plus violents chagrins sont toujours les plus courts. Ce veuf, si profondément désolé oublia bientôt sa douleur, et songea sérieusement à réparer la perte qu'il avait faite, en prenant une seconde femme.

Son choix tomba sur une personne fière et impérieuse, et qui était tout l'opposé de la douce et pieuse Mathilde. Dès lors, le train de la maison changea du tout au tout. La nouvelle femme aimait le luxe et la dépense, et se montrait dure et hautaine avec ses serviteurs : elle passait sa vie au milieu des fêtes et des banquets. Elle donna à son mari de nombreux enfants : on n'eut plus un regard pour les filles de la première femme, on finit par les oublier. Quand les deux aînées commencèrent à grandir, la belle-mère songea à s'en débarrasser complètement et les mit en pension dans un couvent de Dinkelsbuhl. La petite Mathilde fut placée sous la surveillance d'une nourrice et reléguée dans un coin du château, afin de rester loin des yeux de cette femme frivole, qui n'avait pas le moindre goût pour le rôle de mère de famille.

Cependant les dépenses et les prodigalités de la nouvelle épouse s'étaient accrues à ce point que le Chevalier n'y pouvait suffire ; et cependant il était sans cesse en course, et faisait en conscience son métier d'écumeur de grandes routes. La dame se vit souvent obligée de faire main-basse sur la garde-robe de la pauvre Mathilde, de vendre les riches étoffes ou de les donner en gage aux Juifs qui lui prêtaient de l'argent. Un jour qu'elle se trouvait dans un besoin plus pressant que jamais, elle fit une revue dans les armoires et les bahuts, avec espoir d'y trouver quelque objet de prix. Dans le tiroir secret d'un meuble, elle découvrit à sa grande joie, le coffre à bijoux de dame Mathilde. Ses yeux furent charmés à la vue de toutes ces

parures brillantes, bagues de diamant, pendants d'oreilles, bracelets, agrafes et autres objets précieux. Au milieu de tous ces trésors, la boule de bois frappa ses regards : elle ne savait trop ce qu'elle en devait faire : elle essaya bien de la dévisser, mais le bois en était gonflé. Elle la pesa dans sa main et la trouva aussi légère qu'une noix vide : aussi pensa-t-elle que c'était quelque vieille boîte qui avait servi à mettre des bagues ; et, comme elle ne lui parut bonne à rien, elle la jeta par la fenêtre ainsi qu'un objet sans valeur.



Il se trouva par hasard que la petite Mathilde était assise dans le jardin et jouait avec sa poupée. Quand elle vit rouler cette boule sur le sable, elle jeta bien loin la poupée, et s'empara avec une ardeur enfantine de ce nouveau jouet ; elle était aussi heureuse de sa trouvaille que la belle-mère de la découverte des bijoux. Elle s'amusa fort de ce joujou, le prit en grande affection et le portait partout avec elle. Par un beau jour d'été, la nourrice eut la fantaisie d'aller avec la petite Mathilde, goûter la fraîcheur auprès de la source du rocher. Au bout de quelque temps, l'enfant eut faim et demanda sa tartine au miel : la nourrice avait

oublié d'apporter à manger ; mais, comme elle ne se souciait pas de retourner si tôt à la maison, et qu'elle voulait cependant contenter la petite, elle entra dans le bois pour cueillir une poignée de fraises ou de framboises. La fillette continuait pendant ce temps à jouer avec sa boule, qu'elle lançait de côté et d'autre, comme une balle : mais voilà qu'une fois elle manqua son coup, et la boule alla tomber dans l'eau de la source. Au même instant parut une jeune dame, belle comme un ange et de la figure la plus avenante.



L'enfant fut effrayée : au premier abord, elle crut que c'était sa belle-mère, qui ne manquait jamais de la gronder ou de la battre, chaque fois qu'elle la trouvait sur son chemin. Mais l'Ondine la rassura en lui parlant d'une voix douce :

« N'aie pas peur, chère petite ; je suis ta marraine, viens avec moi. Tiens, voici ton jouet, qui était tombé dans l'eau. » L'enfant se laissa attirer, la Nymphé la prit sur ses genoux, la pressa tendrement contre son sein, l'embrassa, la caressa, et mouilla son visage de ses larmes. « Pauvre orpheline, dit-elle, j'ai promis de remplacer ta mère, je tiendrai ma promesse. Viens me voir souvent : pour me trouver dans cette grotte, tu n'as qu'à laisser tomber un caillou dans la source. Garde avec soin cette boule, et ne

joue plus avec, de peur de la perdre : car tu lui devras un jour l'accomplissement de trois de tes souhaits. Quand tu seras plus grande, je t'en dirai plus long : aujourd'hui tu ne me comprendrais pas. » Elle lui donna encore quelques sages avis, appropriés à l'âge de l'enfant, lui recommanda le secret ; et, comme la nourrice revenait, elle disparut.

On dit souvent qu'aujourd'hui il n'y a plus d'enfants raisonnables ; mais autrefois c'était bien différent. La petite Mathilde avait justement un esprit et une prudence au-dessus de son âge ; aussi eut-elle soin de ne pas souffler mot de sa marraine à la nourrice ; elle demanda en rentrant une aiguille et du fil, et cousit soigneusement la boule dans la doublure de sa robe.

Toutes ses pensées dès ce moment furent tournées vers la source. Chaque fois que le temps le permettait, elle proposait à la nourrice une promenade de ce côté là. Celle-ci ne savait rien refuser à l'aimable fillette : d'ailleurs, il lui semblait que la petite Mathilde avait hérité ce goût de sa mère, qui venait si souvent en cet endroit, et pour qui la grotte avait toujours été un lieu de prédilection : aussi était-elle d'autant plus disposée pour cette raison à céder au désir de l'enfant. Une fois qu'elle s'était fait conduire à la source, la petite rusée trouvait toujours quelque prétexte pour éloigner la nourrice, et aussitôt le caillou tombait dans l'eau, et la tendre marraine venait tenir compagnie à sa chère filleule.

Avec les années, l'orpheline grandit et devint une jeune fille, dont la beauté s'épanouissait comme celle de la rose à cent feuilles, l'honneur du jardin. Mais elle brillait dans le silence et la solitude ; elle vivait retirée dans un coin de la demeure paternelle ; et tandis que la belle-mère, avide de plaisirs, présidait quelque festin de gala, elle restait dans sa chambre, occupée à des travaux de femme ; et le soir, après avoir accompli la tâche de la journée, elle allait trouver sa marraine l'Ondine, et goûtait dans sa société des joies bien préférables aux plaisirs bruyants dont sa marâtre

remplissait le château. La Nymphé n'était pas seulement sa compagne et son amie, elle était aussi son institutrice : elle lui donnait mille talents, la rendait habile dans tous les arts qui sont l'apanage des femmes, en un mot, elle la formait avec amour à l'image de sa vertueuse mère.

Un jour, l'Ondine parut redoubler de tendresse pour sa filleule : elle la serra dans ses bras, appuya sa tête sur son épaule, et laissa voir tant de trouble et d'abattement, que la jeune fille, gagnée par cette tristesse, ne put s'empêcher de laisser tomber quelques larmes sur la main de sa marraine, qu'elle pressait en silence contre ses lèvres. La Nymphé, dont ces caresses sympathiques augmentaient encore l'émotion, dit enfin d'une voix mélancolique : « Tu pleures, enfant, et tu ne sais pourquoi : c'est le pressentiment de l'avenir qui fait couler tes larmes. Un grand changement se prépare pour la maison de tes pères : avant que le faucheur aiguisse sa faux, avant que le zéphyr fasse courber les épis mûrs, là-haut tout sera vide et désert. Quand les servantes du château sortiront à la brune pour venir puiser de l'eau à ma fontaine, et qu'elles s'en reviendront avec leurs cruches vides, alors souviens-toi que le malheur sera proche. Conserve la boule qui doit accomplir trois de tes souhaits, et surtout garde-toi de former ces souhaits à la légère. Adieu, nous ne nous reverrons plus en ce lieu. »

Alors elle apprit à la jeune fille quelques propriétés magiques de la boule, afin qu'elle pût en user au besoin ; elle pleura, sanglota en se séparant d'elle, au point que la voix lui manquait, puis elle disparut. Un soir, vers le temps de la moisson, les porteuses d'eau rentrèrent au château avec leurs cruches vides, tremblant de tous leurs membres, comme si elles avaient été secouées par le frisson de la fièvre, et elles rapportèrent qu'elles avaient vu la femme blanche assise auprès de la source, se tordant les bras et gémissant d'une voix plaintive, ce qui était d'un fâcheux présage. Les pages et les hommes d'armes se moquèrent d'elles, disant que ce n'était qu'illusion ou bavardage de

femmes. Cependant la curiosité en poussa quelques-uns à sortir pour s'assurer de ce qu'il y avait de fondé dans ces propos : ils virent la même apparition ; mais, réunissant tout leur courage, ils marchèrent vers la grotte. Quand ils y arrivèrent, la figure mystérieuse s'était évanouie. Ce fut là un sujet de discussions et de commentaires : toutefois personne ne devina le vrai sens de cette apparition, que Mathilde comprenait seule, mais sans en rien dire, parce que la Nymphé lui avait recommandé le silence. Elle restait assise toute soucieuse dans sa chambre, troublée par l'attente des événements qui devaient s'accomplir.

Wackermann Uhlfinger avait beau multiplier ses courses et ses brigandages, les profits qu'il retirait de ses expéditions ne pouvaient suffire aux prodigalités de sa femme. Quand il n'était pas dehors à courir les routes, elle organisait des fêtes au château pour l'étourdir, réunissait ses compagnons de table, et l'entretenait dans une ivresse de plaisirs, qui ne lui laissait jamais la liberté d'esprit nécessaire pour comprendre sa situation et s'apercevoir de sa ruine imminente. Si l'on était à court d'argent ou de vivres, les chariots de Jacob Fugger¹ ou les convois des Vénitiens fournissaient toujours une riche proie. Las de ces pillages effrénés, le Congrès général des villes fédérées de la Souabe, voyant que les conseils et les remontrances restaient sans effet, décida la perte de Wackermann. Avant qu'il se doutât des graves résolutions qu'on avait prises à son égard, les bannières de la Confédération flottaient devant la porte de son château, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de vendre sa vie le plus cher possible. Les coups des bombardes ébranlèrent les bastions, et des deux côtés les arbalètes firent de leur mieux. Les traits tombaient comme la grêle : un d'eux, lancé dans Un moment où le génie tutélaire de Wackermann s'était éloigné de lui, traversa la visière de son casque, et pénétra profondément dans sa cervelle : le chevalier tomba et

s'endormit du sommeil de la mort. La chute de leur seigneur jeta le trouble dans les rangs de ses serviteurs. Quelques-uns, au cœur timide, arborèrent le drapeau blanc ; d'autres, plus courageux, l'arrachèrent de la tour. Les assiégeants, à cette vue, comprirent que le désaccord et la confusion régnaient à l'intérieur du château : ils donnèrent l'assaut, escaladèrent les murs, s'emparèrent de la porte, baissèrent le pont et passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrèrent. La méchante femme, cause de tous ces malheurs, fut immolée avec tous ses enfants à la rage du vainqueur qui était aussi irrité contre cette noblesse pillarde, que, plus tard, les révoltés, lors de la guerre des paysans. Le château fut mis à sac, incendié et détruit jusqu'au niveau du sol.

Pendant le tumulte de la bataille, la jeune Mathilde était restée dans sa retraite, après avoir bien fermé et verrouillé sa porte. Mais quand elle s'aperçut que tout était bouleversé dans le château, et que serrure et verrous ne lui donneraient nulle sûreté, elle se couvrit de son voile, tourna trois fois la boule magique dans sa main, et sortit hardiment, après avoir prononcé la formule que sa marraine lui avait enseignée :

« Derrière moi la nuit, devant moi le jour,
Pour que nul ne puisse m'apercevoir. »

et elle passa ainsi invisible au milieu des combattants, et sortit du château paternel, le cœur plein de douleur et sans savoir de quel côté diriger sa fuite. Tant que ses pieds délicats ne lui refusèrent pas le service, elle marcha d'un pas pressé, pour s'éloigner de ce théâtre d'horreur et de dévastation. Enfin, surprise par la nuit et la fatigue, elle fut forcée de s'arrêter en plein champ, sans autre abri qu'un

poirier sauvage : elle s'assit sur le gazon et donna un libre cours à ses larmes. Elle voulut contempler encore une fois cette contrée où s'était écoulée son enfance ; mais, quand elle leva les yeux, elle aperçut une lueur rouge dans le ciel et comprit que le manoir de ses ancêtres était devenu la proie des flammes. Elle détourna la vue de ce douloureux spectacle, et souhaita ardemment de voir pâlir les étoiles et briller l'aurore.



Avant que le jour eût paru et que la rosée du matin se fût déposée sur le gazon en légères gouttelettes, elle reprit sa marche incertaine. Elle arriva bientôt à un village, où une paysanne compatissante lui donna un morceau de pain et une tasse de lait qui lui rendirent ses forces. Alors, elle échangea ses vêtements contre un costume villageois, et se joignit à un convoi de marchands, avec lesquels elle fit route jusqu'à Augsbourg. Dans la situation où elle se trouvait, abandonnée à ses propres ressources, elle n'avait d'autre choix que de se louer comme servante. Mais le moment n'était pas favorable pour entrer en place, et elle fut longtemps sans pouvoir trouver de condition.

Le comte Conrad de Schwabeck, chevalier teutonique, qui était également trésorier de l'Évêché d'Augsbourg, possédait dans cette ville une commanderie, où il avait coutume de passer l'hiver. En son absence, la maison était gardée par une femme de charge, nommée dame Gertrude, qui faisait les fonctions d'intendante. Cette femme était connue dans toute la ville pour une véritable mégère. Il était impossible de vivre avec elle : c'était comme un lutin, grondant et faisant rage à travers la maison. Les servantes redoutaient le bruit de ses clefs, comme les enfants redoutent le loup-garou ; si elles avaient commis le moindre manquement, ou si seulement la vieille était de mauvaise humeur, alors gare les pots et les têtes ! Souvent elle armait son bras vigoureux d'un trousseau de clefs dont elle meurtrissait le dos des pauvres filles. Enfin, quand on voulait faire le portrait d'une méchante femme, on la comparait à dame Gertrude de la Commanderie. Un jour, elle avait si fort malmené et maltraité son monde, que toute la valetaille avait pris sa volée.



C'est alors que la douce Mathilde vint lui offrir ses services. Pour dissimuler sa taille noble et gracieuse, elle s'était rembourré une épaule, de manière à paraître contrefaite. Ses blonds cheveux fins comme la soie étaient cachés sous une large cornette ; elle s'était frotté les mains et le visage avec de la suie, ce qui lui donnait le teint d'une bohémienne. Quand elle se présenta et fit retentir la sonnette, dame Gertrude mit le nez à la fenêtre, et, voyant cette singulière figure, elle la prit pour une mendiante et lui cria : « On ne fait pas l'aumône ici : allez vous en à la Maison de Charité ! » et elle referma vivement la fenêtre. Mathilde ne se laissa pas rebuter par cet accueil, et recommença un tel carillon, que la femme de charge reparut, dans l'intention de répondre à cette insistance par une volée d'injures. Mais, avant qu'elle eût ouvert sa bouche édentée, la jeune fille, lui expliqua ce qu'elle

demandait. « Qui es-tu, dit dame Gertrude, et que sais-tu ? » La servante prétendue répondit :

« Je suis une orpheline,
Je m'appelle Mathilde.
Je sais repasser,
Coudre et filer,
Broder et tricoter.
Rôtir, frire et bouillir.
J'ai la main habile,
Je suis vive à l'ouvrage. »

Quand la vieille entendit cette réponse, et qu'elle apprit que cette fille à peau noire possédait tant de talents, elle lui ouvrit la porte, lui donna le denier à Dieu, et la mena à la cuisine. La nouvelle servante s'acquitta si bien de sa besogne, que dame Gertrude en perdit l'habitude qu'elle avait de lancer les pots à la tête des gens. Elle demeura toujours exigeante et grondeuse, elle continua à tout blâmer et à prétendre tout savoir mieux que personne : mais jamais la servante ne lui tenait tête, et par Sa douceur et sa patience elle lui ôtait toute occasion d'exercer son humeur acariâtre. Aussi la vieille devint meilleure et plus supportable qu'elle n'avait été depuis de longues années, preuve que les bons serviteurs font les bons maîtres.

A l'époque des premières neiges, la femme de charge fit balayer et nettoyer la maison du haut en bas, laver les fenêtres, monter les rideaux, enfin tout préparer pour recevoir son maître. Le Chevalier, accompagné d'une nombreuse troupe de serviteurs, sans compter les chevaux et les chiens de chasse, arriva au commencement de l'hiver. Mathilde ne s'en occupa guère : elle avait tant à faire à la cuisine qu'elle ne prit pas le temps de le regarder. Mais elle

le rencontra par hasard un matin qu'elle était allée puiser de l'eau dans la cour, et sa vue éveilla dans le cœur de la jeune fille des sentiments nouveaux et indéfinissables.



Le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu était devant elle : son œil brillant, sa figure ouverte. ces manières aisées que donne la richesse, cette démarche assurée, cette chevelure aux boucles onduleuses qu'ombrageaient les plumes de son chapeau fièrement planté sur son front, tout enfin dans la personne du chevalier fit sur la jeune fille une telle impression que son cœur battit plus fort et que le sang circula plus vite dans ses veines. Pour la première fois, elle sentit l'immense intervalle qui séparait la condition où un cruel destin l'avait

jetée de celle où elle était née, et cette pensée pesa plus lourdement sur son cœur que la cruche d'eau ne pesait à son bras. Elle retourna dans sa cuisine, toute songeuse, et, dans sa préoccupation, mit tant de sel dans les sauces que dame Gertrude en prit occasion de lui adresser une verte semonce. Nuit et jour, elle avait devant les yeux l'image du beau chevalier : elle était prise à chaque instant du désir de le voir ; et, quand il traversait la cour et qu'elle entendait sonner ses éperons, elle s'apercevait chaque lois qu'il n'y avait pas d'eau à la cuisine, et se hâtait de courir à la fontaine avec sa cruche ; et pourtant le fier jeune homme ne l'avait jamais honorée d'un seul regard.

VOICI WACKERMAN !



Le comte Conrad semblait n'avoir d'autre souci et d'autre occupation que de se divertir. Il était de toutes les fêtes et de tous les banquets qui se donnaient à Augsbourg ; et le nombre en était grand ; car cette ville, par suite de ses relations avec Venise, était devenue une ville de plaisir.

Tantôt c'était une course de bagues, tantôt une joute en champ-clos, ou quelque autre amusement, ou bien encore des bals à la Maison de Ville, ou sur le marché ; et les jeunes gentilshommes profitaient de ces occasions pour courtoiser les filles de la bourgeoisie et leur offrir des bagues d'or ou des fichus de soie. Quand les mascarades du carnaval commencèrent, il sembla que cette rage de divertissements était portée à son comble.



La pauvre Mathilde ne prenait nulle part à toutes ces joies ; elle restait assise dans sa cuisine enfumée, elle abîmait ses yeux à force de pleurer, et elle se plaignait du caprice de la fortune, qui prodigue à ses favoris tous les plaisirs de la vie et ne daigne pas jeter sur les autres mortels un seul regard de bonté. Son cœur était oppressé, sans qu'elle sût pourquoi ; car elle ne se doutait pas que l'amour s'y était établi. Cet hôte turbulent, qui met le trouble partout où il élit domicile, lui soufflait pendant le jour mille pensées romanesques, et peuplait son sommeil de rêves décevants. Tantôt elle se promena avec le Chevalier dans un jardin fleuri ; tantôt elle était enfermée derrière les murailles d'un couvent, elle souhaitait de s'entretenir avec son bien-aimé, et la supérieure inflexible ne voulait pas le permettre ; et cependant, bientôt après, sans savoir comment, elle se trouvait au bal et dansait avec lui. Ces rêves charmants étaient souvent dissipés par le

bruit du trousseau de clefs de dame Gertrude, qui venait de grand matin éveiller toute la maison ; mais les idées qui avaient occupé son imagination pendant la nuit revenaient assiéger son esprit durant toute la journée.

L'amour ne connaît point d'obstacles, et ne redoute aucun danger, lorsqu'il s'agit de satisfaire sa fantaisie. La pauvre Mathilde se creusa la tête, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le moyen de réaliser le plus beau de ses rêves. Elle avait toujours en sa possession la boule que lui avait donnée l'Ondine, sa marraine, et qui devait accomplir trois de ses vœux. Elle n'avait jamais eu l'envie de l'ouvrir et d'éprouver sa vertu ; mais cette fois le désir lui vint de faire un premier essai.

A l'occasion de la naissance du prince Maximilien, les gens d'Augsbourg avaient organisé en l'honneur de l'Empereur Frédéric des fêtes splendides, qui devaient durer trois jours, et auxquelles ils avaient invité un grand nombre de prélats, de comtes et de seigneurs du voisinage. Chaque jour, il y avait un tournoi, avec un prix pour le vainqueur ; et, le soir, les plus belles personnes se réunissaient à la Maison de Ville, pour danser avec les nobles chevaliers, et le bal durait jusqu'au jour. Le comte Conrad ne manquait pas de prendre part à tous ces divertissements, et il était à la danse le cavalier préféré des dames et des demoiselles. Bien qu'il ne pût offrir sa main avec son amour à aucune femme, puisqu'il était chevalier teutonique, toutes cependant le trouvaient fort à leur gré ; car c'était un beau jeune homme et il dansait dans la perfection.

Mathilde résolut de profiter de l'occasion de ces fêtes pour faire un coup d'audace. Après qu'elle eut mis la cuisine en ordre, et comme tout reposait dans la maison, elle monta dans sa chambre et lava avec un savon parfumé son visage basané où les lis et les roses refleurirent aussitôt. Ensuite, elle prit à la main la boule magique et souhaita d'avoir une robe aussi magnifique qu'il était

possible, et tout le reste de la toilette à l'avenant ; puis elle ouvrit le couvercle. Aussitôt des flots de soie sortirent de la boule et vinrent avec un doux bruissement se pelotonner sur ses genoux : c'était un costume de bal complet, qu'elle s'empressa de revêtir : il semblait avoir été fait pour elle et lui allait à ravir. Alors, elle ne put s'empêcher de s'admirer un instant dans cette parure, qui faisait valoir merveilleusement sa beauté, et elle ressentit cette joie délicieuse des jeunes filles qui se font belles pour plaire à l'autre sexe, et qui savourent par avance les hommages et les compliments.



Mais elle n'avait pas de temps à perdre, il fallait poursuivre l'accomplissement de son dessein. Elle tourna donc trois fois la boule dans sa main, en disant :

« Que tous les yeux se ferment,
Que tout repose ! »

Aussitôt un profond sommeil s'appesantit sur les gens de la maison, depuis la vigilante Gertrude jusqu'au portier. Vite, la belle Mathilde franchit le seuil, traversa invisible les rues de la ville, et entra dans la salle du bal avec la grâce et la majesté d'une déesse. L'apparition de cette

ravissante personne causa une vive émotion parmi les assistants ; et tout le long de l'estrade qui faisait le tour de la salle courut un murmure et un frémissement comme celui qui s'élève à l'église, quand le prédicateur prononce l'« Amen ! » final. Les uns admiraient la beauté de l'inconnue, les autres le goût et la richesse de sa toilette ; d'autres auraient bien voulu savoir qui elle était et d'où elle venait ; mais personne dans l'assemblée ne pouvait donner là-dessus le moindre renseignement.

Parmi les nobles chevaliers et seigneurs qui se pressaient pour contempler la jeune étrangère, le comte Conrad ne fut pas le dernier ; car il se plaisait fort dans la société des dames, et n'était nullement ennemi du beau sexe. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu un si charmant visage et une taille si gracieuse. Il s'approcha d'elle et l'invita à danser : elle lui présenta modestement la main et dansa merveilleusement bien : son pied léger semblait à peine effleurer la terre, et ses mouvements étaient si nobles et si aisés que tous les yeux étaient ravis.

Cette danse coûta au chevalier Conrad la liberté de son cœur, et dès le premier instant il devint amoureux de la séduisante inconnue. Il était sans cesse à ses côtés, lui tenait les plus galants propos, et lui faisait la cour la plus assidue. La belle Mathilde, heureuse et fière de son triomphe, ne demeura pas non plus maîtresse de son cœur ; et bien qu'elle s'efforçât de dissimuler ses sentiments sous le voile de la réserve féminine, elle ne put empêcher le chevalier de s'apercevoir qu'il avait produit sur elle une favorable impression. Cependant, il avait grande envie de savoir qui était la belle inconnue et où elle demeurait, afin de poursuivre cette conquête ; mais toutes ses questions furent inutiles : elle sut les esquiver avec adresse, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il obtint d'elle la promesse de revenir au bal le jour suivant. Il songea à la surprendre dans le cas où elle ne tiendrait pas sa parole, et il mit en campagne tous les valets pour le renseigner sur

son logis, car il était convaincu qu'elle demeurait à Augsbourg. De leur côté, les gens de l'assemblée pensaient qu'elle était de la connaissance du comte, à en juger par les soins empressés qu'il lui rendait.



Le matin était déjà venu, quand Mathilde trouva l'occasion d'échapper au chevalier et de quitter la salle de bal. A peine sortie, elle fit tourner trois fois la boule dans sa main, en disant :

« Derrière moi la nuit, devant moi le jour
Pour que nul ne puisse m'apercevoir ».

et elle arriva ainsi jusqu'à sa chambre, sans que les espions apostés par le comte, et qui guettaient dans toutes les rues, l'eussent vue passer. Aussitôt rentrée, elle serra sa belle parure dans son coffre, reprit ses vêtements grossiers, déguisa de nouveau son frais visage, et se remit à sa besogne. Elle était debout avant tout le monde ; et dame Gertrude qui s'en vint, peu de temps après son retour,

réveiller les autres domestiques au bruit de son trousseau de clefs, lui fit compliment de son zèle matinal.



Jamais journée n'avait paru si longue au chevalier que celle qui suivit le bal : chaque heure lui durait comme une année. Son cœur était agité par le désir de revoir la mystérieuse beauté et par la crainte qu'elle ne songeât à se jouer de lui ; car le soupçon est le compagnon inséparable de l'amour. Quand le soir fut venu, il fit sa toilette pour le bal avec plus de recherche que la veille, et le collier à trois rangs garni de diamants, antique insigne de la noblesse, brillait cette fois autour de son cou. Il fut le premier dans la salle ; il passait en revue d'un seul coup d'œil tous les arrivants, et il attendait avec une fiévreuse impatience l'apparition de la reine du bal.

L'étoile du soir était déjà bien haut dans le ciel, avant que la jeune fille eût eu le temps de monter dans sa chambre et de réfléchir à ce qu'elle devait faire. Fallait-il demander au talisman la réalisation d'un second vœu, ou le réserver pour une occasion plus importante ? La raison, cette sage conseillère, lui disait de prendre ce second parti ; mais l'amour plaidait en faveur du premier avec une telle insistance, que dame Raison ne sut plus que répondre et finit par renoncer à la discussion. Mathilde souhaita donc cette fois une robe de satin rose avec une parure de diamants aussi magnifique que celle d'une fille de roi. La boule complaisante ne manqua pas de la satisfaire, et lui fournit un costume dont la richesse dépassait encore son attente. Transportée de joie, elle se hâta de faire sa toilette ; puis, avec l'aide du talisman, elle atteignit, sans avoir été vue de personne le lieu où elle était attendue avec tant d'impatience.

Elle était cent fois plus ravissante encore que la veille : le comte l'aperçut au moment où il commençait à désespérer : son cœur bondit de joie et une force irrésistible l'entraîna au devant d'elle à travers la foule des dames et des cavaliers. Pour cacher son trouble et se donner le temps de reprendre un peu de calme, il l'invita à danser, et toute l'assemblée fit cercle autour d'eux pour regarder valser ce couple charmant. L'heureuse Mathilde se laissait bercer mollement aux bras du chevalier, comme la déesse des fleurs sur les ailes du Zéphyr.

Après la valse, le comte, sous prétexte de chercher la fraîcheur, mena sa danseuse dans un salon voisin ; et là, se mit, comme la veille, à lui tenir mille propos galants ; mais, peu à peu, sans s'en apercevoir, il en vint à laisser parler son cœur, et finit par lui faire une déclaration d'amour aussi tendre que celle qu'un prétendant adresse à la jeune fille qu'il a choisie pour fiancée. La belle l'écoutait avec une joie pudique : les battements de son cœur et la rougeur de son visage faisaient assez connaître ce qui se passait en

elle ; cependant le chevalier, non content de cette muette réponse, insista vivement pour entendre de sa bouche l'aveu de ses sentiments. Alors Mathilde parla ainsi avec un ton plein de modestie : « Noble Chevalier, ce que vous m'avez dit hier et aujourd'hui de votre tendre amour m'a touchée sensiblement, car je crois que votre langage est sincère. Cependant, comment pourrais-je devenir votre épouse, puisque vous êtes chevalier teutonique, et que vous avez fait vœu de célibat ? Veuillez résoudre cette énigme, et expliquez-moi ce que vous comptez faire pour que nous soyons unis d'après les lois de l'Église, devant Dieu et devant les hommes ». Le Chevalier répondit avec une grave et noble franchise : « Votre langage est celui d'une sage et vertueuse demoiselle : aussi vais-je répondre loyalement à votre question, et mettre fin à vos doutes. Lorsque j'ai été reçu membre de l'ordre, mon frère Guillaume, l'héritier de notre race, était encore vivant ; mais il est mort depuis, et, comme j'étais dès lors le dernier rejeton de la famille, j'ai été autorisé à sortir de l'ordre et à me marier, quand bon me semblerait. Cependant nulle femme ne m'avait inspiré d'amour jusqu'au jour où je vous ai vue. Dès ce moment, mon cœur vous a appartenu, et je suis convaincu que c'est vous et nulle autre que le ciel m'a destinée pour épouse. Si donc vous consentez à m'accorder votre main, nous serons bientôt unis pour la vie. » — « Songez-y bien, répliqua Mathilde, et ne vous exposez pas à un tardif repentir. Agir d'abord et ne réfléchir qu'après, voilà la cause de bien des malheurs en ce monde. Je suis pour vous une étrangère ; vous ne savez rien de mon origine et de ma condition, vous ignorez si je suis votre égale par la naissance et la fortune, ou si j'abuse vos yeux par un éclat emprunté. Il convient à un homme de votre rang de ne pas prendre d'engagements téméraires, comme aussi l'honneur et le respect de votre sang vous commandent de tenir inviolablement votre promesse. »

Le Chevalier Conrad saisit vivement la main de Mathilde, la pressa contre son cœur, et dit avec ardeur : « Je le jure sur mon âme et mon salut, quand même Vous seriez née dans la plus humble condition, du moment que vous êtes une jeune fille pure et sans tache, je veux vous honorer comme mon épouse et vous faire asseoir à mes côtés ! » Là-dessus, il tira de son doigt Une bague de diamant d'un grand prix, la mit au doigt de Mathilde comme un gage de sa foi et ajouta : « Pour vous donner toute confiance dans mes promesses, je vous invite à venir chez moi dans trois jours ; je réunirai dans ma maison les prélats et les seigneurs de mes amis, et d'autres personnes honorables, pour être témoins de nos fiançailles. » Mathilde se défendit d'accepter cette invitation, parce qu'elle voyait avec quelque inquiétude les rapides progrès de cette passion, et qu'elle désirait d'abord éprouver la constance du Chevalier. Mais il ne se laissa point rebuter, et la pressa vivement, sans qu'elle voulût pourtant répondre ni oui ni non.



Comme la veille, la société ne se sépara qu'au point du jour. Mathilde disparut, et le Chevalier, qui n'avait pas la moindre envie de dormir, fit venir de grand matin l'active intendante, et lui donna tous ses ordres pour le splendide festin qui devait avoir lieu le troisième jour.

De même que le Temps, armé de sa faux redoutable, parcourt les palais et les chaumières, et moissonne sans pitié tout ce qu'il rencontre sur sa route, ainsi dame Gertrude, la veille du festin, brandissant d'une main impitoyable le fatal couteau, trottaït par la basse-cour et le poulailler, et, pareille à la Parque, portait dans ses mains la vie et la mort des malheureux volatiles. Sous l'acier étincelant les victimes sans défiance tombèrent par douzaines, battirent des ailes pour la dernière fois ; et poulets, pigeons, chapons et dindons perdirent la vie avec leur sang.

Mathilde eut tant de volailles à plumer, flamber et trousser, qu'elle dut passer la nuit entière sans fermer l'œil. Cependant elle prit son mal en patience, parce qu'elle songeait que ce banquet somptueux se préparait en son honneur.

L'heure du repas était venue : le Chevalier courait à la rencontre des arrivants, et chaque fois que la cloche retentissait, il s'attendait à voir paraître sa chère inconnue : mais la porte s'ouvrait et livrait passage à un prélat, à une majestueuse matrone ou à quelque bailli solennel et empesé. Les invités étaient réunis depuis longtemps, et le maître d'hôtel n'avait pas encore reçu l'ordre de servir : Conrad attendait toujours sa belle fiancée ; mais, comme elle tardait trop à venir, il se résigna, non sans un secret chagrin, à passer dans la salle à manger. On s'assit, et l'on s'aperçut qu'il y avait un couvert de trop ; cependant nul ne put deviner quelle était la personne qui avait dédaigné de répondre à l'invitation du Chevalier.

A mesure que le repas s'avavançait, la mine de l'Amphitryon s'allongeait ; il s'évertuait pour paraître gai, afin de maintenir les convives en belle humeur : mais cette gaîté forcée sonnait faux, et malgré lui son front s'assombrissait de plus en plus. Cette contrainte gagna peu à peu le reste de l'assemblée : le sourire disparut de toutes

les lèvres, les bouches devinrent muettes, et le festin ressembla bientôt à un repas de funérailles. Les violons qui avaient été engagés pour le soir furent renvoyés, et cette fois la fête de la Commanderie se termina, contre l'habitude, sans danse ni musique.

Les convives, assez mécontents, s'en allèrent plus tôt que d'ordinaire, et le Chevalier chercha la solitude de son appartement pour se livrer tout entier à ses pensées mélancoliques et réfléchir sans contrainte aux déceptions de l'amour. Il se retournait de tous côtés dans son lit, et se creusait la tête sans pouvoir comprendre à quelle cause il devait attribuer la ruine de ses espérances. Le sang bouillait dans ses veines, et le matin arriva avant qu'il eût fermé l'œil. Ses domestiques entrèrent et trouvèrent leur maître en proie à une violente fièvre. Cette nouvelle mit toute la maison sens dessus dessous : les médecins commencèrent à monter et à descendre les escaliers, et se mirent à écrire des ordonnances d'une aune de long. Dans la pharmacie tous les pilons étaient en branle, comme s'il s'était agi de sonner matines. Mais aucun des docteurs n'avait fait figurer sur son ordonnance la petite plante nommée « Espérance », la seule qui ait la vertu d'adoucir les souffrances de l'amour. Aussi le malade refusa les baumes et les élixirs, et conjura les médecins de ne pas le tourmenter davantage et de laisser le flambeau de sa vie s'éteindre tout doucement de lui-même, leur assurant qu'il saurait bien mourir sans leur secours.

Il y avait sept jours que le Comte était consumé par un chagrin secret : les roses de son visage s'étaient flétries, le feu de ses yeux s'était éteint, et le souffle de la vie flottait au bord de ses lèvres, pareil à cette légère vapeur du matin que le moindre zéphir va dissiper au premier moment.

Mathilde était informée exactement de ce qui se passait. Si elle ne s'était pas rendue à l'invitation du Chevalier, ce n'était ni par caprice, ni par vaine coquetterie. Il s'était livré un violent combat entre son cœur et sa tête, entre la

raison et la passion, avant qu'elle se fût décidée à résister cette fois au désir de son bien-aimé. D'abord elle voulait éprouver la constance d'un amour si subit, et d'autre part elle hésitait à demander à la boule l'accomplissement de son dernier vœu. Car, pour se présenter chez le Comte comme sa fiancée, il lui fallait un nouveau costume, et l'Ondine, sa marraine, lui avait recommandé de ne pas former de souhait sans de sérieuses réflexions. Le jour du festin, elle eut le cœur serré, elle s'assit dans un coin et versa des larmes amères. La maladie du Chevalier, dont elle comprenait bien qu'elle était la cause, augmenta encore le trouble de son âme, et quand elle apprit dans quel danger il se trouvait, elle fut inconsolable.

Le septième jour devait décider, d'après l'avis des médecins, de la vie ou de la mort du Chevalier. On comprend sans peine que Mathilde faisait des vœux pour le salut de son bien-aimé ; et elle n'ignorait pas qu'elle avait le moyen d'opérer sa guérison : seulement elle était embarrassée de savoir comment elle devait s'y prendre. Mais, parmi les mille facultés que l'amour éveille et développe dans les cœurs, il est certain qu'une des premières est celle de l'invention.

Mathilde se rendit de grand matin, comme d'habitude, auprès de la femme de charge, pour arrêter avec elle le menu du jour. Mais dame Gertrude était tellement bouleversée, qu'elle ne pouvait fixer son attention sur les sujets les plus simples, ni s'occuper du choix des plats. Ses yeux, pareils à deux gouttières laissaient couler des torrents de larmes sur ses joues de parchemin. « Hélas ! Mathilde, dit-elle en sanglotant, nous n'aurons bientôt plus rien à faire ici : notre cher maître ne passera pas la journée. » C'était là une triste nouvelle, et la pauvre demoiselle pensa se trouver mal de saisissement. Mais elle rassembla tout son courage et dit : « Ne désespérez pas de la vie de notre maître : il ne mourra pas : tout au contraire, il va guérir ; j'ai fait cette nuit un bon rêve. »

La vieille Gertrude avait grande confiance dans les rêves, et se mêlait d'interpréter tous ceux des gens de la maison. « Qu'as-tu donc rêvé, dit-elle à Mathilde ; raconte-le-moi, que je te l'explique. » — « Il me semblait, répondit la jeune fille, que j'étais à la maison, avec ma chère mère : elle me prenait à part, et m'enseignait à préparer, avec neuf sortes d'herbes, Un potage merveilleux, qui guérit toutes les maladies, pour peu qu'on en mange seulement trois cuillerées. Prépare-le pour ton maître, disait ma mère, et il ne mourra pas ; tout au contraire, il retrouvera la santé sur l'heure. » Dame Gertrude fut fort étonnée de ce rêve, mais elle s'abstint cette fois d'en chercher explication : « Ton rêve est surprenant, dit-elle, et ne t'est pas envoyé par le hasard. Apprête vivement ton potage : je vais voir si je puis obtenir de notre maître qu'il y goûte.

Le chevalier Conrad gisait sur sa couche, pâle, sans voix et sans force : il se préparait à mourir, et ne demandait plus qu'à recevoir les derniers sacrements. Dame Gertrude, en entrant dans sa chambre, le trouva ainsi absorbé par les réflexions de la dernière heure. Aussitôt elle s'installa à son chevet et commença à l'inonder des flots de son éloquence ; dans son désir de endoctriner, elle jouait de la langue avec une telle activité que le Chevalier n'y put tenir : pour se débarrasser d'elle, il consentit à faire ce qu'elle voulait. Pendant ce temps, Mathilde avait préparé un savoureux consommé avec toute sorte d'herbes et de racines. En le versant dans la tasse, elle jeta au fond la bague de diamant que le Comte lui avait donnée pour gage de sa foi, puis elle commanda au valet de le porter.



Le malade avait si grand peur de subir de nouveau les bavardages de Gertrude, dont ses oreilles étaient encore étourdies, qu'il fit un effort pour avaler le potage. Il prit la tasse ; mais en y plongeant la cuiller, il sentit au fond un corps étranger : il le retira, et fut très surpris de reconnaître sa bague de diamant. Aussitôt le feu de la jeunesse se ralluma dans ses yeux, son visage décoloré se ranima, et il vida la tasse tout entière avec un empressement visible, ce qui causa une joie extrême à dame Gertrude et à toute la maison, qui attendait le résultat avec anxiété. Tous crurent à l'efficacité du potage merveilleux ; car le Chevalier n'avait laissé voir la bague à aucun des assistants.

Alors le jeune homme se tourna vers la femme de charge en disant : « Qui a préparé ce potage qui me fait tant de bien, qui ranime mes forces et me rappelle à la vie ? » La vieille, pleine de sollicitude, aurait souhaité que son maître se tînt tranquille et ne parlât pas tant. « Ne vous inquiétez pas, Monseigneur, dit-elle, de savoir qui a préparé ce potage : mais réjouissez-vous avec nous de ce qu'il a produit l'effet salutaire que nous en attendions. » Cette réponse ne satisfait pas le Chevalier : il renouvela très sérieusement sa question, et l'intendante fut forcée de le satisfaire : « Nous avons à la cuisine une jeune servante que nous nommons la bohémienne, et qui connaît fort bien les propriétés des plantes et des herbes : c'est elle qui a préparé le potage qui vous a ranimé. » — « Amenez-la moi,

afin que je la remercie du merveilleux effet de son remède. » — « Excusez-moi, Seigneur, répondit l'intendante ; la seule vue de cette fille vous dégoûterait. Elle a l'air d'un hibou ; elle est bossue, ses habits sont sales, et son visage et ses mains sont noirs comme la suie. »

« Faites ce que je vous dis, répéta le Comte, et dépêchez-vous. »

Dame Gertrude obéit, appela Mathilde en toute hâte, lui jeta sur le dos la mante qu'elle mettait pour aller à la messe, et la conduisit dans cet équipage à la chambre du malade.

Le Chevalier fit sortir tout le monde, et quand la porte fut fermée : « Dites-moi, ma fille, demanda-t-il, de qui tenez-vous cette bague que j'ai trouvée dans le potage que vous avez Préparé ? — Noble Chevalier, répondit Mathilde, avec modestie, je tiens cette bague de vous-même : vous m'en avez fait présent le soir du second bal, en me donnant l'assurance de votre amour. Jugez maintenant, en voyant ma figure et ma condition, si vous aviez raison de vous abandonner à un chagrin qui vous conduisait au tombeau. Pour moi, j'ai été affligée de l'état où vous étiez réduit, et je n'ai pas voulu tarder davantage à vous tirer d'erreur. »

La pauvre fille, déguisée comme on sait, était un vrai remède d'amour : aussi le chevalier Conrad, qui était loin de s'attendre à une pareille réponse, resta troublé et garda quelque temps le silence. Mais l'imagé de la charmante danseuse se présenta de nouveau à sa pensée ; et, songeant combien cette image avait peu de rapport avec la figure qu'il avait sous les yeux, il supposa naturellement qu'on avait deviné sa passion, et qu'on voulait l'en guérir par une pieuse supercherie. Au reste, la bague qui était revenue entre ses mains lui faisait présumer que la belle inconnue devait être pour quelque chose dans le complot. Il voulut donc arracher la vérité à la servante, qu'il supposait avoir été subornée.

« Si vous êtes, dit-il, la belle jeune fille qui a charmé mes yeux et à qui j'ai promis ma foi, ne doutez pas que je ne sois prêt à tenir ma parole. Mais gardez-vous de me tromper. Pouvez-vous reprendre la forme sous laquelle je vous ai vue deux soirs de suite dans la salle de bal, pouvez-vous reparaître avec cette taille souple et élancée, pouvez-vous, comme un serpent, dépouiller cette peau noire et changer de couleur comme le caméléon ? Alors la promesse que je vous ai faite en vous donnant cet anneau sera sacrée pour moi. Mais, si vous ne pouvez remplir ces conditions, alors je vous ferai fouetter comme une effrontée que vous êtes, jusqu'à ce que vous me disiez comment cette bague se trouve en votre possession. » Mathilde soupira : « Hélas, dit-elle, si c'est seulement l'éclat de ma beauté qui a ébloui vos yeux, malheur à moi ! Quand le temps ou quelque accident aura détruit ces charmes périssables, quand l'âge aura courbé cette taille souple et voûté mes épaules, quand les lis et les roses de mon teint seront flétris, et que ma peau satinée sera sèche et ridée, quand cette forme trompeuse sous laquelle je parais en ce moment devant vous sera ma forme véritable, alors que deviendra l'amour que vous me jurez aujourd'hui ? » Le chevalier Conrad fut très surpris de ce discours qui lui parut sage et trop délicat pour une servante : « Sachez, répondit-il, que la beauté séduit le cœur des hommes, mais que c'est la vertu seule qui peut fixer leur amour. » — « Eh bien, répliqua Mathilde, je vais faire selon votre désir, et votre cœur décidera ensuite de mon sort. »

LE PENDU S'AGITE DE PLUS BELLE.



Le Chevalier flottait encore entre l'espoir de retrouver sa bien-aimée et la crainte d'être trompé de nouveau. Il sonna l'intendante et lui dit : « Menez cette fille à sa chambre afin. qu elle s'habille, et veillez à sa porte jusqu'à ce qu'elle sorte : je vous attendrai au salon. » Gertrude reçut la

prisonnière en sa garde, sans se rendre compte des intentions de son maître. Tout en montant l'escalier, elle lui dit : « Si tu as des habits pour te passer, pourquoi me l'as-tu caché ? Si tu n'en as pas, suis-moi jusqu'à ma chambre, je te prêterai ce qu'il te faut. » Et là-dessus, elle commença la description de son antique garde-robe, amassée pièce à pièce depuis un demi-siècle, et dont chaque article lui rappelait quelque souvenir d'un passé déjà bien vieux. Mathilde ne prêta pas grande attention à son radotage ; elle ne demanda qu'un morceau de savon et une poignée de son, prit un bassin plein d'eau, et entra dans sa chambre en fermant la porte derrière elle. Dame Gertrude s'établit dehors en sentinelle, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre.

Le Chevalier était dévoré par l'impatience, et il se demandait avec anxiété quel serait le dénouement de son aventure amour. Il quitta son lit, fit une toilette recherchée, et se rendit au salon ; et là, le désir ardent qu'il éprouvait d'être tiré de son incertitude lui faisait paraître l'attente bien longue ; et il allait et venait d'un pas fiévreux et ne pouvait tenir en place.

Quand l'horloge italienne de l'hôtel de ville d'Augsbourg marqua dix-huit heures ², la porte s'ouvrit à deux battants, on entendit dans l'antichambre le frôlement d'une robe de soie, et Mathilde entra avec une démarche pleine de grâce et de noblesse, parée comme une fiancée, et belle comme la Déesse de l'Amour.

Conrad s'élança à sa rencontre, et s'écria avec ivresse : « Qui que vous soyez, mortelle ou déesse, vous me voyez à vos pieds, prêt à renouveler, avec les serments les plus solennels, les promesses que je vous ai faites, si vous voulez accepter l'offre de mon cœur et de ma main. » La Demoiselle s'approchant avec modestie, releva le Chevalier : « Calmez vous, Seigneur, dit-elle, et ne vous hâtez pas trop de renouveler vos serments. Vous me voyez ici sous ma figure véritable, mais cependant je vous suis

inconnue. On a vu plus d'un homme se laisser abuser par un joli visage : d'ailleurs la bague est encore entre vos mains. » Le Chevalier se hâta de la passer au doigt de Mathilde, qui, dès lors, ne crut plus devoir résister à son penchant. « Vous êtes dès ce moment, dit-elle, l'époux de mon choix, l'homme pour qui je ne dois plus avoir rien de caché. Sachez donc que je suis la fille de Wackermann Uhlfinger, cet illustre chevalier, dont le malheureux destin vous est sans doute connu. J'ai échappé avec peine à la ruine du château paternel, et je suis venue me réfugier chez vous, où, sous une forme sans doute bien misérable, j'ai trouvé sûreté et protection. » Alors elle lui raconta son histoire et lui révéla même la vertu de la boule magique.

Le Chevalier Conrad ne se souvenait guère qu'il avait été malade à mourir. Il invita pour le jour suivant tous les hôtes que son humeur maussade avait fait partir naguère de si bonne heure ; la cérémonie des fiançailles eut lieu en leur présence, et quand le maître d'hôtel eut servi, et qu'il fit la revue des convives, il ne trouva pas ce jour-là un couvert de trop.

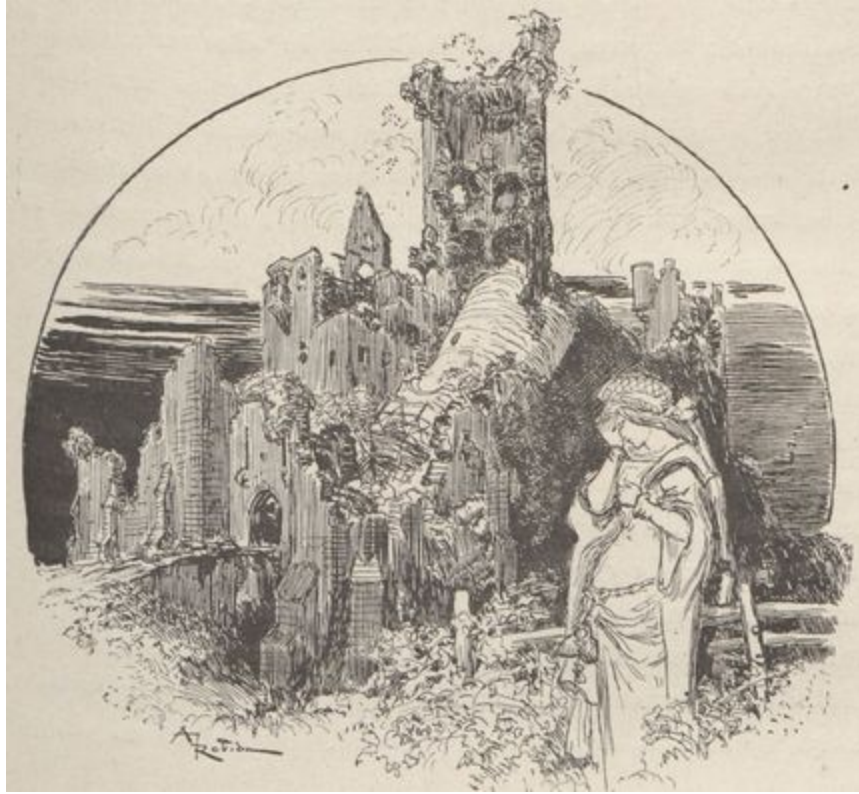
Bientôt le Chevalier sortit de l'ordre, quitta la Commanderie, et célébra son mariage avec la plus grande magnificence. Tous ces changements s'accomplirent sans que dame Gertrude pût profiter de la circonstance pour exercer son Infatigable activité. En effet, tandis qu'elle était de garde à la porte de Mathilde, elle avait éprouvé un tel saisissement en voyant sortir de la chambre une dame pompeusement parée, qu'elle était tombée à la renverse avec sa chaise, et s'était démis une jambe, ce qui l'avait rendue infirme pour le reste de ses jours.



Les nouveaux époux passèrent à Augsbourg la première année de leur mariage dans l'ivresse d'une félicité aussi parfaite que celle du premier couple qui habitait le jardin de l'Éden. Souvent la jeune femme appuyait sa tête sur la poitrine de son mari et se plaisait à lui répéter combien elle était heureuse et fière d'avoir gagné son cœur et de le posséder tout entier. « Mon cher Seigneur, dit-elle un jour, avec l'accent de la plus vive tendresse, maintenant que je vous appartiens, je n'ai plus rien à souhaiter : je renonce donc à demander au talisman l'accomplissement de mon troisième vœu. Mais vous, si vous avez quelque secrète envie, faites-la moi connaître : votre désir deviendra le mien et il sera exaucé à l'instant même. » Le Comte serra tendrement sa femme contre son cœur, et lui assura qu'il ne souhaitait rien au monde, si ce n'est la continuation de son bonheur présent. Ainsi, le talisman perdit toute valeur

aux yeux de Mathilde, et elle ne le conservait plus qu'en souvenir de sa marraine l'Ondine.

La mère du comte Conrad, vivait encore, retirée dans son château de Schwabeck. Sa belle-fille, par un touchant sentiment de piété filiale, aurait vivement souhaité d'aller baiser la main de celle qui avait donné le jour au noble Chevalier, son cher époux : mais le Comte trouvait toujours quelque prétexte pour différer cette visite. Enfin, il proposa à sa jeune femme de la mener à un fief qui lui était échu depuis peu par héritage, et qui était situé à peu de distance de l'ancien domaine de Wackermann. Mathilde y consentit volontiers et fut heureuse de revoir la contrée où s'était écoulée sa première jeunesse. Elle visita les ruines du château paternel, pleura sur les cendres de ses parents, puis se rendit à la fontaine, dans l'espoir que sa présence engagerait la Nymphe à se montrer. Elle jeta plusieurs cailloux dans la source, mais ce fut en vain, quant à la boîte de bois, elle surnagea comme une légère bulle d'eau, et Mathilde eut la peine de la repêcher. La Nymphe ne parut pas : et pourtant, elle aurait eu occasion de jouer de nouveau son rôle de marraine ; car sa chère filleule était sur le point de donner un héritier à son mari.



En effet, peu de temps après elle devint mère d'un fils, beau comme un ange ; et la joie des parents fut si grande qu'ils faillirent étouffer l'enfant à force de tendresses. La mère le gardait sans cesse entre ses bras ; elle semblait épier chaque battement du cœur de l'innocente créature, et ne voulait le confier à personne, quoique le Comte eût engagé une nourrice pour avoir soin de lui.

La troisième nuit, tous les habitants du château se reposaient des fatigues d'une journée de fête et dormaient profondément : la jeune mère s'était laissée aller au sommeil. Quand elle s'éveilla, son fils n'était plus dans ses bras ; effrayée, elle s'écria : « Nourrice, où avez-vous mis mon enfant ? » — « Madame, l'enfant est dans vos bras », répondit la nourrice. On visita le lit et la chambre sans trouver autre chose que quelques gouttes de sang sur le plancher. Lorsque la nourrice les aperçut, elle s'écria : « Hélas ! que Dieu et tous les saints aient pitié de nous ! Le loup-garou est venu et a emporté l'enfant ! » La pauvre

mère s'affligea tellement de la perte de son fils, que le chagrin la consumait, et qu'elle en devint pâle et maigre : le père était inconsolable. Il ne croyait guère à l'existence du loup-garou ; cependant, faute de pouvoir expliquer autrement la disparition de l'enfant, il finit par donner dans cette superstition. Il tâchait de rendre un peu de courage à sa pauvre femme : de son côté, Mathilde, qui savait combien le Comte était ennemi de la tristesse, s'efforçait, par amour pour lui, de montrer un visage riant.

Le temps, ce suprême consolateur, guérit à la fin la blessure du cœur maternel, et la naissance d'un second fils vint réparer la perte cruelle qui avait réduit au désespoir ce couple infortuné. L'allégresse fut extrême dans le palais du Comte. Il invita à de joyeux banquets tous les seigneurs du voisinage jusqu'à une journée de marche à la ronde. La coupe passait sans relâche de main en main, et depuis le Comte et ses hôtes jusqu'au portier du château, tous buvaient à la santé du nouveau-né.

La mère, pleine d'une sollicitude inquiète, ne quittait pas son enfant ; elle se priva de dormir, tant que ses forces le lui permirent. Mais, à la fin, lorsqu'il fallut céder aux exigences de la nature, elle retira de son cou sa chaîne d'or, la passa autour du corps de son fils, en attacha le bout à son bras, puis fit sur elle-même et sur l'enfant le signe de la croix pour se préserver de l'attaque du loup-garou, et elle tomba aussitôt dans un invincible sommeil. Quand elle s'éveilla aux premiers rayons du jour, ô douleur ! le cher petit n'était plus dans ses bras. Dans son effroi, elle cria comme la première fois : « Nourrice, où avez-vous mis mon enfant ? », et la nourrice répondit encore : « Madame, enfant est dans vos bras ». Aussitôt Mathilde jeta les yeux sur la chaîne d'or, elle vit qu'un des anneaux avait été tranché à l'aide de ciseaux d'acier, et elle tomba sans connaissance. La nourrice fit grand bruit dans la maison : tous les serviteurs accoururent en grand émoi, et quand le comte Conrad apprit ce qui s'était passé, il entra dans une

terrible fureur, et, tirant son épée, il voulut fendre la tête à la nourrice.



« Maudite créature, s'écria-t-il d'une voix tonnante, ne t'avais-je Pas donné secrètement l'ordre de veiller toute la nuit et de ne pas quitter l'enfant des yeux ? Si le monstre venait pour l'enlever à sa mère endormie, ne devais-tu pas avertir la maison par tes cris et nous appeler pour chasser le loup-garou ? Dors donc maintenant, dors du sommeil de la mort ! »

La femme tomba à genoux devant lui : « Seigneur, dit-elle, je vous en conjure par la miséricorde de Dieu, égorgez-moi sur l'heure, afin que j'emporte avec moi dans le tombeau le souvenir du crime que j'ai vu de mes yeux, et que ni menaces ni promesses ne me feraient révéler, non, pas même les tortures ! » Le Comte fut étonné : « Quel est donc, dit-il, ce crime si noir, que tu as vu de tes yeux, et que ta langue se refuse à révéler ? N'attends pas les tortures pour me faire cet aveu, et dis-moi tout comme une fidèle servante. » —

« Seigneur, dit en soupirant la nourrice, quel mauvais génie vous pousse à vouloir connaître votre malheur ? Mieux vaut que cet horrible secret descende avec moi dans la tombe. »

Ces paroles augmentèrent encore le désir qu'éprouvait le Comte de pénétrer ce mystère. Il prit la femme avec lui, l'emmena dans une chambre retirée, et là, à force de prières et de menaces, il apprit d'elle le secret qu'il eût mieux valu pour lui ne pas connaître.

« Votre femme, il faut que vous le sachiez, Seigneur, dit-elle, est une infâme magicienne. Mais elle a pour vous une passion infinie, et cette passion va si loin, qu'elle n'épargne pas même ses enfants et qu'elle les sacrifie au désir de conserver à jamais votre amour et d'entretenir sa beauté. Au milieu de la nuit, et tandis que tout reposait tranquillement dans le château, elle fit semblant de s'endormir : je fis de même sans trop savoir pourquoi. Bientôt après, elle m'appela par mon nom ; mais je n'eus pas l'air d'entendre, et je me mis à ronfler. Alors, convaincue que je dormais profondément, elle s'assit tout à coup sur son lit, prit l'enfant, le pressa contre son cœur, l'embrassa tendrement, et murmura ces mots que j'entendis très distinctement : « Fils de l'amour, deviens le moyen de me conserver l'amour de ton père ; va rejoindre ton petit frère, innocente créature, afin que tes os, bouillis avec neuf espèces d'herbes, me fournissent un philtre puissant qui serve à entretenir ma beauté et la tendresse de mon époux. »

A ces mots, elle tira de ses cheveux une aiguille de diamant, aigüe comme un poignard, l'enfonça vivement dans le cœur de l'enfant, laissa saigner un instant la blessure ; et, quand le petit corps eut cessé de palpiter, elle l'étendit devant elle ; puis elle prit la boule magique, murmura quelques paroles et ôta le couvercle. Aussitôt il en sortit une flamme brillante qui consuma le cadavre en peu d'instant. Elle recueillit soigneusement les cendres et les os, et les enferma dans une cassette qu'elle poussa sous le lit. Alors, elle fit semblant de se réveiller subitement, et me demanda d'une voix inquiète : « Nourrice, où avez-vous mis l'enfant ? » ; et moi, pleine d'horreur, et redoutait ses

sortilèges, je répondis :

« Madame, votre enfant est dans vos bras. » Là-dessus, elle se mit à feindre le désespoir, je m'élançai hors de la chambre, sous prétexte d'appeler du secours. Voilà, Seigneur, tous les détails du crime horrible que vous m'avez forcée de vous dévoiler ; je suis prête, pour prouver la vérité de mon récit, à faire trois fois le tour de la cour du château en portant dans mes mains nues une barre de fer rouge. »

Conrad resta comme pétrifié, et fut longtemps sans pouvoir prononcer un seul mot. Enfin, quand il eut rassemblé ses esprits, il dit : « Qu'est-il besoin de la preuve du feu ? Tes paroles portent le cachet de la vérité. Je sens et je crois que tout s'est passé comme tu le dis. Garde cet affreux secret au CONTES POPULAIRES fond de ton cœur, et ne le confie à personne au monde, pas même au prêtre qui reçoit ta confession. Je me charge d'obtenir pour toi de l'évêque d'Augsbourg une bulle d'absolution, afin que le péché ne te soit compté ni dans ce monde, ni dans l'autre. Maintenant, je vais composer mon visage pour me rendre auprès de cette vipère : tandis que je l'embrasserai et que je lui adresserai des paroles de consolation, tu tireras de dessous le lit la cassette où sont enfermés les os, et tu feras en sorte de me la remettre sans qu'on s'en aperçoive. »

Après ces paroles, il entra dans la chambre de sa femme avec un front voilé de tristesse, et avec le regard d'un homme profondément ému, mais pourtant maître de soi. Mathilde le reçut sans avoir la force de parler ; son cœur était brisé par la douleur, mais son œil était pur et brillait d'innocence : son visage ressemblait à celui d'un ange. Cette vue calma subitement la fureur dont l'âme du comte était enflammée, et les pensées de vengeance firent place à une tendre pitié. Il pressa la pauvre femme sur son cœur, tandis qu'elle versait d'abondantes larmes ; il la consola, et lui adressa de douces paroles ; puis, sentant faiblir sa résolution, il se hâta de quitter le lieu où s'étaient passées

ces scènes dont le souvenir le remplissait d'horreur. Pendant ce temps, la nourrice avait fait ce qu'on lui avait commandé, et elle remit secrètement au comte la cassette funèbre.

Le cœur du Chevalier fut alors le théâtre d'une lutte terrible : il ne savait quel parti prendre, et quelle punition infliger à la prétendue magicienne. A la fin, il se résolut à se débarrasser d'elle sans bruit ni scandale. Il monta à cheval pour se rendre à Augsbourg ; mais, avant de partir, il donna ses ordres à l'intendant : « Quand la comtesse, dit-il, sortira de sa chambre dans neuf jours pour prendre un bain, faites chauffer l'étuve le plus fort possible ; et quand elle sera entrée, poussez les verrous, pour qu'elle soit étouffée par l'excès de la chaleur et perde la vie. » L'intendant reçut cet ordre avec une profonde douleur ; car tous les gens de la maison aimaient la comtesse, qui était une douce et bonne maîtresse. Cependant il n'osa pas ouvrir la bouche, ni risquer la moindre observation, tant le comte avait parlé d'un ton ferme et impérieux.

Le neuvième jour, Mathilde ordonna de chauffer l'étuve. Quand elle entra dans la salle, l'air y était tellement chargé de vapeurs brûlantes, qu'elle voulut reculer. Mais un bras vigoureux la poussa avec force à l'intérieur, et aussitôt la porte fut fermée et verrouillée du dehors. Elle cria au secours, ce fut en vain, personne n'entendit. Cependant on activait le feu encore davantage, au point que le fourneau devint aussi rouge qu'un four à potier. La comtesse n'eut pas de peine à prendre ce que cela signifiait : elle se résigna à mourir. Mais l'infâme calomnie qu'elle devinait torturait plus cruellement son âme que l'approche de la mort. Elle mit à profit les derniers moments de connaissance qui lui restaient : elle tira de ses cheveux une épingle d'argent et s'en servit pour graver ces mots sur le mur : « Adieu, Conrad, je meurs par ton ordre, résignée, mais innocente. » Ensuite, elle se jeta, sur un lit de repos pour y attendre son dernier moment.

Mais, quand l'heure fatale arrive, la nature se révolte et lutte contre la destruction. La malheureuse femme se débattait Pour échapper à cette chaleur qui la suffoquait : au mijou de ces convulsions, la boule magique qu'elle portait toujours avec elle tomba par terre. A l'instant elle la saisit et s'écria : « Chère marraine, si vous en avez le pouvoir, sauvez-moi d'une mort infâme, et faites éclater mon innocence ! » En parlant ainsi, elle se hâta d'ouvrir le couvercle ; et à l'instant il sortit de la boule un épais brouillard qui remplit bientôt toute la salle et y répandit une si bienfaisante fraîcheur, que la comtesse aussitôt soulagée se sentit renaître. Sans doute, les vapeurs d'eau venues de la grotte avaient refroidi l'atmosphère embrasée, et l'Ondine, en vertu de l'antipathie que ses pareilles ont pour le feu, avait lutté contre son ennemi naturel et l'avait vaincu. Les vapeurs se condensèrent et prirent peu à peu une forme, et Mathilde, qui ne songeait déjà plus à mourir, vit devant elle, avec une joie inexprimable, sa chère marraine. Elle portait sur son bras le petit nouveau-né enveloppé dans des langes magnifiques, et elle donnait la main à l'aîné, vêtu d'une robe blanche avec des nœuds de ruban rose.



« Me voici, dit-elle, chère Mathilde. Félicite-toi de n'avoir pas dépensé ton troisième souhait aussi légèrement que les autres. Je t'apporte les deux preuves vivantes de ton innocence, qui te feront triompher de la noire calomnie sous laquelle tu as failli succomber. Ta mauvaise étoile s'est couchée, et désormais le talisman n'aura plus rien à te donner, Car, à partir de ce jour, il ne te reste rien à souhaiter. Mais je veux te révéler les causes du terrible danger que tu as couru : apprends que la mère de ton époux est l'auteur de tous tes maux. Le mariage de son fils fut pour cette femme orgueilleuse un coup de poignard : elle ne considéra qu'une chose, c'est que le comte Conrad avait déshonoré sa maison en prenant pour femme une servante. Elle proféra mille imprécations contre son fils, et refusa dès lors de le reconnaître comme né de son sang. A partir de ce jour, toutes ses pensées furent dirigées vers un seul but, te faire périr. Mais la vigilance de ton époux avait toujours réussi à te préserver de ses entreprises. Cependant elle parvint enfin à le tromper avec l'aide de cette nourrice hypocrite. A force de promesses, elle déterminait cette femme te ravir ton premier-né pendant ton

sommeil et à le jeter à l'eau comme un petit chien. par bonheur la scélérate choisit ma fontaine pour accomplir ce crime : je reçus l'enfant dans mes bras, et je le soignai comme une mère ; elle vint me livrer de même le second fils de ma chère Mathilde. Ce n'est pas tout : cette femme perfide se fit ton accusatrice, elle persuada au comte que tu étais une magicienne, elle lui raconta qu'une flamme merveilleuse sortie de la boule (dont tu aurais bien fait de garder le secret avec plus de soin), avait consumé tes enfants, et que tu avais préparé avec leurs os un philtre d'amour, et elle lui remit pour preuve une cassette pleine d'os de pigeons et de poulets, qu'il prit pour les restes de ses fils. Alors, il donna l'ordre de t'étouffer dans le bain pendant son absence. Mais il se repent de ce qu'il a fait, et impatient de révoquer son ordre, s'il en est temps encore, il revient d'Augsbourg en toute hâte, bien qu'il te croie toujours coupable : dans quelques heures, il te pressera justifiée sur son cœur. »



L'Ondine cessa de parler ; elle se pencha vers Mathilde, la baisa au front, et sans attendre de réponse, elle s'enveloppa de nouveau dans son voile de vapeurs et disparut.



Cependant les domestiques travaillaient à rallumer le feu qui s'était éteint. Il leur semblait toujours entendre des voix dans la chambre, ce qui leur faisait juger que la comtesse était encore vivante. Mais tous leurs efforts et leurs soufflets étaient inutiles : le bois flambait aussi peu que si le fourneau avait été bourré de blocs de glace. Bientôt arriva le comte, qui s'informa avec anxiété de sa femme : les serviteurs répondirent qu'ils avaient chauffé l'étuve de leur mieux, mais que le feu s'était éteint tout d'un coup, et que, selon toute apparence la comtesse vivait encore. Conrad fut transporté de joie quand il entendit cette réponse : il se précipita aussitôt vers la porte et cria par le trou de la serrure : « Mathilde, es-tu vivante ? » La comtesse entendit la voix de son époux et répondit : « Mon cher Seigneur, je suis vivante, et mes enfants aussi. » Ravi de ces paroles, l'impatient Conrad, n'ayant pas les clefs sous la main, fit enfoncer la porte, s'élança dans la salle de bain, se jeta aux pieds de sa vertueuse épouse, et mouilla ses mains innocentes d'un torrent de larmes que le repentir faisait couler. Puis, il l'emmena avec les chers petits, gages de leur amour, hors de cette chambre qui avait failli devenir son tombeau, tandis que tous les serviteurs poussaient de joyeuses acclamations. Alors il apprit de la

bouche même de sa femme les méfaits de la perfide nourrice, qui lui avait ravi ses enfants, et l'avait odieusement calomniée aux yeux de son époux. Aussitôt le comte donna l'ordre de saisir la misérable et de l'enfermer dans la salle de bain.

Cette fois, le feu se mit à flamber joyeusement dans le fourneau, les flammes s'élevaient en bruyants tourbillons, et l'inférieure créature, bientôt suffoquée, rendit au diable son âme scélérate.

JE SUIS LE GARDIEN DES TRÉSORS DU HARTZ.





LE CHERCHEUR DE TRÉSORS

Le mardi après la Saint-Barthélemy de l'année où l'Empereur Wenceslas s'était échappé de la prison de Prague, la corporation des bergers de Rotenbourg en Franconie célébra sa fête annuelle, à laquelle se rendirent tous ceux qui demeuraient à trois milles à la ronde autour de la ville impériale. Après avoir entendu la messe à l'église de Saint-Wolfgang, ils se rendirent à l'auberge du Mouton d'Or et passèrent le jour à faire bombance ; puis, au son de la flûte et du chalumeau, ils se mirent à danser sur la place du marché jusqu'au coucher du soleil. Alors, les jeunes quittèrent la ville pour retourner chez eux ; mais les vieillards qui avaient la poche bien garnie, allèrent s'attabler autour des pots, et restèrent à boire jusque bien

avant dans la nuit ; et quand le vin eut délié les langues, on commença à jaser, et les sujets ne manquaient pas.

Les uns se communiquaient leurs remarques sur le temps ; et leurs prophéties, tirées de l'inspection de la fleur de bruyère, et de l'état du ciel le jour de Sainte-Marie ou le jour des Sept Dormants, ou fondées sur d'autres observations dédaignées des astronomes, étaient aussi sûres que les prédictions de l'Almanach de Sleswig, quoiqu'elles n'eussent pas la prétention de s'imposer à tout le pays allemand ; les autres racontaient les aventures de leur jeunesse. Celui-ci, avec l'aide du fidèle Phylax, avait repoussé le loup qui menaçait son troupeau ; celui-là avait fait fuir, en invoquant le grand saint André, un ennemi bien plus terrible encore, le loup-garou ; ou bien c'étaient des sorcières et des spectres, qui, dans la solitude des bois, étaient venus la nuit se jouer d'eux et les épouvanter ; enfin, une suite d'événements merveilleux dont ils avaient été les témoins, ou qui leur avaient été racontés par des personnes dignes de foi.

Ces récits étaient parfois si effrayants que les bonnes gens de la ville qui les entendaient en avaient la chair de poule et sentaient leurs cheveux se dresser. Car il ne faut pas oublier de dire que, la journée finie, d'honnêtes bourgeois s'en venaient prendre leur part des plaisirs de la fête rustique. Nombre d'ouvriers et de compagnons se réunissaient dans la salle de l'auberge du Mouton d'Or, se payaient un pot de vin, écoutaient tous ces propos et trouvaient de temps en temps l'occasion de placer leur mot.

Le soir dont il est question, le père Martin, un joyeux vieillard de quatre-vingts ans, aux cheveux blancs comme l'argent, qui, pareil au patriarche Jacob, avait pour postérité toute une tribu de bergers, s'était montré plus gai et plus causeur qu'à l'ordinaire. Quand les rangs commencèrent à s'éclaircir, il se fit encore remplir un gobelet de vin vieux pour boire le coup de la fin ; il n'était pas fâché que le bruit eût diminué autour de lui, et il

semblait avoir envie d'en profiter pour se faire écouter à son tour.

« Camarades, commença-t-il, vous avez beaucoup jasé de vos aventures, dont quelques-unes sont rares et extraordinaires ; toutefois je croirais volontiers que vous avez trouvé au fond des pots une bonne part de ces merveilles. Pour moi, j'ai eu aussi mon aventure dans ma jeunesse ; et si je vous la racontais fidèlement, telle qu'elle s'est passée, elle vous paraîtrait, je pense, plus surprenante que les vôtres. Mais la nuit est déjà trop avancée, et je n'aurais pas le temps d'aller jusqu'au bout. »

Chacun s'était tû quand le vénérable vieillard avait ouvert la bouche : le silence était aussi profond dans la salle de l'auberge qu'à la cathédrale quand l'Évêque de Bamberg dit la messe basse. Après qu'il eut cessé de parler, un bruit s'éleva autour de lui, et ses voisins et amis s'écrièrent à l'unisson :

« Père Martin, contez-nous votre aventure. Pourquoi nous tenir le bec dans l'eau ? Allons, servez-nous votre histoire pour le bouquet. » Quelques bourgeois de la ville qui se préparaient à retourner chez eux, revinrent accrocher leurs manteaux et leurs chapeaux au clou, et réclamèrent aussi l'histoire merveilleuse. Le vieux père Martin ne pouvait résister à des instances si pressantes, et il commença ainsi :

« Dans mon jeune âge, j'ai eu bien de la misère. J'étais orphelin, abandonné ; il me fallait quêter mon pain de porte en porte. Je n'avais point de pays, point de demeure ; le bissac sur le dos, j'allais de maison en maison, et de village en village. Je grandis, je devins un gaillard vigoureux ; alors je me louai comme valet à un berger du Harz et je gardai ses troupeaux pendant valet à un berger du Harz et je gardai ses troupeaux pendant trois ans. Au commencement de l'automne de la troisième année, comme je ramenaïs un soir le bétail à la maison, il se trouva dix têtes de moins : le maître m'envoya à la forêt pour les

chercher. Mon chien s'égara sur une fausse trace, je me perdis : la nuit était venue, et comme je ne connaissais pas le terrain, et que je n'aurais pas su retrouver le chemin du logis, je pris le parti de passer la nuit sous un arbre.

Vers minuit, mon chien parut inquiet ; il se mit à pousser de sourds grognements, serra la queue entre ses jambes et vint se blottir tout contre moi. Alors je compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; je promenai les yeux de tous côtés, et à la lueur de la lune j'aperçus juste en face de moi la figure d'un homme dont le corps semblait tout velu. Sa longue barbe lui descendait jusqu'au ventre ; il portait sur la tête une couronne, avait autour des reins une ceinture de feuilles de chêne, et tenait de la main droite un pin qui avait encore ses racines. Je me mis à trembler comme une feuille de peuplier, et l'effroi glaçait mon cœur. Le fantôme me fit signe de la main pour m'engager à le suivre, mais je ne bougeai pas de place. Alors j'entendis une voix sourde et enrouée qui prononça ces paroles : « Allons, poltron, un peu de cœur ! Je suis le gardien des trésors du Harz : viens avec moi ; si tu veux, tu eh auras ta bonne part. » J'étais baigné d'une sueur d'épouvante ; pourtant je m'enhardis un peu, je fis un signe de croix et je répondis : « Loin de moi, Satan ! Je n'ai que faire de ton trésor. » Alors l'Esprit leva les épaules en me faisant une affreuse grimace et s'écria : « Imbécile, tu refuses ta fortune : eh bien, reste gueux toute ta vie ! » Il s'éloigna de moi comme pour s'en aller, mais il revint bientôt sur pas, et dit : « Réfléchis bien, triple sot, réfléchis bien : je garnirai ta poche, je remplirai ta bourse. » Je répondis : « Il est écrit : ne te laisse pas tenter. Loin de moi, monstre, je n'ai rien à faire avec toi. »

Quand l'Esprit vit que je ne voulais pas l'écouter, il cessa de me presser et dit seulement : « Tu t'en repentiras ! » Il jeta sur moi un regard mécontent, et après avoir songé un instant, il reprit : « Fais bien attention à ce que je vais te dire, et garde-le fidèlement au fond de ton cœur pour t'en

servir quelque jour, si le bon sens te revient. Il y a un immense trésor en or et en pierres précieuses, profondément caché sous la terre dans le Brocken. Ce trésor repose dans un mystérieux demi-jour, de sorte qu'on peut y aller puiser en pleine nuit tout aussi bien qu'à l'heure de midi. Il y a sept cents ans que j'en étais le gardien, mais j'ai fini ma tâche, et à Partir d'aujourd'hui ces richesses appartiennent à qui les trouvera. Aussi, j'avais songé à t'en faire profiter ; car Je m'étais pris d'amitié Pour toi, en te voyant mener tes troupeaux sur le Brocken. »



La-dessus, l'Esprit me donna des renseignements sur le lieu où se trouvait le trésor et sur le moyen d'arriver jusque là Il me semble que tout cela vient de se passer, tant j'ai ses moindres paroles présentes à la mémoire. « Va-t-en, me dit-il, à l'Andreasberg, et là, demande la Vallée-du-Roi, qu'on appelle aujourd'hui le Vallon-du-Déjeuner. Lorsque tu seras arrivé à un petit ruisseau qu'on nomme Duder, Eder ou Oder, suis-le en remontant le courant jusqu'à un pont de pierre situé Près d'un moulin à scie. Tu ne traverseras pas le pont, mais tu continueras à remonter le cours du ruisseau jusqu'à ce que tu voies en face de toi un rocher escarpé. A une portée de trait de là, tu remarqueras dans le sol un enfoncement : c'est là qu'il faudra creuser. La besogne sera pénible, pourtant tu t'apercevras que cette terre a déjà été remuée. Tu rencontreras d'abord un mur

de pierre des deux côtés : continue de travailler, et tu découvriras bientôt une dalle carrée, haute et large d'une aune. Enlève-la, et tu seras à l'entrée du caveau qui contient le trésor. Il faut que tu pénètres dans cette ouverture en te traînant à plat-ventre, avec la lampe de mineur entre les dents, pour avoir les mains libres et ne pas te blesser le visage contre une pierre. La descente est rapide, et le sol semé de cailloux tranchants : Si tes genoux saignent, ne t'en inquiète pas, car tu es dans le bon chemin. Ne te repose pas avant d'avoir atteint un large escalier de pierre, dont les soixante-douze marches te conduiront sans peine jusqu'à une vaste salle où il y a trois portes. Deux sont ouvertes, la troisième est solidement fermée avec une serrure et une barre de fer. Ne passe pas par celle de droite, pour ne pas profaner les os de l'ancien maître du trésor, qui repose en cet endroit ; ne passe pas non plus par celle de gauche, c'est la chambre aux serpents, elle est pleine de couleuvres et de vipères.

Ouvre la porte du milieu qui est si bien barricadée, et pour cela sers-toi de la Racine magique que tu auras soin d'apporter avec toi ; car autrement, tes efforts seraient vains, et il n'y pas de pinces et d'outils capables de remplacer cette racine. Quant au moyen de te la procurer, renseigne-toi auprès de quelque chasseur : tous connaissent le secret, et la chose ne présente aucune difficulté. Ne t'effraie pas si la porte s'ouvre avec un bruit aussi éclatant qu'un coup de bombe ; il ne t'en arrivera aucun mal, et cette violence même est l'effet de la racine, Seulement aie soin de couvrir ta lampe, pour que le vent de la porte ne l'éteigne pas.

Tu croiras être aveuglé par l'éclat éblouissant de l'or et des pierres précieuses qui garnissent les murailles de la salle et les colonnes qui soutiennent la voûte : mais garde-toi d'y porter la main, car ce serait un sacrilège. Au milieu de cette salle est une auge de cuivre, semblable au maître-autel d'une église : c'est là dedans que tu trouveras de l'or

et de l'argent, et tu en pourras prendre autant que tu voudras. Si tu en emportes seulement ta charge, tu en auras pour toute ta vie ; cependant tu as le droit d'y revenir jusqu'à trois fois ; mais à une quatrième tu perdrais ton temps, et même tu serais puni sévèrement de ton avidité, car tu glisserais sur l'escalier de pierre et tu te briserais une jambe. Ne manque pas, chaque fois, de rejeter la terre sur l'ouverture qui t'aura permis de pénétrer dans le trésor du roi Bruktorix. »

L'Esprit avait cessé de parler : en ce moment, mon chien dressa les oreilles et se mit à aboyer. En même temps, j'entendis un claquement de fouet et un bruit de roues dans le lointain, qui me firent détourner la tête, et quand je reportai les yeux vers le fantôme, il avait disparu.

Le vieux Martin s'arrêta. Son récit avait produit sur les auditeurs des impressions bien différentes. Les uns en prirent occasion de plaisanter, et dirent : « Vieux père, vous avez rêvé tout cela ; » les autres ajoutèrent pleinement foi à l'aventure ; d'autres enfin prirent une mine réfléchie et gardèrent le silence. L'aubergiste du Mouton d'Or passait pour un homme avisé : il est certain que sa façon de juger les choses était peu compromettante : il attendait toujours le résultat pour se faire Une opinion. Toute la question pour lui était donc de savoir si le vieux berger avait fait son expédition souterraine, et s'il était, ou non, revenu au jour avec son sac plein d'or. Il versa J au vieillard un verre de vin frais, pour l'entretenir en humeur de causer, et lui demanda familièrement : « Dites-nous, père Martin, êtes-vous allé dans la montagne et y avez-vous trouvé ce que l'Esprit vous avait annoncé, ou bien vous avait-il abusé par un mensonge ? » — « Je ne puis accuser l'Esprit de mensonge, répondit le vieillard, car je n'ai jamais fait un seul pas pour chercher la fosse et la déblayer. » — « Et pourquoi donc ? » — « Pour deux raisons : d'abord, parce que je tenais trop à ma peau pour aller la risquer dans quelque aventure diabolique ; et en second lieu, parce

qu'aucun homme n'a jamais pu m'indiquer le moyen de me procurer la racine magique, ni me dire où elle croît, et à quel jour ou à quelle heure il faut la déterrer ; et ce n'est pas faute d'avoir questionné plus d'un honnête chasseur. »

L'aubergiste du Mouton d'Or en resta là de son enquête, dont le résultat n'avait pas jeté dans son esprit le moindre rayon de lumière.

Là-dessus, le voisin Blas, un vieux berger, éleva la voix et dit : « C'est grand dommage, père Martin, que tu aies vieilli sans dire ton secret : si tu l'avais confessé il y a quarante ans, la racine magique ne t'aurait pas manqué. Bien que tu ne doives jamais gravir le Brocken, cependant, pour passer le temps, je vais t'indiquer comment on se la procure. On en vient à bout facilement avec l'aide du pic noir. Remarque bien au printemps le creux d'arbre où cet oiseau fait son nid. Aussitôt qu'il a fini de couvrir, et qu'il s'envole pour aller chercher de la nourriture, ferme avec un bouchon de bois l'ouverture qui lui livre passage. Cache-toi derrière un arbre, et guette jusqu'au moment où l'oiseau revient pour donner la pâture à ses petits. Quand il s'aperçoit que l'entrée de son nid est bouchée, il se met à voltiger autour de l'arbre en poussant des cris de détresse ; puis il prend tout à coup son vol du côté du couchant. A ce moment, ne manque pas de te procurer un manteau écarlate, ou, à défaut de manteau, va acheter quatre aunes de drap rouge, cache-les sous tes vêtements, et attends près de l'arbre un jour, deux jours s'il le faut, jusqu'à ce que le pic noir revienne à son nid avec la racine magique dans le bec. Aussitôt qu'il touche le bouchon avec cette racine, celui-ci est lancé au loin, comme le liège que le liquide mousseux fait sauter hors du goulot de la bouteille. Alors, sans perdre un instant, étends le manteau rouge ou le drap au-dessous de l'arbre : le pic s' imagine que c'est du feu, il a peur et laisse tomber la racine. Il y en a qui sont d'avis d'allumer un vrai feu, clair et sans fumée, en répandant dessus de la fleur de lavande ; mais le moyen ne

vaut rien ; car, si le feu ne flambe pas en un instant, le pic s'envole, emportant avec lui la racine. Si tu deviens possesseur de cette racine, ne manque pas d'y attacher chaque jour un brin de nerprun : car, autrement, elle perdrait sa vertu ».

CONTES POPULAIRES.



On bavarda encore longtemps sur le même sujet ; tout en vidant force bouteilles, et on était déjà au milieu de la nuit, quand la compagnie se sépara.

Assis derrière le poêle, dans le fauteuil de cuir de l'aubergiste, entre le chat et le chien, à distance respectueuse des autres buveurs, maître Pierre Bloch avait passé toute la soirée sans prononcer une parole, comme s'il se préparait à faire profession dans un couvent de Chartreux. Bien qu'il ne fût pas naturellement d'humeur méditative, il était ce soir-là plongé dans de profondes réflexions, et il avait assurément plus d'une raison d'être préoccupé.

D'abord cuisinier et sommelier d'un grave et opulent magistrat, puis établi en ville comme traiteur et marchand

de vins, devenu ensuite inspecteur des eaux de Rotenbourg, Maître Bloch était actuellement de son état gueux et meurt-de-faim : dans l'espace de dix ans, il avait descendu un à un tous les degrés de l'échelle. On en peut juger aisément par la chute qu'il avait faite en devenant de marchand de vins inspecteur des eaux ; car la distance entre les deux n'est guère moindre que d'empereur à sacristain.



Au temps de son ancienne prospérité, c'était un homme d'un caractère jovial, qui semblait né pour le rire et la gaîté. Lorsqu'on lui commandait un repas de cérémonie, il savait aussi bien charmer l'esprit des convives, que remplir leur estomac. Personne n'aurait pu lui en remontrer en fait de cuisine ; il s'entendait merveilleusement à apprêter un coq de bruyère en salmis, à faire une gelée de poissons, ou

des flans aux amandes et des tartes aux coings ; et, quand il servait une hure, il ne manquait jamais de lui dorer les oreilles.

Il avait de bonne heure songé à prendre une femme pour le seconder ; mais, par malheur, son choix tomba sur une fille qui était décriée dans toute la ville à cause de sa langue de vipère. Celui à qui elle s'attaquait, ami ou ennemi, elle lui donnait son paquet en deux coups de langue. Jugez si Ilsé Vollbrecht était détestée ? Les jeunes gens auraient fait un détour d'un mille pour éviter sa rencontre, car elle avait un sobriquet blessant pour chacun d'eux. Aussi était-elle arrivée à la pleine maturité, comme la pomme d'églantier, que, par peur de ses épines, chacun laisse attachée à sa tige.

Enfin, Maître Pierre, à qui l'on avait vanté son adresse et ses talents de ménagère, se laissa persuader de la rechercher en mariage.

Ce fut le sujet d'un couplet qui courut toute la ville, et dont le sens était : « Ilsé Vollbrecht est une mauvaise graine, dont personne ne voulait ; mais Bloch le cuisinier est venu et l'a prise. » Le nouveau couple quittait à peine l'autel, que déjà la discorde était en tiers dans le ménage. Dans la joie de son cœur, Maître Bloch, pour fêter ce grand jour, avait vidé force flacons, ce qui lui arrivait d'ailleurs parfois les jours ordinaires, et il chancelait au bras de l'épousée. Ce fut l'occasion d'une première querelle, et déjà le calendrier matrimonial présageait aux nouveaux mariés des mauvais temps, peu de soleil, et de fréquents orages, avec grêle et averses. La prédiction s'accomplit de point en point.

Cette union si mal assortie fut loin cependant d'être stérile, et la féconde Ilsé devint mère nombre de fois : néanmoins, Maître Pierre fut longtemps sans avoir la joie de s'entendre appeler du doux nom de père. Sa progéniture se composait de Pauvres êtres si malingres et si chétifs, qu'à peine après avoir Poussé leur premier cri, ils étaient

emportés par de violentes convulsions, comme les jeunes chevreaux par les froids d'hiver. L'humeur colérique de cette femme faisait tourner à l'aigre le suc nourricier de son lait, et les transformait en un breuvage empoisonné que le tendre nourrisson puisait à la source même de la vie.

Quoique Maître Pierre n'eût pas de grands biens à laisser après lui, cependant il ne pouvait se résigner à rester sans postérité. Il se plaignait souvent à ses voisins du malheur qui le poursuivait, et, quand il faisait enterrer un enfant, il disait :

« L'orage s'est abattu sur les fleurs du cerisier, et pas un fruit ne peut venir à maturité. » Un beau jour, une vieille femme avisée lui fit comprendre la cause de cette mortalité constante ; aussi, quand il lui naquit un fils, il le confia à une nourrice saine et bien portante. L'enfant devint grand et fort, et il faisait les délices de son père. Maître Bloch prit le cher Georget sous sa direction et sa surveillance spéciales, et, quand il commença à porter culotte, il le menait plus souvent à la cuisine qu'à l'école, ne lui refusait jamais un bon morceau, et il en fit de bonne heure un petit glouton.

A midi, quand on servait le dîner des pratiques, l'enfant se tenait aux aguets, et tâchait d'attraper quelque bouchée de foie ou quelque crête de coq ; et le père, trop heureux de le satisfaire, lui donnait aussitôt le morceau convoité en y ajoutant un grain de sel. Mais si le bambin allait tourner autour des jupes maternelles pour agripper quelque friandise, les choses ne se passaient pas de même : la mère criait et grondait, et donnait au petit gourmand de bons coups sur les doigts avec la cuiller à pot. Alors le cher enfant poussait des cris pitoyables qui fendaient le cœur paternel, et le maître cuisinier, dans son émotion, laissait tomber son beurre au feu. Souvent, il intercédait, et disait d'un ton suppliant à sa terrible moitié : « Petite femme, donne donc au petit une petite cuisse de poulet ! » C'est ainsi que le tendre père éleva son fils jusqu'à l'âge de sept

ans : à ce moment, le cher Georget, toujours empâté avec excès, mourut d'indigestion.

Il ne resta à Pierre Bloch de tous ses enfants qu'une seule fille, qui était d'une si vigoureuse constitution, que ni le venin du lait maternel, ni l'abus de la cuisine paternelle n'eurent prise sur sa santé ; et entre les fureurs de l'une et les gâteries de l'autre, elle devint grande et belle à ravir. Aussi Maître Bloch était-il disposé à croire que le diable avait déposé dans son ménage un œuf, d'où était née sa charmante fille.

Pendant ce temps, la fortune de la maison avait subi de grands changements. Maître Pierre, dans sa jeunesse, avait fait peu de progrès à la classe d'arithmétique, et n'avait appris à fond qu'une seule règle, la soustraction. L'addition et la multiplication ne purent lui entrer dans la tête, et quant à la division, il n'y avait jamais rien compris de sa vie. Il lui fallait trop d'efforts d'esprit pour mettre en équilibre la recette et la dépense. S'il avait de l'argent, il garnissait abondamment la cuisine et la cave, faisait crédit à tous les piqueurs d'assiettes, habitués de sa maison, donnait à manger gratis à tous les gais compagnons qui savaient conter de bonnes histoires, et remplissait le ventre à tous les gueux qui s'adressaient à lui et s'entendaient à exciter sa compassion. Si sa caisse était vide, il allait trouver les usuriers, qui lui prêtaient à gros intérêts ; et, comme il craignait les fureurs de son impérieuse moitié, il lui faisait croire qu'il était rentré dans quelque vieille créance. Son raisonnement, qui s'accordait fort avec son caractère insouciant, et qui est celui de bien des gens sans cervelle, consistait à dire : « Tout finira par s'arranger ». Et, en effet, tout finit Par s'arranger si bien, que Maître Pierre fit faillite, et se vit forcé de décrocher son enseigne de traiteur et marchand de vins, à la grande désolation de tous les gourmets et de tous les becs fins de sa ville natale.

Mais, comme ses talents culinaires lui avaient procuré bon nombre d'amis, un honorable magistrat eut pitié de lui

et lui fit obtenir le maigre emploi d'Inspecteur des eaux. En effet, les notables de l'endroit craignirent de s'attirer un mauvais renom, si l'on apprenait que le premier cuisinier de Rotenbourg était mort de faim.

Mais ce pauvre métier ne rapporta à Maître Bloch ni fortune, ni bonheur. Le bruit se répandit que les Juifs avaient empoisonné les fontaines. Alors, il y eut une terrible émeute, dans laquelle une partie des Juifs furent assommés ; les autres furent chassés de la ville et leurs biens furent pillés.

Les mauvais sujets de Rotenbourg n'avaient pas eu d'autre but en mettant ces rumeurs en circulation ; mais Maître Pierre en fut victime, lui aussi. On lui reprocha de n'avoir pas veillé avec assez de soin sur les réservoirs et on lui retira son emploi.

Alors, il ne sut plus à quel saint se vouer : il ne pouvait travailler à la terre, et il aurait rougi de mendier. Dans ces temps de frugalité, où la dame de la maison n'avait pas honte de mettre elle-même son pot au feu, on ne pouvait guère trouver à se placer comme cuisinier, même chez des personnes de qualité ; la cuisine française n'avait pas encore perverti les estomacs allemands. Dans ces tristes circonstances, Maître Pierre dut se résigner à vivre aux dépens de sa grondeuse moitié, qui avait entrepris un petit commerce de farine. En échange de sa nourriture, il lui rendait les services d'un âne ; car, dans sa nouvelle industrie, elle aurait été obligée d'en acheter un, si son mari n'en avait rempli l'office. Le pauvre diable, pliant sous le poids des sacs de blé, s'en allait péniblement au moulin ; il recevait pour sa peine une maigre pitance ; et, s'il rechignait à l'ouvrage, la terrible mégère jouait des poings.

La jeune Lucine, qui avait un excellent petit cœur, s'affligeait extrêmement de voir son père réduit à cette dure nécessité, et elle en pleurait souvent tout bas. Maître Pierre-aimait sa fille comme la prunelle de ses yeux : il l'avait gâtée à sa „ manière dès sa plus tendre enfance, et

l'aimable Lucine répondait à l'amour paternel par Une aimable affection, qui consolait un peu le bonhomme de ses infortunes domestiques.



La jeune fille avait choisi l'aiguille pour son gagne-pain, et elle avait acquis dans la couture et surtout dans la broderie un talent extraordinaire. Ce que ses yeux avaient vu, ses doigts pouvaient le reproduire. Elle brodait des chasubles, des nappes d'autel et des tapis de table, comme on en avait dans ce temps-là, et elle avait représenté avec la laine et la soie toutes les histoires de l'ancien Testament, depuis la création du monde jusqu'à l'aventure de la chaste Susanne. Elle était obligée de rendre à sa vigoureuse mère un compte exact de son gain, et d'ailleurs elle l'abandonnait de bon cœur pour contribuer aux dépenses de la maison. Cependant, elle réussissait de temps en temps à détourner quelques sous, pour les donner en cachette à son cher père, qui s'en allait les dépenser à l'auberge. A l'occasion de la fête des bergers, elle avait doublé la dose, et vint avec bonheur glisser son cadeau dans la main de son père, au moment où il rentrait, à l'heure du souper, rapportant sur ses épaules un lourd sac de farine. Il fit à sa chère fille, pour la remercier, la figure

la plus souriante qu'il put ; et pourtant il était de bien maussade humeur, épuisé par la rude besogne que lui imposait sa femme, ce démon- femelle, comme il l'appelait, quand elle avait le dos tourné.



L'attention de l'aimable Lucine lui toucha l'âme cette fois plus qu'à l'ordinaire, si bien que les larmes lui vinrent aux yeux. Il se rendit tout pensif à l'auberge du Mouton d'Or, fendit la foule bruyante des buveurs, demanda une bouteille de vin ; et, sans s'occuper de la compagnie, alla s'installer derrière le poêle, sur le fauteuil de cuir de l'aubergiste, qui, tout confortable qu'il était, restait inoccupé d'ordinaire, à cause de son isolement. Alors, quand le vin eut un peu raffermi ses muscles détendus et rendu quelque élasticité à son esprit, il tomba dans de profondes réflexions, cherchant le moyen de sortir de sa

position misérable et de recouvrer l'aisance qu'il regrettait moins pour lui que pour sa chère Lucine.

RUBEZAH, LE GÉNIE DE LA MONTAGNE.



C'est à ce moment que le vieux père Martin commença à raconter son aventure. Ce récit merveilleux arracha le buveur solitaire à ses pensées, et toute son âme passa dans ses oreilles. Il ne perdit pas un mot de l'histoire ; et plus le vieillard avançait dans son récit, plus l'auditeur silencieux y prenait de l'intérêt.

Cependant la curiosité seule avait jusqu'à ce moment tenu son attention en éveil ; mais quand le voisin Blas exposa dans tous ses détails le moyen d'enlever au pic noir la racine magique, ce talisman indispensable au chercheur de trésors, son pagination s'enflamma tout à coup. Déjà il se voyait devant la cuve de cuivre, dans le Brocken, remplissant son sac de l'or qu'il y puisait. La pensée des trésors du Harz et les vapeurs du vin l'avaient tellement exalté qu'il prit à l'instant même la résolution de chercher au Brocken le remède à ses maux ; et ce bonhomme timide, qui n'avait jamais perdu de vue ses fourneaux, fut transformé subitement en un hardi compagnon, tout prêt à aller au loin courir les aventures.

L'amour de l'or et la soif d'acquérir, qui sont la source de tant de maux, n'étaient point le défaut de Maître Bloch. Au temps de sa prospérité, l'argent lui coulait facilement des mains : aussi lui fut-il d'autant plus difficile de se résigner plus tard à la gêne. Quand il rêvait ainsi de posséder des montagnes d'or, il avait d'autre perspective que de pouvoir se démettre enfin de ses fonctions d'âne, de ne plus porter de sacs au moulin, et d'avoir Une riche dot à donner à sa chère fille. Il n'avait pas quitté le fauteuil de l'aubergiste, que son parti était pris : le voyage du Harz était tout arrêté dans son esprit, à une difficulté près, celle des frais de route, et le dimanche suivant était choisi pour le jour du départ.

Maître Pierre reprit d'un pied léger le chemin de la maison, aussi triomphant que s'il venait de faire à l'auberge la conquête de la Toison d'Or. Cependant, en route, une fâcheuse réflexion vint troubler la félicité qu'il entrevoyait

déjà dans un prochain avenir : il songea qu'il n'avait pas encore en sa possession la racine magique, et il s'avisa en même temps qu'on n'était pas à l'époque de l'année où le pic noir fait son nid.

Ces pensées assombrèrent singulièrement l'âme du bonhomme. Il se glissa, tout morose, dans sa chambre et se jeta sur son dur grabat ; mais il ne put goûter un instant de repos. Cependant une voix intérieure lui murmurait tout bas : « Ce qui est différé n'est pas perdu ». Tout à coup, il ralluma sa chandelle, se releva, tailla une plume et s'occupa à coucher tout au long sur le papier le récit du père Martin et la recette du vieux Blas, afin d'être bien sûr de n'en pas oublier un mot. Et, tandis que tous ces détails coulaient de sa plume sur le papier, et qu'il lui semblait voir devant ses yeux tout ce qu'il écrivait, son découragement fit place de nouveau à la douce espérance et il se consola en se disant : « S'il faut que je porte encore des sacs pendant tout un hiver, du moins je ne ferai pas le métier d'âne jusqu'à la fin de mes jours ».

L'aurore succéda à la sombre nuit. L'active ménagère était debout dès le matin, et de sa voix criarde chantait déjà par toute la maison l'antienne accoutumée ; les jolis doigts de la laborieuse Lucine faisaient déjà courir l'aiguille enfilée de soie, et maître Bloch, absorbé par sa besogne, n'avait pas encore déposé la plume. L'impétueuse femme ouvrit brusquement la porte, et trouva son mari plongé dans ses écritures.

« Ivrogne, s'écria-t-elle (ce fut là son compliment du matin), as-tu donc encore passé toute la nuit à boire et gaspillé l'argent que tu voles à la maison ? Va-t-en donc à l'hôpital, sac à vin ! » Maître Pierre, qui avait l'habitude de s'entendre saluer sur ce ton cordial, ne s'en émut pas beaucoup : il attendit que l'orage eût finit de gronder, puis il répondit paisiblement :

« Ma chère femme, ne te mets pas en colère : je m'occupe d'une bonne affaire, à laquelle nous ne pouvons tous que

gagner. » — « Toi, mendiant, répliqua-t-elle d'un ton de mépris, toi et une bonne affaire ! Cela va, ma foi, bien ensemble ! » — - « Femme, laisse-moi te dire : je fais mon testament : de cette façon, quand mon heure viendra, n'importe quand et comment, mes affaires seront en règle ».

Ces paroles percèrent le cœur de la bonne Lucine, qui ne s'y attendait guère ; ses yeux bleus si doux furent inondés de larmes, et sa bouche éclata en lamentations. Elle s'imagina que son père avait reçu quelque avertissement secret de sa fin prochaine, et elle se souvint justement qu'elle avait rêvé cette nuit là d'une fosse fraîchement creusée ; et puis, c'était une chose si contraire aux habitudes de maître Bloch que d'arrêter son esprit sur des pensées de mort, le lendemain même d'une soirée passée au cabaret ! Quant à la mère, elle ne fit pas de semblables réflexions : son cœur de roche, à la pensée de la mort possible de son fidèle compagnon, ne ressentit pas l'émotion que celui-ci s'était peut-être flatté d'exciter en elle, en parlant ainsi de testament. Tout au contraire, elle reprit son thème d'une voix aussi harmonieuse qu'au début : « Toi, dit-elle, panier-percé, toi qui as gaspillé tout ton avoir, tu veux faire un testament ! Qu'as-tu donc à léguer ? » — « Mon corps, mon âme, ma femme et ma fille. » — « En vérité ! Voilà qui m'intéresse ! Et qui donc héritera ? » — « Le ciel et la terre, le couvent de Notre - Dame et l'enfer : chacun aura sa part. » — « Voyons cela. » — « Je donne mon corps à la terre, mon âme au ciel, ma femme à l'enfer et ma fille au couvent. »



Pour toute réponse, la femme furieuse lui sauta dessus comme un chat enragé, s'accrocha à la barbe du généreux testateur, et s'apprêtait à lui arracher les yeux : mais cet aimable dessein fut contrarié dès le début par un coup vigoureux que le poing de Maître Bloch appliqua sur le visage osseux de son adversaire : cette énergique démonstration termina, comme d'habitude, les hostilités. La lutte conjugale ne se prolongea pas davantage, et, grâce à l'intervention de la douce Lucine, la paix fut bientôt rétablie. Maître Pierre se remit en route pour le moulin, et les choses reprirent leur cours accoutumé.

Cinquante fois déjà, Pierre Bloch avait vu le retour de la cigogne et de l'hirondelle sans y faire attention ; et bien souvent, le jeudi saint, il avait servi à ses pratiques, comme primeur, un plat de verdure où entraient le cresson de fontaine et huit autres espèces d'herbes, sans seulement y goûter lui-même ; mais, cette fois, il n'aurait pas échangé contre l'oie de la Saint-Martin le chou au maigre dont sa chiche ménagère le régala au retour du printemps ; et, lorsqu'il vit la première hirondelle, il fêta le retour du charmant oiseau en allant boire bouteille à l'auberge du Mouton d'Or. Du reste, il mettait de côté toutes les pièces que sa laborieuse fille lui glissait en cachette, et il s'en

servait pour payer les éclaireurs qu'il chargeait d'aller pour lui à la découverte d'un nid de pic noir. Il avait enrôlé pour cette besogne quelques gamins désœuvrés, et il les envoyait en expédition par les bois et les champs ; mais les malins drôles s'amusaient souvent à le mystifier ; ils le faisaient courir bien loin, par monts et par vaux ; et, lorsqu'il arrivait à la place indiquée, il trouvait un nid de corbeaux ou une nichée d'écureuils. Quand les polissons le voyaient désappointé, ils lui riaient au nez et prenaient la fuite.

Cependant, un de ses émissaires, qui avait plus de conscience que les autres, découvrit un beau jour, au milieu d'une prairie baignée par la Tauber, un nid de pic noir dans le trou d'un aune à moitié mort, et il s'en vint, hors d'haleine, faire part à Maître Bloch de sa trouvaille. Le bonhomme, fort peu versé dans l'ornithologie, partit en toute hâte, pour voir ce qu'il en était. Son guide le conduisit à l'arbre : il vit bien un oiseau qui volait de côté et d'autre, et qui paraissait avoir son nid en cet endroit ; mais, comme le pic noir ne fait pas partie des espèces ailées sur lesquelles la cuisine étend son empire, comme il n'est pas aussi familier que le moineau ou l'hirondelle, ni aussi commun que le corbeau ou sa cousine la corneille, Maître Bloch ne savait trop s'il devait s'en rapporter au dire du petit drôle ; car il connaissait de vue le pic noir à peu près autant que le phénix. Par bonheur, un chasseur passa par là, qui le tira d'embarras, et fit justement à sa question la réponse qu'il souhaitait si vivement d'entendre ; il lui débita même, sans en être prié, force détails sur l'histoire naturelle du pic noir, mais il parut ne rien savoir de l'instinct particulier de cet oiseau pour trouver la racine magique.

Maître Bloch, tout entier à ses projets d'aventures, se réjouit dans son âme de l'heureuse découverte qu'il venait de faire. Tous les jours il allait faire sa ronde autour de l'arbre, et relisait son prétendu testament avec autant

d'application que son livre de prières. Quand il lui sembla que le moment d'agir était venu, il s'inquiéta de se procurer un manteau rouge. Mais il n'y en avait qu'un seul dans toute la ville, et il faisait partie de la garde-robe d'un homme à qui l'on n'a point l'habitude de demander une complaisance : le possesseur du manteau désiré était Maître Hammerling, le bourreau. L'honorable bourgeois de la ville impériale lutta longtemps avec ses répugnances, avant de se résoudre à une démarche si compromettante : car il risquait, si la chose venait à se savoir, de se mettre à dos tous ses compagnons de bouteille du Mouton d'Or. A la fin pourtant, il dut se résigner à avaler la pilule. Il adressa sa requête au maître du manteau rouge ; et celui-ci, très flatté de ce qu'un honorable bourgeois voulait bien se servir de son vêtement de cérémonie, consentit de bonne grâce à le prêter.



Pourvu de ce meuble indispensable, notre aventurier se prépara à suivre ponctuellement les indications de son memento. Il fit le guet autour du nid, et tout se passa comme le voisin Blas l'avait annoncé. Quand le pic revint avec la racine dans le bec, maître Pierre sortit brusquement de derrière son arbre, et manœuvra si vite et

si bien que l'oiseau effrayé à la vue du manteau couleur de feu laissa tomber la racine, et même quelque chose de plus, dont les yeux de Maître Bloch auraient pu se trouver fort mal, ainsi qu'il arriva jadis au vieux Tobie. L'opération avait parfaitement réussi, et le précieux talisman qui ouvre toutes les portes fermées était conquis. L'heureux Bloch, au comble du ravissement, ne manqua pas d'attacher autour de sa racine toute une botte de nerprun, et il rentra chez lui aussi triomphant que s'il avait déjà été en possession du trésor.

Dès lors, les pieds lui brûlaient, et il ne songeait plus à quitter la ville : toutes ses pensées, tous ses désirs étaient tournés vers le Brocken. Il se hâta donc de faire ses préparatifs pour décamper sans bruit. Ses ressources pour le voyage étaient fort modestes : elles consistaient tout uniment en un solide bâton et un grand havresac, dont il s'était fait fournir le prix par la bonne Lucine en lui contant une histoire. Par bonheur, il se trouva que, le jour même qu'il avait fixé pour son départ, la mère et la fille s'étaient rendues aux Ursulines, afin d'assister à une prise d'habit. Maître Pierre profita de l'occasion pour désertir son poste : car, pendant l'absence des femmes, la garde de la maison lui était confiée.

Au moment où il se disposait à dire adieu à ses pénates, il songea tout à coup qu'il ne serait pas hors de propos de faire une expérience préliminaire avec la racine, afin de se convaincre par ses yeux de sa vertu infailible.

Dame Ilsé avait dans sa chambre un placard, où cette soigneuse ménagère tenait enfermés sous la garde de sept serrures l'argent mis de côté pour les besoins imprévus ainsi que le cadeau de baptême de sa fille unique, et elle en portait constamment les clefs sur elle. Comme Maître Pierre n'avait ni place ni voix au conseil du ménage, les secrets de cette armoire lui étaient absolument inconnus. Cependant, il avait quelque soupçon d'un trésor caché en cet endroit ; car, chaque fois que ses regards se portaient

de ce côté, le cœur lui sautait dans la poitrine avec des mouvements pareils à ceux de la baguette divinatoire, et ces palpitations lui paraissaient un signe évident de la présence de quelque métal précieux. Il résolut donc de tenter une épreuve pour s'assurer si ces indications avaient quelque valeur. Il tira avec précaution la racine et en toucha les portes de l'armoire : à sa grande surprise, les sept serrures grincèrent, et les battants crièrent et s'ouvrirent avec bruit. Alors apparurent aux yeux de Maître Bloch les écus épargnés par son économe ménagère, et à côté le cadeau de baptême de l'aimable Lucine.



A cette vue, il demeura comme pétrifié, ne sachant s'il devait se réjouir davantage de la vertu constatée de son talisman, ou de la découverte si opportune de cet argent. A la fin, il songea au trésor du Brocken et au voyage qu'il fallait entreprendre pour l'aller conquérir, et il s'appropriä sans scrupule le magot pour ses frais de route. Après avoir consciencieusement vidé l'armoire, il referma les serrures avec soin, puis il s'en alla sans tarder, bien satisfait, et il n'oublia pas de tirer derrière lui la porte de la maison.

Les deux femmes, qui avaient assisté bien dévotement à la cérémonie religieuse, furent très surprises à leur retour

de trouver la maison fermée et de constater que le gardien avait abandonné son poste. Elles eurent beau frapper, sonner et crier : « Pierre ! Pierre ! ouvrez ! » Rien ne bougea à l'intérieur, si ce n'est le chat du logis qui répondit en miaulant. Faute d'une racine magique, il fallut faire venir un serrurier avec son trousseau de passe-partout pour ouvrir la porte.

Pendant ce temps, Dame Ilsé préparait le sermon pompeux qu'elle se proposait d'adresser à son paresseux de mari ; car elle pensait qu'il s'était tout simplement endormi. Mais la maison fut fouillée de la cave au grenier, sans qu'on y trouvât trace de celui qu'on cherchait. « Qui sait, disait la dame, dans quel cabaret le monstre s'enivre depuis le matin ? » A ces mots, une pensée subite lui traversa la cervelle ; elle porta vivement la main à sa poche pour s'assurer qu'elle avait toujours son trousseau de clefs ; car elle avait craint un instant de les avoir laissées traîner, et elle se doutait bien qu'en ce cas son mari, toujours altéré, n'aurait pas manqué de faire main basse sur son trésor : mais le trousseau était à sa place, et l'armoire avait un air si paisible et si honnête, que ses craintes s'évanouirent aussitôt.

Midi vint, puis le soir, puis minuit, sans que Maître Bloch se montrât : la chose devenait inquiétante. La mère et la fille tinrent conseil sur la cause et le but probable de cette étrange disparition. Les deux femmes ne savaient que s'imaginer ; et comme l'heure mystérieuse de minuit amène avec elle plus d'idées tristes et sombres que de pensées aimables et joyeuses, comme d'ailleurs la femme de Maître Bloch sentait bien au fond de son cœur qu'elle avait été un vrai démon pour son mari, les reproches de sa conscience lui suggérèrent les plus noires suppositions. « Hélas ! s'écria-t-elle en se tordant les mains, que Dieu ait pitié de nous ! Lucine, j'ai peur que ton père ne se soit détruit ! »

Lucine, qui malgré son inquiétude n'avait pas encore eu cette affreuse pensée, frissonna d'épouvante : elle poussa

un faible cri, un nuage couvrit ses yeux, et elle tomba sans connaissance. La mère, en femme de tête, s'empressa de la rappeler à la vie en lui faisant respirer une mèche soufrée ; mais la pauvre fille ne reprit ses sens que pour tomber dans un violent désespoir ; et, convaincue que son père était mort, elle n'arrêta pas de gémir et de sangloter jusqu'au jour.



Tous les coins de la maison furent fouillés une seconde fois, chaque clou, chaque poutre furent examinés de près ; et comme on ne trouva nulle trace de Maître Bloch, on fut assuré du moins qu'il ne s'était ni pendu, ni coupé la gorge dans sa maison. Ensuite on envoya des gens munis de perches pour sonder tous les creux et les tournants de la Tauber, mais ce fut encore peine perdue.

Dame Ilsé était une nature très vive et très ardente : avec elle, le feu était tout de suite à la maison, mais aussi l'incendie s'éteignait très promptement. Elle ne fut donc

pas longtemps à se consoler de la disparition de son mari, et elle lui sut gré d'avoir quitté si secrètement ce monde, et de lui avoir épargné la honte de faire mettre son corps en terre par la main de Maître Hammerling et de Ses valets.



Elle n'eut Plus dès lors d'autre Préoccupation que de se procurer un vigoureux baudet pour prendre la place que le défunt avait laissée vacante. Elle trouva bientôt son affaire, convint du prix avec le vendeur, et lui donna rendez-vous chez elle pour le lendemain, afin de lui payer la somme à laquelle était évalué le successeur de son mari. A peine levée, son premier soin fut de préparer l'argent. Elle ouvrit les sept serrures du placard pour faire à son magot l'emprunt nécessaire : mais hélas ! que devint-elle à la vue des rayons vides ! Pendant quelques moments, elle demeura muette d'étonnement ; mais elle eut bientôt deviné le mystère. Alors, elle entra dans un tel accès de rage contre le voleur qui s'était enfui avec son argent, et elle proféra de si bruyantes imprécations que la belle Lucine accourut toute tremblante pour savoir quel malheur était encore arrivé. Cependant, quand sa mère lui eut communiqué tout au long la découverte qu'elle venait de faire, sans lui dissimuler que son cadeau de baptême avait disparu avec le reste, la bonne fille, loin de s'affliger, se

réjouit au fond de l'âme ; car elle avait maintenant la preuve que son cher père ne s'était pas tué, mais qu'il était allé courir le monde pour aller chercher ailleurs un sort plus heureux.

Environ un mois après cette catastrophe domestique, on sonna à la porte. Dame Ilsé alla ouvrir, pensant que c'était quelque client qui venait acheter de sa farine : mais elle vit entrer un jeune cavalier bien fait et de bonne mine, vêtu comme un gentilhomme, qui la salua fort poliment, s'informa de sa santé et lui demanda des nouvelles de la belle Lucine. On aurait dit, à l'entendre, une personne de connaissance, et pourtant elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu. La question qu'on lui adressait au sujet de sa fille fit bien comprendre à la bonne dame que la visite n'était pas pour elle : cependant elle fit entrer l'inconnu dans la chambre, lui présenta un siège et lui demanda ce qu'il désirait. L'étranger prit un air mystérieux, et répondit qu'il désirait parler à l'habile brodeuse dont la réputation était venue jusqu'à lui, et qu'il avait une commande à lui faire.

Dame Ilsé se demandait en elle-même quelle pouvait bien être la commande qu'un jeune étranger, de passage dans la ville, avait à faire à une jolie fille. Cependant, comme l'affaire devait se traiter en sa présence, elle ne fit pas d'objection, et appela la belle brodeuse, qui laissa là son ouvrage et arriva aussitôt.

En apercevant le visiteur, la modeste Lucine rougit et baissa pudiquement les yeux. Le jeune homme saisit sa main, qu'elle fit mine de retirer, et la regarda avec des yeux pleins de tendresse, ce qui augmenta encore son embarras. Il allait parler, mais elle ne parut pas disposée à l'écouter, et elle rompit elle-même le silence en disant : « Ah ! Fridolin, d'où venez-vous ? Je vous croyais à cent lieues d'ici. Vous connaissez mes intentions et vous venez de nouveau me tourmenter ! » — « Non, chère Lucine, répliqua le jeune homme, je viens pour faire votre bonheur

et le mien. Mon sort est changé, je ne suis plus un pauvre diable, comme jadis : un riche cousin est mort, en me laissant toute sa fortune : j'ai du bien maintenant et je puis me présenter hardiment devant votre mère. Je sais que je vous aime ; j'espère que vous m'aimez aussi ; le premier point est certain, aussi je viens solliciter votre main : si le second est également vrai, vous allez m'accepter pour mari. »



Les yeux bleus de la belle Lucine s'étaient éclaircis pendant ce discours, et les derniers mots firent éclore un doux sourire sur sa jolie petite bouche. Elle jeta un regard furtif du côté de sa mère pour deviner sa pensée : mais celle-ci paraissait plongée dans de profondes réflexions.

La bonne femme ne s'expliquait pas comment Lucine, si sage, avait pu nouer des relations avec un jeune homme sans qu'elle en eût rien soupçonné. Jamais Lucine ne sortait sans être accompagnée de sa mère, et jamais visage d'homme autre que celui de son père n'avait paru dans la maison. Dame Ilsé aurait juré sur sa tête qu'un amoureux aurait eu moins de peine à faire passer une lentille par le trou d'une aiguille qu'à s'insinuer dans le cœur de sa fille.

Et pourtant, il n'y avait pas à le nier, le rusé Fridolin avait déjoué la surveillance maternelle et fait naître l'amour dans le cœur naïf de la jeune Lucine ; ce qui prouvait qu'une fille, sous la garde de sa mère, n'est pas mieux défendue qu'un trésor enfermé sous sept serrures.

Tandis qu'elle roulait ces pensées dans sa tête, le jeune homme affirma son rôle de prétendant de la manière la plus positive en tirant une bourse bien garnie, dont il étala le contenu sur la table. L'éclat des pièces d'or éblouit si complètement la bonne femme, qu'elle ferma les yeux sur ce qui venait de lui être révélé, d'autant mieux qu'elle était bien certaine que tout s'était passé le plus honnêtement du monde entre les deux jeunes gens.

La rusée Lucine avait tremblé jusqu'à ce moment que sa mère, dont elle connaissait le caractère emporté, ne fît quelque scène violente, et ne mît impitoyablement son bien-aimé à la porte : or, elle avait pour lui la plus tendre et la plus profonde affection, car il était le premier qui eût fait battre son cœur. Mais ses craintes ne furent pas justifiées. La redoutable mégère se montra douce comme un agneau ; elle se dit tout bas qu'il n'est pas sage de garder longtemps les filles à marier, et qu'il vaut mieux s'en défaire dès qu'il se présente un parti sortable, que d'ailleurs le premier chaland est ordinairement le meilleur. Elle tenait déjà tout prêt son consentement maternel, afin de n'avoir pas à chercher ses mots, quand le riche prétendant solliciterait une réponse.

Aussitôt qu'il eut fini d'étaler son argent, le jeune homme présenta sa requête dans toutes les formes, et la bonne dame répondit, sans se faire prier, par « oui » et « amen ». Il fallut moins de temps pour mener à bonne fin la négociation matrimoniale, qu'on n'en avait mis récemment à traiter de l'achat du baudet.

Le prétendant agréé ramassa aussitôt la moitié des pièces dans son chapeau et la versa dans le tablier de la jeune fille comme présent de mariage ; l'autre moitié tomba

comme une pluie d'or dans les mains avides de la mère, pour être employée aux dépenses de la noce. Ensuite il demanda à sa en-aimée une audience particulière, et ce tête-à-tête légitime lui fut accordé sans difficulté. La charmante Lucine reparut au bout d'une heure avec la mine la plus souriante, et récompensa par le premier baiser de sa jolie bouche la sincérité de son ami qui lui avait donné les explications les plus satisfaisantes sur les circonstances de son changement de fortune.

Cependant la mère avait mis en sûreté son trésor ; et, comme elle n'avait pas le temps d'aller l'enterrer dans quelque coin de la cave, elle le confia provisoirement à l'infidèle armoire. Alors, elle s'occupa de balayer et de mettre en ordre toute la maison ; avec l'aide d'une obligeante voisine, elle fit garnir convenablement la cuisine et le cellier ; puis elle dressa dans une chambre vide un excellent coucher pour le futur époux, tout en trouvant qu'il tardait bien à souhaiter le bonsoir à sa belle et à gagner son lit.

Dame Ilsé grillait en effet d'apprendre quelle était la condition de l'étranger, de quelle façon les deux jeunes gens s'étaient connus, comment ils avaient pu communiquer mystérieusement, et par quelles ruses on avait réussi à tromper ses yeux d'Argus. Cette ardente curiosité avait mis tous ses sens dans une agitation si insolite, qu'elle ne songeait pas à dormir ; et pourtant elle avait l'habitude de se lever comme les poules, et répétait souvent que « le travail du matin vaut de l'or ».

Aussi, bien qu'il fût minuit passé, la discrète Lucine était menacée d'un rigoureux interrogatoire. Mais elle avait de bonnes raisons pour ne pas se confesser, ou bien elle avait suffisamment exercé sa langue en causant avec son fiancé : toujours est-il que la belle enfant répondit aux sommations de dame Ilsé en bâillant à pleine bouche et en se frottant les yeux : elle déclara que le marchand de sable avait passé, qu'elle n'avait pas envie de faire la

conversation, et elle dit enfin d'une voix endormie : « Chère mère, vous saurez la chose tout au long : pour le moment, laissez-moi reposer, j'en ai grand besoin ; et il ne faut pas que demain je me montre à mon fiancé avec un teint pâle et des yeux battus. » Il fallut que la mère curieuse se contentât de cette défaite, et, contre sa coutume, elle montra tant de réserve qu'elle ne fit pas d'autre effort pour pénétrer le mystère.

IL TROUVA LE TRÉSOR.



Dès ce moment, tout fut en l'air dans la maison, et l'on s'occupa activement des préparatifs de la noce. La nouvelle du mariage de Lucine courut par toute la ville, comme la flamme dans les herbes sèches, et devint le bruit du jour.

Quand le beau fiancé se montrait par les rues, les gens se mettaient aux fenêtres, les passants s'arrêtaient au coin des rues ou dans les carrefours pour l'examiner, et jaser sur ce mariage. Les uns voyaient avec plaisir l'heureuse chance de l'aimable fille, d'autres la jalousaient ; et, quoique Fridolin fût bel homme et n'eût point son pareil dans Rotenbourg, la jalousie des filles de l'endroit trouvait à critiquer en lui et ceci et cela. L'une le trouvait trop grand, l'autre trop mince, la troisième trop gros, la quatrième trop coloré. Quelques unes le traitaient d'aventurier, et elles se consolaient par l'espoir que toute cette joie ne durerait pas longtemps ; elles comparaient le fiancé à un oiseau de passage, qui venait faire son nid dans le pays, mais qui ne tarderait pas à s'envoler.

Cependant les envieux durent reconnaître que l'oiseau de passage se préparait un nid assez confortable. Un beau jour, arriva un voiturier de Nuremberg avec un chariot pesant qui s'arrêta devant la maison, et y déchargea force coffres et caisses. Dame Usé, qui arriva le marteau et le ciseau à la main pour les déclouer, resta en admiration devant les richesses de son futur gendre, et bénit cent fois le prétendu cousin qui lui avait légué sa fortune.

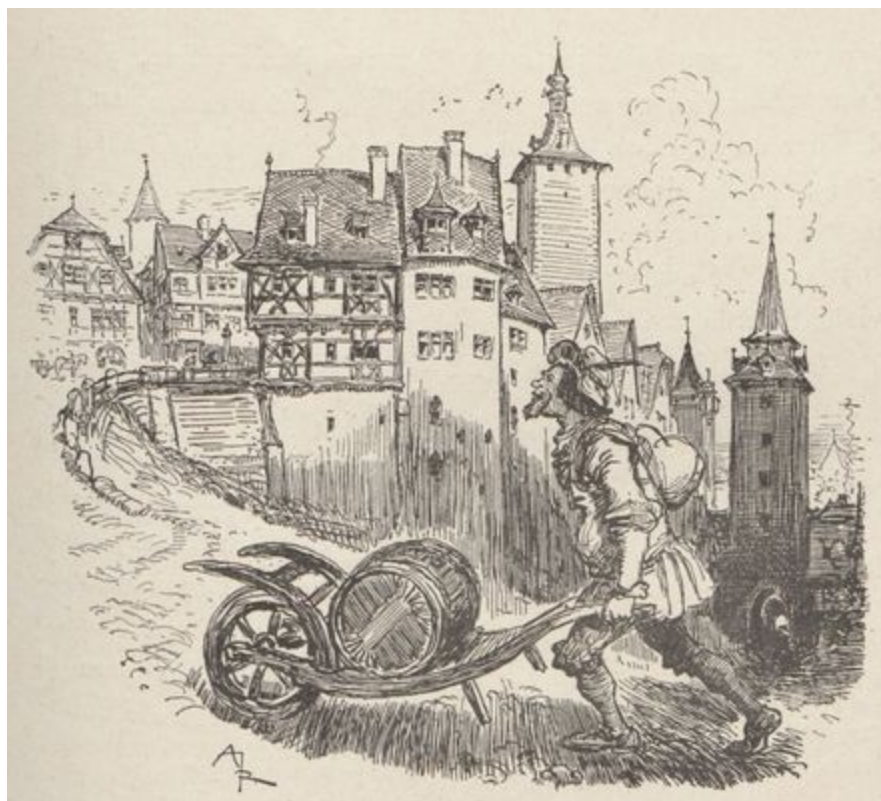


Le jour de la noce était fixé, et on y avait invité la moitié de la ville : elle devait avoir lieu à l'auberge du Mouton d'Or, car la maison n'aurait pu contenir tant de monde. Quand la fiancée essaya sa couronne, elle dit à sa mère : « Mon bonheur serait complet dans ce grand jour, si mon père me conduisait à l'église. Hélas, que n'est-il avec nous ! Nous avons tout en abondance, et lui manque peut-être du nécessaire. »

Cette pensée lui serra le cœur, au point qu'elle se mit à gémir et à sangloter. Soit par sympathie, soit parce que l'aisance qu'elle venait de recouvrer, réveillait dans son cœur de tendres souvenirs, la mère fit chorus et dit : « Je serais bien contente aussi qu'il fût de retour : depuis que ton père a quitté la maison, il me semble toujours qu'il me manque quelque chose. » Et il y avait du vrai dans ce propos : en réalité, il lui manquait son souffre-douleur, le pauvre diable qui était entre ses mains comme le silex dont elle tirait à chaque instant l'étincelle qui allumait les querelles et la discorde. Depuis le départ de maître Bloch, la paix, au grand regret de Dame Ilsé, régnait constamment à la maison, et l'aimable personne souffrait de ne pouvoir épancher de temps en temps le trop plein de sa bile.

La veille de la noce, un homme franchit la porte de la ville avec une brouette, acquitta les droits pour un baril de clous, qu'il fit vérifier au douanier, puis il poursuivit sa route avec sa charge jusqu'à la maison nuptiale, et frappa à la porte. La fiancée entrouvrit la fenêtre et regarda : c'était maître Bloch ! Cette apparition inattendue causa une grande émotion. Lucine, au comble de la joie, bondit par-dessus les tables et les bancs pour courir au-devant de son père et lui sauta au cou ; dame Ilsé vint ensuite, qui lui donna la main et lui pardonna d'avoir vidé son armoire, en disant : « Coquin, tâche de te corriger. » Enfin, Fridolin, le fiancé se présenta aussi pour lui souhaiter la bienvenue, et la mère et la fille firent à l'envi l'énumération de tous ses mérites ; car maître Bloch regardait le jeune homme dans

le blanc des yeux et Paraissait étudier attentivement sa physionomie. Mais, quand il sut comment cet étranger avait acquis le droit de faire partie de la famille, il parut très satisfait de son gendre futur, et le traita avec autant de familiarité que s'ils avaient été de vieilles connaissances.



Après que dame Ilsé eut servi un morceau à son mari retrouvé, elle se montra curieuse de connaître ses aventures, et lui demanda de raconter la vie qu'il avait menée pendant son absence. « Que Dieu bénisse ma ville natale ! dit-il ; j'ai couru le pays et essayé de bien des métiers ; en dernier lieu, j'avais entrepris un commerce de fer ; mais j'y ai mis du mien, au lieu de faire du bénéfice. Tout mon avoir consiste dans ce baril de clous, que je donnerai aux jeunes époux pour les aider à se mettre en ménage. »



Dame Ilsé avait retrouvé son silex : l'étincelle jaillit, et la violente créature éclata aussitôt en reproches et en invectives ; elle criait si fort, que les trois auditeurs en avaient la tête cassée. A la fin, Fridolin s'interposa et promit de pourvoir de son fonds aux besoins de son beau-père et de l'entretenir honorablement.

Le lendemain, l'aimable Lucine, au comble de ses vœux, fut conduite à l'église par son père, qui, dans son costume de cérémonie, avait l'air d'un magistrat qu'on va installer dans ses fonctions. La noce de l'heureux couple fut célébrée avec beaucoup d'éclat.

Bientôt après, les jeunes époux firent ménage à part. Fridolin avait acquis le droit de bourgeoisie ; il établit sa nouvelle demeure sur la place du marché, à côté de la pharmacie, il acheta une vigne, un jardin, des champs, des prés, des étangs, et mena une vie confortable, comme un bon bourgeois qui a du bien.

Quant au beau-père, il passa le reste de ses jours dans le repos. Toute la ville croyait qu'il vivait aux dépens de son gendre, et personne ne se douta jamais que le baril de clous était la véritable corne d'abondance qui fournissait aux dépenses de toute la famille.

Maître Bloch avait heureusement accompli son expédition au Blocksberg sans avoir été vu par âme qui vive. Mais il ne fit pas le voyage en grande hâte, comme la troupe des sorcières, la nuit de Walpurgis, avec un balai pour cheval de poste ; au contraire, il marcha tranquillement et prit ses aises. Il entra dans chacune des auberges qui se trouvent sur la ligne du Fichtelberg au Brocken, et passa partout la revue de la cave. Aussi se trouva-t-il presque plus souvent sous la terre que dessus, pendant tout son trajet jusqu'aux frontières de Franconie, et il était rarement à jeun quand il remontait à la lumière du jour. Il en fut autrement lorsqu'il aperçut dans un azur lointain les montagnes du Harz. Dès lors, il avait à surmonter des difficultés de toute sorte, et il lui fallait pour cela conserver le libre et complet usage de toutes ses facultés ; aussi s'imposa-t-il la plus grande réserve dans le boire et le manger.

Tant qu'il n'eut pas atteint le Brocken, il voyagea à vue de pays et s'en trouva bien ; mais ensuite il arriva dans des régions où ce système n'était plus possible. Il traversa le Brocken en tous sens, sans rencontrer personne qui pût lui indiquer le Vallon-du-Déjeuner. Le hasard le fit tomber sur la bonne voie : il trouva l'Andreasberg, et la petite rivière nommée Eder, où il but un coup d'eau fraîche, qui lui communiqua plus d'entrain que la fameuse source d'Hippocrène n'en inspirait aux Poètes d'autrefois, il découvrit la fosse et eut le bonheur de remplir jusqu'au bout le programme exposé devant lui à l'auberge du Mouton d'Or.



Il pénétra en effet dans la montagne ; la racine lui prêta son utile service, il trouva le trésor et chargea son sac d'autant d'or qu'il en pouvait porter, ce qui représentait une fortune suffisante pour le faire vivre fort à son aise, et pour doter la belle Lucine. Quoique le riche fardeau qu'il était obligé de remonter au jour pesât sur ses épaules aussi lourdement que les sacs de farine qu'il avait portés tant de fois, cependant il eut moins de peine à gravir les soixante-douze marches de l'escalier de pierre, qu'il n'en avait naguère à parcourir la route unie qui menait au moulin.

Lorsqu'en sortant des entrailles de la terre, il revit la lumière du jour, il ressentit la même impression que le naufragé qui, après avoir longtemps lutté avec les flots et tremblé pour sa vie, sent enfin un sol ferme sous ses pieds, et gravit joyeusement le rivage. En effet, bien qu'on ne lui eût fait pressentir aucun danger, il n'avait qu'une médiocre confiance dans l'Esprit de la Montagne ; à chaque instant il

avait craint que le redoutable gardien du trésor ne lui apparût sous quelque figure effrayante, pour le faire mourir de peur et lui reprendre son riche butin. Il avait la chair de poule et ses cheveux se dressaient sur sa tête, quand il descendit l'escalier de pierre. Il s'amusa si peu à considérer la voûte du caveau, qu'il lui fut plus tard impossible de se souvenir si les parois et les piliers étincelaient réellement d'or et de pierreries ; toutes ses pensées étaient tournées du côté de la cuve de cuivre, et il y puisa le plus vite qu'il put un chargement complet. Au reste, tout se Passa à souhait : le Génie de la montagne ne se fit ni voir ni entendre ; seulement la porte de fer retomba avec un bruit terrible, aussitôt qu'il eut mis le pied dehors.

Le Chercheur de trésors avait déposé à terre la précieuse racine, afin d'avoir les mains libres pour puiser dans la cuve ; il était si pressé qu'il oublia de la reprendre en partant, en sorte qu'il lui était impossible de faire une seconde visite au trésor. Mais il ne s'en chagrina pas beaucoup ; car il possédait maintenant autant d'or qu'il en pouvait porter, et nous savons qu'il avait les épaules solides.

Après avoir suivi scrupuleusement les instructions du vieux Père Martin et avoir rejeté la terre dans la fosse, il réfléchit longuement au moyen de mettre en sûreté son trésor, de manière à vivre à l'aise dans sa ville natale, sans attirer l'attention ni provoquer les cancans. Il fallait aussi empêcher sa méchante moitié de rien soupçonner de l'héritage du vieux roi du Harz ; car il craignait d'être mis par elle à la torture, jusqu'à ce qu'il lui eût livré tout son bien. Il consentait sans doute à l'en laisser jouir ; il voulait bien qu'elle pût étancher sa soif au ruisseau ; mais elle n'en devait jamais connaître la source. Le premier point ne coûta pas grand effort de réflexion ; mais, pour le second, Maître Pierre se creusa la tête sans trouver d'expédient.



Il porta son trésor bien emballé et ficelé jusqu'au prochain village ; là, il acheta une brouette chez le charron, et il se fit faire par un tonnelier un baril à double fond ; puis il se rendit avec son baril chez le marchand de fer, et fit emplette de clous, dont il mit une partie en dessus et l'autre en dessous du baril, tandis que l'or était caché dans le milieu. Ainsi équipé, il reprit tout doucement le chemin du pays ; et, comme rien ne le pressait, il s'arrêtait dans chaque auberge, se faisant partout servir du meilleur.

Quand, au sortir des montagnes, il se trouva sur la route de la petite ville d'Eldrich, il fit la rencontre d'un jeune homme de bonne mine, mais dont le visage portait l'expression d'un profond chagrin. Maître Pierre, qui avait le cœur léger et content, et qui était justement en humeur de causer, l'accosta et lui dit : « Où allez-vous, mon jeune camarade ? » L'autre répondit d'un air abattu : « Dans le monde ou hors du monde, selon que mes pieds me conduiront. » — « Pourquoi hors du monde ? Quel mal vous a donc fait le monde ? » — « Il ne m'a pas fait de mal, répondit le jeune homme, et je ne lui en ai pas fait non plus ; et pourtant, je ne tiens pas à y rester davantage. »

Le joyeux brouettier, qui n'aurait voulu voir autour de lui que des gens heureux et satisfaits, parce qu'il l'était lui-même, fit son possible pour dérider son triste compagnon ; et, comme il vit que son éloquence ne produisait aucun

effet, il se persuada que cette sombre humeur pouvait bien venir de ce que le camarade avait le ventre vide. Aussitôt, il l'invita à souper avec lui, disant qu'il se chargeait de la dépense, et le voyageur morose ne refusa pas.

Il y avait précisément ce soir là grand festin dans l'auberge où ils s'arrêtèrent, et les convives n'engendraient pas la mélancolie. Maître Bloch se trouvait là dans son élément, et la vue des flacons le mit en si belle humeur qu'il paya à boire à toute la compagnie. Alors commença un feu roulant de bons mots, de récits plaisants et de saillies, comme le vin en inspire à de joyeux compères attablés autour des pots. Le voyageur taciturne seul ne prenait aucune part à toute cette gaîté, et demeurait assis dans son coin, les regards baissés vers la terre ; il ne mangea pas trois bouchées et trempa à peine ses lèvres dans son verre.

Maître Pierre fut obligé de reconnaître qu'il n'avait pas trouvé le bon remède, et il conclut que le chagrin du jeune homme devait avoir de profondes racines. Il lui fit préparer un bon lit, en se promettant de le confesser le lendemain ; car il soupçonnait là-dessous quelque étrange aventure, et il avait grande envie de la connaître.

Le lendemain, maître Bloch, qui était allé faire un tour au jardin, trouva le temps si beau qu'il ordonna de mettre le couvert sous la tonnelle ; et aussitôt que le jeune homme fut éveillé ; il l'invita à venir le rejoindre, et le fit asseoir à table à côté de lui. « Courage, mon jeune camarade, lui dit-il ; bannissez la tristesse et livrez-vous à la gaîté. Voyez : après une mauvaise nuit, voici venir une splendide journée : c'est l'image de cette vie. Allons, confiez-moi la cause de votre chagrin.

— A quoi servirait de vous ouvrir mon cœur ? brave homme, répondit l'autre en soupirant ; vous ne pouvez ni me conseiller ni me consoler.

— Qui sait, reprit Pierre, si je n'ai pas les moyens de vous venir en aide ? Est-ce que les fidèles ne chantent pas à

l'église que la consolation vient souvent du côté d'où on l'attend le moins. »

Là-dessus, maître Pierre revint à la charge avec une si affectueuse insistance, que le jeune chevalier de la triste figure ne put faire autrement que de se rendre à son désir.



« Ce n'est pas, dit-il, le remords de quelque action coupable qui me ronge et me consume : j'aime sans espoir, voilà ce qui fait mon tourment.

Je suis arbalétrier du comte d'Ottingen en Franconie, et son serviteur de naissance. J'ai été élevé chez lui : il me traitait comme son fils, et certaines gens disaient tout bas que je l'étais réellement. A l'époque du carême, un peintre lui apporta plusieurs tableaux que le comte avait commandés pour orner son nouveau château. Un de ces tableaux représentait une déesse d'une merveilleuse beauté. L'artiste disait que c'était le portrait d'une jeune fille, dont il avait reproduit la figure par surprise et à son insu ; car elle était bien trop sage et trop pudique pour poser devant un peintre ; il affirmait d'ailleurs que l'original était mille fois au-dessus de la copie.

Je ne pouvais me rassasier de regarder cette image ravissante ; je courais dix fois par jour dans la salle où elle était exposée ; je passais des heures entières à l'admirer, et plus je la considérais, plus mon cœur s'enflammait d'un amour qui ne me laissait plus de repos.

Un jour, je tirai le peintre à l'écart, et le conjurai de me dire où se trouvait la jeune fille qui lui avait servi de

modèle, et je lui offris une forte récompense s'il consentait à me satisfaire. L'artiste comprit tout de suite ce que j'éprouvais, il rit beaucoup de ma passion, et m'apprit de très bonne grâce ce que je désirais savoir : « La jeune personne, dit-il, demeure dans la ville impériale de Rotenbourg sur la Tauber ; c'est la fille d'un ancien traiteur et marchand de vins. Essayez, si vous voulez, de faire sa connaissance : mais sachez qu'elle est d'humeur fière et réservée. »

Aussitôt je courus demander un congé au comte mon maître ; mais il refusa de me laisser partir. Alors je m'échappai pendant la nuit, et je me rendis à Rotenbourg, où je recueillis sans peine tous les renseignements possibles sur la jeune beauté : mais il n'y eut pas moyen de la voir ni d'arriver jusqu'à elle. Elle vit sous la garde d'une mère aux yeux de lynx, un véritable dragon, qui ne la laisse ni aller sur la porte ni regarder par la fenêtre, qui verrouille sa maison comme un cloître, et n'y laisse pénétrer aucun homme.

Tous ces obstacles me désespéraient. Voyant qu'il était impossible d'en triompher ouvertement, j'eus recours à la ruse. Je m'habillai en femme, et dissimulai mes traits sous une vaste cornette, puis j'allai sonner à la porte. On m'ouvrit, je fus introduit près de la charmante fille, et sa vue me causa un tel ravissement que je manquai de me trahir ; je réussis pourtant à rester maître de moi, et je lui commandai un tapis brodé, car c'est une ouvrière qui n'a pas sa pareille.

Depuis ce moment, j'eus mes entrées dans la maison : j'y allais tous les jours sous prétexte de voir si le travail avançait, et je jouissais du bonheur de contempler ma bien-aimée et de causer amicalement avec elle pendant des heures entières. Bientôt, je m'aperçus que la jeune fille m'avait pris en affection ; au reste, je me conduisais avec autant de convenance qu'une grave matrone, et je me

serais bien gardé d'offenser une personne d'une vertu si parfaite.

Cependant, un jour que sa mère était sortie pour quelque affaire, et que je me trouvais seul avec elle, je cédai à ma passion et lui révélai qui j'étais. Elle se leva aussitôt tout effrayée et voulut s'enfuir. Je la retins et la suppliai de ne pas faire de bruit, et de ne pas appeler ; je lui jurai sur ma vie et sur le salut de mon âme que mes intentions étaient pures et loyales, et que je n'avais eu d'autre désir que de gagner honnêtement ses bonnes grâces. A la fin, elle se laissa persuader par mes protestations ; et, quand elle fut remise de son trouble, je lui racontai tout au long comment mon amour pour elle avait pris naissance. Elle me reprocha avec douceur d'avoir si légèrement cédé à ma passion et de m'être enfui de la maison du comte mon maître ; puis elle me demanda par quels moyens je prétendais suffire aux dépenses d'un ménage. Je demeurai court à cette question embarrassante et ne trouvai pas un mot à répondre. En effet, bien que j'aie deux bras vigoureux, je n'osais cependant lui dire qu'ils pourvoiraient à notre subsistance, et je sentais bien que ses mérites la mettaient fort au-dessus d'un simple ouvrier.

Elle me jeta un regard de compassion et continua en ces termes : « Fridolin, il faut nous séparer : vous ne me reverrez jamais sous ce déguisement, et cette porte vous est fermée pour toujours. Ma vertu est pure, mais mon cœur est faible, et vous m'avez montré que la séduction trouve le moyen de pénétrer à travers les portes les mieux fermées. Mon père m'a destinée au couvent, et je vais faire en sorte de remplir au plus tôt ses intentions : mon aiguille me gagnera la dot nécessaire. Adieu, allez-vous en à cent lieues de moi, pour que nul soupçon ne puisse ternir ma réputation. »

Ainsi, elle m'ordonnait de la quitter : il fallut obéir et me séparer d'elle. Hélas, ce fut un amer calice ! Je retournai tristement à mon auberge, je m'abandonnai au plus violent

désespoir, pleurant et gémissant jour et nuit, sans repos ni trêve. Cent fois par jour, je montais et descendais la rue où elle demeurerait ; et quand j'entendais sonner une messe, je courais à l'église pour avoir la consolation de la revoir encore une fois : mais ce fut en vain, elle demeura invisible pour moi. Trois fois je quittai la ville pour aller courir le monde ; mais je ne pouvais m'éloigner, un charme plus fort que ma volonté me retenait en ces lieux. Un matin, j'essayai encore une fois de m'introduire dans la maison sous mon costume de femme, afin de dire à ma bien-aimée un adieu éternel. Je sonnai à la porte, avec un grand battement de cœur : la mère vint regarder, mais aussitôt qu'elle m'eut reconnu, elle referma la fenêtre, non sans m'avoir crié mille injures : « Sorcière, dit-elle, maudite brocanteuse, n'essaie jamais de remettre le pied céans ! Les mauvais payeurs n'ont que faire chez nous ! » Ces paroles me firent comprendre que la prudente Lucine, ne voulant pas révéler le secret de mon déguisement, avait imaginé de me faire passer aux yeux de sa mère pour une mauvaise pratique, afin de me fermer sa porte.

Alors, je perdis tout espoir de revoir jamais la belle jeune fille ; je quittai la ville, et depuis ce temps j'erre dans le pays comme une âme en peine, en attendant que je succombe à mon chagrin. »

Maître Bloch avait écouté avec une grande attention le sincère récit de son compagnon de voyage, et il se félicitait tout bas de l'heureux hasard qui avait mis si à propos ce voyageur sur son chemin : grâce à lui en effet il se trouvait exactement renseigné sur tout ce qui s'était passé chez lui pendant son absence. Quand Fridolin eut fini de parler, il lui dit : « Votre histoire est singulière ; mais il y a un point qui n'est pas clair pour moi. Vous avez parlé du père de la jeune fille : pourquoi ne vous êtes-vous pas confié à lui ? Il aurait peut-être agréé votre recherche, et n'aurait pas refusé de donner sa fille à un brave garçon comme vous paraissez l'être.

— Hélas, répondit Fridolin, le père est un vaurien, un ivrogne et un vagabond : il a misérablement abandonné sa femme et sa fille et on ne sait ce qu'il est devenu. Sa grondeuse moitié se plaignait souvent de lui avec amertume, et gourmandait rudement la chère enfant, quand elle prenait la défense de son père, qui pourtant lui a volé son cadeau de baptême. Ah ! si le vieux coquin me tombait sous la main, j'aurais plaisir à lui arracher la barbe ! »

Le père Bloch dressa l'oreille, quand il entendit chanter ses louanges sur ce ton, et s'étonna de voir le jeune camarade si bien au courant des détails de sa vie domestique. Il ne se trouva d'ailleurs nullement offensé de sa vivacité. Il jugea que Fridolin était précisément l'homme qu'il lui fallait pour l'aider à réaliser son plan, et il résolut de le faire dépositaire de son trésor, afin d'en pouvoir jouir dans sa ville natale sans faire jaser, et en même temps pour empêcher son avide ménagère de mettre la main dessus.

« Ami, dit-il, montrez-moi votre main : je m'entends à prédire l'avenir ; laissez-moi voir ce que votre étoile vous annonce. — Et que peut-elle m'annoncer ? répondit l'autre, qui était retombé dans son humeur noire ; ne suis-je pas condamné au malheur ? » Cependant, comme le prétendu chiromancien insistait, et que le jeune homme ne voulait pas contrarier le compagnon qui avait généreusement payé son écot, il lui présenta sa main. Aussitôt maître Pierre se mit à en étudier toutes les lignes avec un air d'importance : de temps en temps il secouait la tête en faisant des gestes d'étonnement ; enfin après avoir fait durer le jeu un bon moment, il dit : « Ami, demain, dès le lever du soleil, mets-toi en route, et va-t-en à Rotenbourg en Franconie. Ta belle t'aime et t'est fidèle : elle te fera bon accueil. Tu es sur le point de recueillir l'héritage d'un vieux cousin fort riche que tu ne connais pas ; et dans peu tu vas être pourvu de biens et d'argent, et tu ne seras pas embarrassé de nourrir une femme.

Fridolin prit le devin pour un mauvais plaisant qui voulait rire à ses dépens, et il répliqua d'un ton mécontent : « Camarade, il n'est pas bien de se moquer d'un malheureux : cherchez un autre, pour en faire le but de vos railleries : Quant à moi, je ne suis pas votre homme. » Et il se leva aussitôt et voulut s'éloigner.

Mais le père Bloch le retint par l'habit et lui dit : « Reste là, boudeur ; je ne plaisante pas, et je suis prêt à te prouver que ma prophétie est sérieuse. Je suis riche et je t'avancerai sur ton héritage futur la somme que tu voudras. Suis-moi dans ma chambre, et tu pourras te convaincre par toi-même que je ne raille pas. »

Le jeune homme ouvrit de grands yeux, lorsqu'il entendit son ami le marchand de fer parler sur ce ton : ses joues pâlies se colorèrent sous l'impression de la joie et de l'espérance, et il suivit son compagnon en silence, sans trop savoir s'il rêvait ou s'il était bien éveillé.

Maître Bloch ferma la porte, et ôta la bonde du tonneau de clous : alors il se fit connaître au fidèle amoureux de la belle Lucine et lui confia le secret du trésor ainsi que le plan qu'il avait formé. « Tu seras mon gendre, dit-il, et tu joueras le rôle d'un homme riche : moi je mènerai une vie tranquille, et tous deux nous jouirons de la fortune que j'ai conquise. »



La profonde mélancolie du jeune homme s'était évanouie en un instant ; il ne trouvait pas d'expression pour témoigner sa gratitude au brave père Bloch qui allait faire de lui le plus heureux mortel qu'il y eût sous la calotte des cieux.

Le lendemain, les deux voyageurs quittèrent bien satisfaits la ville d'Eldrich et se dirigèrent vers Nuremberg. Là, Fridolin s'équipa comme un riche prétendant : maître Bloch lui compta une large avance sur la dot de Lucine ; et il fut convenu que le jeune homme, aussitôt la question du mariage réglée, en donnerait secrètement avis à son beau-père : alors celui-ci expédierait à Rotenbourg un chariot chargé d'un mobilier magnifique, afin que le riche futur fît sensation dans la ville.

Maître Bloch, au moment de se séparer de son gendre présomptif, lui fit ses dernières recommandations : « Retiens ta langue, dit-il, et ne confie notre secret à personne au monde, excepté à la discrète Lucine, une fois qu'elle sera ta fiancée. »

Maître Pierre Bloch jouit jusqu'à l'âge le plus avancé des trésors immenses qu'il avait rapportés du Harz, et dont il ne fit jamais connaître la source : sa fortune était si considérable qu'il n'en connaissait pas lui-même le chiffre.

Fridolin, qu'on appelait « le Riche », vécut avec la belle Lucine, sa vertueuse épouse, heureux et satisfait ; et comme il est facile à celui qui a la fortune d'avoir aussi les honneurs, quand il veut, il se fit nommer membre du Conseil ; dans la suite, il obtint le titre de Bourgmestre, ce qui constituait la plus haute dignité dans les villes impériales.



Son opulence a passé en proverbe, et l'on dit encore aujourd'hui à Rotenbourg, pour désigner un homme qui a une grande fortune : « Il est aussi riche que l'était jadis le gendre de maître Bloch, le cuisinier ».



LA CHRONIQUE DES TROIS SŒURS

Un riche comte dissipa tout son bien. Il vivait royalement, tenait tous les jours table ouverte ; à quiconque lui faisait visite, chevalier ou page, il offrait un somptueux banquet qui durait trois jours, et tous ses hôtes le quittaient ravis et enchantés. Il aimait le trictrac et les dés. Sa cour fourmillait de jeunes seigneurs aux cheveux blonds, de coureurs, d'heiduques en magnifiques livrées, et ses écuries nourrissaient une multitude de chevaux et de chiens de chasse. Un pareil train épuisa ses trésors. Il mit en gage ses villes l'une après l'autre, vendit ses bijoux et son argenterie, renvoya ses valets et tua ses chiens. De toute sa richesse il ne lui resta rien qu'un vieux château, une vertueuse épouse et trois filles d'une beauté merveilleuse. Il vivait dans ce château, oublié de tous. La comtesse, aidée de ses filles, faisait elle-même la cuisine,

et, comme elles n'avaient jamais pratiqué beaucoup, leur talent se bornait à faire cuire des pommes de terre. Ce frugal ordinaire était si peu du goût du père, qu'il devint chagrin et maussade, et dans sa grande maison vide les murailles nues retentissaient de ses fureurs.

Un beau jour d'été, le comte, pris d'un de ses accès d'humeur noire, saisit son épieu et partit pour la forêt, dans l'espoir de tuer une pièce de gibier et de s'en faire préparer un bon plat. Cette forêt passait pour n'être pas sûre ; maint voyageur s'y était déjà égaré, et plus d'un n'en était jamais revenu, soit que de méchants gnomes les eussent étranglés, soit qu'ils eussent été déchirés par les bêtes féroces. Le comte n'en croyait rien, et n'avait pas peur des puissances invisibles. Il arpenta bravement la montagne et le vallon, rampa dans les taillis et les halliers, sans rencontrer une proie. Harassé, il s'assit sous un chêne élevé, pour dîner de quelques pommes de terre bouillies avec un peu de sel, seules provisions que contînt sa gibecière.

Par hasard il lève les yeux, et voilà qu'il aperçoit un ours énorme courant vers lui. Le pauvre comte fut terriblement effrayé à cette vue : il n'avait plus le temps de fuir, et il n'était pas équipé pour la chasse à l'ours. Dans cette extrémité, il saisit son épieu pour se défendre de son mieux. Le monstre s'aprocha, s'arrêta, et lui gronda distinctement ces paroles :

— Brigand, qui viens piller mon arbre à miel, tu payeras ce crime de ta vie !

— Hélas, dit le comte, hélas ! ne me dévorez pas, seigneur ours ; je n'ai pas envie de votre miel, je suis un honnête chevalier. Si vous êtes en appétit, contentez-vous de mon modeste ordinaire, et soyez mon hôte.

A ces mots, il lui présenta toutes ses pommes de terre dans son chapeau, en guise de plat. Mais l'autre repoussa l'offre avec mépris, et continua à grogner d'un ton furieux :

— Malheureux, penses-tu racheter ta vie à ce prix ? Promets-moi sur l'heure de me donner pour femme ta fille aînée Wulfilde : sinon, je te mange !

Dans son effroi, le comte aurait bien promis à l'ours amoureux ses trois filles et son épouse par-dessus le marché, s'il l'avait demandée : car nécessité n'a pas de loi.



— Elle sera à vous, seigneur ours, dit-il, commençant à se rassurer ; mais à condition, ajouta-t-il en se ravisant, que vous achèterez la fiancée, selon l'usage du pays, et que vous viendrez vous-même la chercher.

— Tope là, grogna l'ours, en présentant sa patte velue : dans sept jours je viendrai l'acheter avec un quintal d'or, et j'emmènerai chez moi ma belle épouse :

— Tope, dit le comte, marché conclu !

Là-dessus, ils se séparèrent. L'ours regagna en trottant sa caverne ; le comte ne perdit pas de temps pour sortir de la forêt périlleuse, et les étoiles brillaient quand il arriva à son château, rompu de fatigue.

Il est bien évident qu'un ours qui pouvait parler et raisonner comme un homme n'était pas un ours ordinaire, mais quelque ours enchanté : le comte le comprit bien. Aussi songeait-il à éconduire par adresse ce fiancé velu, et à se retrancher si bien dans son solide château, qu'il serait impossible à l'ours d'y pénétrer quand il viendrait, au jour

convenu, pour emmener la fiancée. « Bien qu'en sa qualité d'ours enchanté, pensait-il en lui-même, il possède la raison et la parole, en somme ce n'est qu'un ours, et il n'a du reste que les dons de son espèce. Il ne saurait donc voler comme un oiseau, ni pénétrer par la serrure dans un château fermé, comme un revenant, ni se glisser par un trou d'aiguille. »



Le jour suivant, il raconta à sa femme et à ses filles son aventure de la forêt. Wulfilde, épouvantée, tomba en faiblesse en apprenant qu'elle était promise à un affreux ours ; la mère se tordait les mains avec désespoir, et les sœurs frissonnaient d'horreur et d'effroi. Le père sortit, examina les murailles et les fossés du château, s'assura que la porte de fer avait une bonne serrure et de bons verrous, leva le pont, fortifia tous les passages ; puis il monta au donjon, où il trouva une chambrette avec d'épaisses murailles : c'est là qu'il enferma la fiancée, qui arrachait ses beaux cheveux blonds et gâtait ses jolis yeux bleus à force de pleurer. Six jours étaient passés, et le septième allait paraître, quand il s'éleva de la forêt un grand bruit. On entendait le claquement des fouets, le galop des chevaux, le bruit des roues, la fanfare des cors. Un magnifique carrosse de gala, entouré de cavaliers, traversa la plaine et vint s'arrêter devant le château. On vit tomber les barres de la porte qui s'ouvrit d'elle-même avec fracas,

le pont-levis s'abaissa, et du carrosse sortit un jeune prince, beau comme le jour, tout habillé de velours et de brocart d'argent. Une chaîne d'or faisait trois fois le tour de son cou ; autour de son chapeau courait une ganse de perles et de diamants, dont l'éclat éblouissait les yeux, et l'agrafe qui retenait son aigrette aurait payé un duché. Rapide comme un vent de tempête, il gravit l'escalier de la tour, et un instant après la fiancée descendait toute frissonnante à son bras.



Tout ce fracas avait éveillé le comte : il ouvrit sa fenêtre en costume de nuit, et quand il aperçut voiture, chevaux et cavaliers dans la cour, et sa fille au bras d'un étranger qui la fit monter dans la voiture de noce, et tout le cortège défilant hors du château, il sentit son cœur bouleversé et cria d'une voix lamentable : « Adieu, fiancée de l'ours ! » Wulfilde entendit la voix de son père : elle agita son mouchoir par la portière, et prit ainsi congé.

Les parents demeurèrent consternés de la perte de leur fille, et ils se regardaient l'un l'autre, muets et frappés de stupeur. La mère cependant n'en pouvait croire ses yeux, elle considérait cet enlèvement comme une illusion et une fantasmagorie. Elle saisit un trousseau de clefs, courut à la tour et ouvrit la cellule : mais elle n'y trouva ni sa fille, ni ses hardes : il y avait seulement sur une table une clef d'argent dont elle s'empara. Comme elle regardait machinalement par la lucarne, elle vit dans le lointain un nuage de poussière qui tourbillonnait aux rayons du soleil levant, et elle entendit le fracas du cortège et le bruit des acclamations, jusqu'au moment où tout se perdit dans la forêt. La pauvre mère désolée descendit de la tour, revêtit des habits de deuil, se couvrit la tête de cendres, et se mit à pleurer trois jours durant avec son mari et ses filles.

Le quatrième jour, le comte sortit de cette chambre de deuil pour respirer un peu d'air frais, et comme il allait à travers la cour il aperçut une belle et solide cassette de bois d'ébène, hermétiquement close et extrêmement pesante ; il n'eut pas de peine à deviner ce qu'elle renfermait. La comtesse lui remit la clef d'argent, il ouvrit et trouva un quintal d'or en beaux doublons à la même effigie. A cette vue, il oublia son chagrin ; il acheta des chevaux et des faucons, puis de beaux habits pour sa femme et ses deux filles, prit des serviteurs à ses gages, et se mit de nouveau à vivre dans les plaisirs et la dissipation, jusqu'à ce que le dernier doublon fût sorti de son coffre. Alors il fit des dettes : les créanciers arrivèrent en foule, emportèrent tout et ne lui laissèrent qu'un vieux faucon. La comtesse recommença à faire cuire des pommes de terre avec ses filles, et le comte, chagriné et ennuyé, passait ses journées à errer par la plaine avec son faucon.



Un jour, il lança son faucon, qui s'éleva bien haut dans les airs, et ne voulut plus revenir dans la main de son maître, malgré tous ses appels. Le comte suivit de son mieux le vol de l'oiseau à travers la plaine immense. Le faucon vola jusqu'à la terrible forêt. Le comte ne voulut pas s'y aventurer de nouveau, et disait déjà adieu à son cher oiseau. Tout à coup un aigle énorme s'éleva au-dessus de la forêt, et se mit à la poursuite du faucon, qui, au premier aspect de ce redoutable ennemi, s'en revint comme un trait vers son maître pour chercher protection auprès de lui. Mais l'aigle s'abattit, d'un coup de son aile puissante meurtrit l'épaule du comte, d'un autre coup écrasa le fidèle oiseau. Le comte, effrayé, essaya, à l'aide de son épieu, de se délivrer du monstre emplumé, en frappant d'estoc et de taille. Mais l'aigle saisit l'épieu, le brisa comme un brin de roseau, et cria d'une voix éclatante ces paroles aux oreilles du comte :

— Audacieux, tu oses envoyer ton faucon dans mon domaine aérien ! Tu payeras ce crime de ta vie.

Dès les premières paroles de l'aigle, le comte comprit tout de suite à quoi il devait s'attendre ; il rassembla son courage et dit :

— Tout doux, seigneur aigle, du calme ! Que vous ai-je fait ? Mon faucon a expié sa faute, je vous l'abandonne, assouvissez votre faim.

— Non, reprit l'aigle, j'ai envie aujourd'hui de chair humaine, et tu me parais un bon morceau.

— Pardon, seigneur aigle, cria le comte, dans une angoisse mortelle ; exigez de moi ce qu'il vous plaira, j'obéirai, seulement épargnez ma vie.

— Fort bien, répliqua l'oiseau féroce, je te prends au mot. Tu as deux belles filles, et il me faut une femme. Promets-moi de me donner pour épouse ton Adelaïde, et je te laisse partir sain et sauf ; je te donnerai en échange deux lingots d'or, pesant chacun un quintal. Dans sept semaines, je viendrai chercher ma belle fiancée.

Là-dessus, le monstre ailé s'éleva au plus haut des airs et disparut dans les nuages.

Rien ne coûte à qui n'a rien. Quand le père vit qu'à ce commerce il faisait de si beaux bénéfices, il se résigna facilement à se défaire de ses filles. Il s'en revint cette fois de très bonne humeur, et il eut grand soin de ne rien dire de son aventure, tant pour s'épargner les reproches de la comtesse, que pour éviter de troubler d'avance le cœur de sa fille. Il se contenta de déplorer la perte de son faucon, qui s'était envolé, dit-il, et avait disparu dans la forêt.



La belle Adelaïde savait filer comme personne ; elle était aussi fort habile à tisser, et travaillait précisément à une pièce de toile, aussi fine que la batiste, qu'elle faisait blanchir dans une prairie, près du château. Six semaines et six jours s'étaient écoulés, et la pauvre demoiselle ne se doutait pas du sort qui l'attendait. Cependant le père, qui devenait de plus en plus sombre à l'approche du terme fatal, l'avait prévenue à mots couverts, soit en racontant quelque rêve significatif, soit en rappelant le souvenir de Wulfilde et son aventure. Mais Adelaïde n'avait rien compris à ces allusions, et s'était tout simplement imaginé que son père avait des accès d'humeur noire. Le matin du jour fatal elle sortit de bonne heure du château et courut à la prairie, où elle étendit sa toile pour l'exposer à la rosée du matin. Comme elle venait de terminer et qu'elle jetait les yeux autour d'elle elle vit approcher un magnifique cortège de cavaliers et de pages. Elle n'avait pas encore fait sa toilette : aussi elle se cacha derrière un buisson de roses sauvages, qui était tout en fleurs, et elle regarda au travers des branches la brillante cavalcade. Le plus beau cavalier de la troupe, un jeune homme à la taille élancée, coiffé d'un casque dont la visière était levée, alla droit au buisson, et dit d'une voix douce :

« N'essayez pas de vous cacher, ma belle enfant ; c'est vous que je viens chercher ; sautez vite en croupe derrière moi, belle fiancée de l'aigle ». Adelaïde ne sut que répondre à ce discours : le charmant cavalier lui agréait fort, mais ces mots « fiancée de l'aigle » lui glacèrent le sang dans les veines. Elle perdit ses sens et s'affaissa sur le gazon. Quand elle reprit connaissance, elle était dans les bras de l'aimable cavalier, sur le chemin de la forêt.

La mère pendant ce temps préparait le déjeuner. Comme Adelaïde ne paraissait pas, elle envoya sa plus jeune fille pour voir où elle pouvait être : Bertha ne revint pas. La comtesse s'inquiéta, et voulut savoir pourquoi ses filles tardaient si longtemps ; elle sortit à son tour. Le père se doutait bien de ce qui était arrivé, et le cœur lui battait fort. Il alla aussi jusqu'à la prairie, où la mère et la fille étaient toujours occupées à chercher Adelaïde et à l'appeler avec angoisse ; lui-même fit retentir les échos de sa voix, quoiqu'il sût fort bien que tous ces appels et toutes ces recherches étaient inutiles. En allant et venant, il passa près du buisson de roses, il aperçut quelque chose de brillant, et en s'approchant, il reconnut que c'était deux œufs d'or, chacun du poids d'un quintal. Dès lors, il ne pouvait tarder plus longtemps à faire connaître à sa femme le destin de leur fille.

« Infâme marchand d'âmes ! s'écria-t-elle ; père et meurtrier ! Tu sacrifies au démon, pour un vil salaire ta chair, et ton sang ? »

Le comte, d'ailleurs peu éloquent, se défendit de son mieux, et s'excusa sur la force majeure. Mais la mère inconsolable ne cessait de lui adresser les reproches les plus amers. Il eut donc recours à un infailible moyen pour mettre fin au débat : il se tut, et laissa sa femme parler aussi longtemps qu'elle voulut. Ensuite il songea à mettre ses œufs d'or en sûreté. Puis, après avoir, par bienséance, consacré trois jours à son deuil de famille, il reprit sa joyeuse vie d'autrefois.

En peu de temps, le château redevint le séjour des plaisirs. Bals, tournois et fêtes magnifiques se succédaient tous les jours. A la cour de son père, Bertha brillait aux yeux des chevaliers comme une merveille de grâce et de beauté ; elle couronnait le vainqueur du tournoi, et ouvrait le bal avec lui chaque soir. La somptueuse hospitalité du comte et les charmes de sa fille attirèrent des pays les plus éloignés les plus nobles chevaliers. Plus d'un brigua le cœur de la belle héritière ; mais entre tant de prétendants le choix était difficile ; car l'un l'emportait toujours sur l'autre en noblesse et en bonne mine. Bertha hésita longtemps ; et avant qu'elle eût fait son choix, les œufs d'or, auxquels le comte n'avait pas ménagé la lime, étaient réduits à la grosseur d'une noisette. Le coffre du comte était vide encore une fois : les tournois cessèrent, chevaliers et pages disparurent, le château prit de nouveau l'aspect d'une solitude, et la noble famille revint à son frugal ordinaire de pommes de terre. Le comte rôdait tristement par les champs, souhaitant presque une nouvelle aventure ; et il n'en trouvait aucune, parce qu'il évitait d'approcher de la forêt enchantée.

Un jour, il poursuivit une compagnie de perdrix si loin qu'il arriva tout près de la forêt redoutable, et, sans se hasarder à y pénétrer, il fit un bout de chemin le long de la lisière. Il aperçut un grand étang qu'il n'avait jamais remarqué jusqu'alors, et il vit dans les eaux transparentes nager des truites innombrables. Cette découverte lui fut fort agréable, et rien dans l'aspect de l'étang ne lui parut de nature à inspirer la crainte. Il revint promptement à la maison, se fabriqua un filet, et le lendemain matin il était au bord de l'étang. Par bonheur il trouva un petit bateau avec des rames, au milieu des roseaux ; il sauta dedans, fit en ramant le tour de l'étang, jeta son filet, prit d'un seul coup plus de truites qu'il n'en pouvait porter, et, satisfait de sa pêche, se mit à ramer pour regagner le bord. Mais, comme il approchait du rivage, la barque s'arrêta court,

comme si elle eût touché le fond. C'est aussi ce que pensa le comte, et il rama de toutes ses forces pour la remettre en mouvement, mais ce fut en vain : la barque semblait attachée à un rocher, et sortait presque de l'eau. En même temps le rivage paraissait s'éloigner, l'étang prenait les proportions d'une mer immense, les eaux se gonflaient, les vagues mugissaient et écumaient, et le comte reconnut avec effroi qu'un monstrueux poisson le portait sur son dos avec sa barque. Il s'abandonna à son sort, attendant le dénouement avec angoisse. Tout à coup le poisson plongea, la barque flotta de nouveau ; mais presque aussitôt le monstre parut à la surface, ouvrit une gueule effroyable, pareille à une porte d'enfer ; et de ce sombre gouffre, comme du fond d'une caverne souterraine, retentirent ces paroles : « Hardi pêcheur, qu'es-tu venu faire ici ? Tu mets à mort mes sujets : tu payeras ce crime de ta vie ! » Le comte était maintenant assez familiarisé avec de telles aventures pour savoir comment il devait se conduire. Il se remit promptement de son premier trouble, quand il vit qu'il y avait moyen de raisonner avec le monstre, et il répondit hardiment :

« Seigneur dauphin, ne manquez pas aux lois de l'hospitalité ; donnez-moi un plat de poissons de votre étang. Si vous veniez à me faire visite, je vous ouvrirais de même ma cuisine et ma cave.

— Nous ne sommes pas si intimes amis, répliqua le monstre ; ne connais-tu pas la loi du plus fort ? C'est lui qui mange le plus faible. Tu me prenais mes sujets pour les dévorer, et moi je te dévore. »

Là-dessus, le dauphin ouvrit la gueule encore davantage, comme pour avaler la barque avec l'homme.

« Hélas ! épargnez ma vie, cria le comte ; vous voyez que je suis un bien maigre morceau pour un ventre de dauphin.

Le terrible poisson eut l'air de se consulter un instant.

« Eh bien, dit-il, je sais que tu as une fille charmante ; promets-la-moi pour femme et tu auras la vie en échange.

Quand le comte entendit que le poisson le prenait sur ce ton, toute sa crainte disparut :

« Elle est à vous, dit-il ; vous êtes un gendre comme il faut, auquel nul père ne refuserait sa fille. Mais à quel prix achetez-vous la fiancée, selon l'usage du pays ?

— Je n'ai, répondit le poisson, ni or ni argent ; mais il y a au fond de cet étang un trésor de moules perlières : tu n'as qu'à demander.

— Eh bien, dit le comte, une belle fiancée vaut bien trois mesures de belles perles.

— Elles sont à toi, conclut le poisson, et la fiancée est à moi : dans sept lunes, j'irai chercher ma chère épouse. »

Là-dessus, dans sa joie, il donna un terrible coup de queue, qui jeta la barque au rivage.

Le comte rapporta ses truites à la maison, les fit cuire et s'en régala avec la comtesse et la belle Bertha. La pauvre demoiselle ne soupçonnait pas combien ce plat devait lui coûter cher.

Cependant la lune crût et décroût six fois, et le comte avait presque oublié son aventure ; mais quand le disque d'argent commença pour la septième fois à s'arrondir, il pensa à la catastrophe imminente, et, pour n'en être pas témoin, il s'éloigna et entreprit un petit voyage.

Le jour même de la pleine lune, à midi, par une chaleur étouffante, une troupe brillante de cavaliers arriva au château. La comtesse, troublée, hésitait à ouvrir la porte ; mais quand le chef se fut nommé, elle ouvrit aussitôt. Ce jeune homme, au temps de la prospérité du comte, avait bien des fois pris part aux tournois, reçu le prix de la main de la belle Bertha et ouvert le bal avec elle ; mais, depuis la ruine du comte, il avait disparu comme les autres. La bonne comtesse se sentait humiliée, devant le noble chevalier et sa suite, de sa pauvreté, qui ne lui permettait d'offrir aucun rafraîchissement. Quant à lui, il se montra très affable ; il demanda seulement un verre d'eau, comme il en buvait autrefois à la source fraîche du château, car il ne prenait

jamais de vin, ce qui l'avait fait surnommer plaisamment « le Chevalier aquatique ». La belle Bertha, sur l'ordre de sa mère, se hâta d'aller à la source chercher une cruche d'eau ; puis elle remplit une coupe de cristal, qu'elle offrit à son hôte, après y avoir trempé ses lèvres. Il la reçut de sa jolie main, la porta à sa bouche du côté qu'avaient touché ses belles lèvres de pourpre, et lui fit raison avec un air d'extrême plaisir.

Cependant la comtesse était honteuse de ne pouvoir mieux traiter le visiteur, elle pensa tout à coup qu'il y avait dans le potager un melon bien mûr. Aussitôt elle sortit de la chambre, alla cueillir le melon, le mit sur un plat de terre, disposa autour des feuilles de vigne et de belles fleurs parfumées, et s'en revint pour l'offrir à son hôte. Quand elle sortit du potager, elle vit la cour du château vide et solitaire, il n'y avait plus ni chevaux ni cavaliers ; dans la chambre, plus de seigneur ni de page. Elle appela sa fille Bertha, la chercha dans toute la maison et ne la trouva pas. Elle vit bien trois sacs de toile neuve, déposés dans le vestibule, qu'elle n'avait pas aperçus dans le premier moment de trouble, qui, au toucher, semblaient pleins de pois : mais elle avait l'âme trop bouleversée pour les examiner de plus près. La pauvre mère s'abandonna à sa douleur ; elle gémit et pleura jusqu'au soir, où son mari revint, qui la trouva tout en larmes. Elle aurait bien voulu pouvoir lui cacher l'événement, car elle redoutait les reproches qu'il ne manquerait pas de lui faire pour avoir laissé pénétrer dans le château un chevalier qui avait enlevé leur fille. Mais le comte la consola tendrement, puis il s'informa des sacs de pois dont elle lui avait dit un mot, sortit pour les examiner, et en ouvrit un devant elle. Quelle fut la surprise de la pauvre comtesse quant elle vit rouler à ses pieds une cascade de perles magnifiques, aussi grosses, en effet, que des pois, parfaitement rondes, finement percées et de la plus belle eau. Elle comprit que le ravisseur avait voulu payer d'une perle chacune des larmes

maternelles, conçut une haute idée de sa richesse et de son rang, et se consola un peu avec la pensée que ce gendre-là n'était point un monstre, mais un puissant seigneur : le comte se garda bien de la détromper.

L'OISEAU LAISSE TOMBER LA RACINE.



Ainsi leurs trois filles étaient perdues pour eux ; mais ils possédaient un trésor inépuisable. Le comte s'occupa d'en convertir une partie en or. Du matin au soir le château était plein de marchands et de juifs qui venaient faire affaire avec le possesseur des précieuses perles. Le comte racheta ses villes, établit un de ses vassaux dans le vieux château, retourna dans son ancienne résidence, monta sa maison, et se mit à vivre, non plus comme un dissipateur, mais avec une sage économie, car il n'avait plus de filles à vendre.

Le noble couple se trouvait donc dans une magnifique situation. Cependant la comtesse ne pouvait se consoler de la perte de ses filles ; elle portait continuellement des habits de deuil, et jamais on ne la voyait sourire. Elle garda quelque temps l'espoir de revoir Bertha et le riche chevalier-aux-perles, et chaque fois qu'un étranger se faisait présenter à la cour, elle s'attendait à voir apparaître son gendre. Le comte n'eut pas le courage de la laisser plus longtemps se bercer d'une espérance vaine, il lui avoua un jour que ce gendre magnifique n'était qu'un effroyable dauphin.

— Hélas ! gémit la comtesse, malheureuse mère que je suis ! Ai-je donc donné le jour à des enfants pour en faire la proie de monstres horribles ! Qu'est-ce que le bonheur de la terre, que sont tous les trésors pour une mère sans enfants !

— Chère femme, répliqua le comte, calme-toi ; il est bien certain que s'il ne dépendait que de moi, il ne manquerait pas d'enfants à la maison.

La comtesse prit fort à cœur cette réplique : elle comprit que son mari lui faisait un reproche de n'être plus jeune et en âge d'avoir des enfants, car lui-même était encore, dans toute sa force. Elle conçut un tel chagrin qu'elle tomba dans une noire mélancolie, et si la mort était venue lui faire visite, elle eût été la bienvenue.

Toutes les dames et demoiselles de la cour prirent une grande part au chagrin de leur bonne maîtresse : elles

pleuraient et se désolaient avec elle. Parfois elles cherchaient à l'égayer par leurs chants et leurs concerts ; mais son cœur était fermé à tout plaisir. Chacune prétendait savoir un moyen infailible de chasser l'esprit de mélancolie qui l'obsédait ; mais rien de tout ce qu'on imaginait ne parvenait à vaincre sa tristesse. La jeune fille qui lui présentait l'eau pour les mains était, plus que toutes les autres demoiselles, sage, modeste, et bien vue de sa maîtresse. Elle avait un cœur compatissant, et la douleur de sa dame lui arrachait des larmes. Elle n'avait rien dit jusqu'alors, dans la crainte de paraître indiscrete ; mais à la fin, elle ne résista plus au désir de donner aussi son bon conseil. « Noble dame, dit-elle, si vous daigniez m'écouter, je vous enseignerais un remède pour guérir la blessure de votre cœur. — Parle, dit la comtesse. — Non loin d'ici, continua la jeune fille, est un pieux ermite, qui habite dans une pauvre grotte, et auprès duquel bien des affligés se rendent en pèlerinage. Pourquoi n'iriez-vous pas demander aide et consolation au saint homme ? Assurément, ses prières vous rendraient au moins la paix de l'âme. »

La comtesse goûta ce conseil. Elle se couvrit d'un habit de pèlerine, se rendit auprès du pieux ermite, lui fit connaître sa peine, lui offrit un chapelet de pierres précieuses et lui demanda sa bénédiction. Cette bénédiction fut si efficace, qu'avant qu'une année fût écoulée, la comtesse, délivrée de son chagrin et de sa tristesse, donna le jour à un fils.

Grande fut la joie des parents, à la venue de ce fruit tardif. Ce ne fut dans tout le comté que transports d'allégresse, fêtes et réjouissances publiques en l'honneur du nouveau-né. Le comte le nomma Reinald, l'enfant du miracle. C'était un garçon beau comme l'amour ; il grandissait à souhait, il était la joie de son père, et la consolation de sa mère, qui l'aimait comme la prune de ses yeux. Quoiqu'il fût le chéri de son cœur, elle n'avait pas perdu cependant le souvenir de ses trois filles. Souvent,

quand elle tenait dans ses bras le joyeux petit Reinald, une larme coulait sur ses joues ; et, lorsque l'enfant commença à grandir, il lui demandait souvent avec inquiétude : « Chère mère, pourquoi pleures-tu ? » Mais la comtesse lui cachait avec soin la cause de son secret chagrin ; car, à l'exception des deux époux, personne ne savait ce qu'étaient devenues les trois jeunes filles. Les gens avisés insinuaient qu'elles avaient été enlevées par des chevaliers errants, ce qui n'était pas rare dans ce temps là ; d'autres assuraient qu'elles vivaient enfermées dans un cloître ; d'autres enfin prétendaient les avoir vues à la cour de la reine de Bourgogne, ou de la comtesse de Flandre. A force de calineries, Reinald arracha enfin à la tendre mère son secret ; elle lui raconta en détail l'histoire de ses trois sœurs, et toutes les circonstances de ces aventures merveilleuses se gravèrent dans son esprit. Dès lors, son unique pensée fut d'aller chercher ses sœurs dans la forêt périlleuse, et de rompre leur enchantement ; et son unique souhait était de devenir assez fort pour être en état de tenter l'aventure. Aussitôt qu'il fut armé chevalier, il demanda à son père la permission d'aller faire campagne en Flandre, mais ce n'était là qu'un prétexte. Le comte, charmé de l'ardeur guerrière de son fils, lui donna des chevaux, des armes, des écuyers, des valets, et le bénit à son départ, tandis que la pauvre mère ressentait une inquiétude mortelle, en se séparant de lui.



A peine le jeune chevalier avait-il perdu de vue la résidence paternelle, qu'il quitta la grande route, et, avec l'ardeur d'un héros de roman, se dirigea vers le vieux château longtemps habité par ses parents. Il demanda l'hospitalité au vassal qui l'occupait, et qui lui fit l'accueil le plus empressé. Le lendemain, au point du jour, quand tout dormait encore au château, il sella son cheval, et, laissant là sa suite, il galopa jusqu'à la forêt. Plus il avançait, plus les arbres s'épaississaient, et le sol rocailleux retentissait sous les pieds de son cheval. Autour de lui tout était désert et silencieux, et les arbres serrés semblaient vouloir empêcher le jeune téméraire de pénétrer plus loin. Il sauta de son cheval, qu'il laissa paître en liberté, se fraya à coups d'épée un chemin à travers le taillis, gravit un rocher escarpé, et se laissa glisser de là jusqu'au fond d'une sorte de précipice. Enfin, il arriva, non sans peine, à une vallée, à travers laquelle serpentait un ruisseau : il en suivit tous les détours. Dans le lointain, au milieu d'un pan de rochers,

apparaissait l'ouverture d'une grotte, en avant de laquelle une forme humaine semblait se mouvoir. Le hardi jeune homme doubla le pas, se glissa à travers les arbres, et se cachant derrière un gros chêne, jeta ses regards du côté de la grotte. Il aperçut une jeune dame assise sur le gazon ; elle tenait contre son sein et embrassait un vilain petit ours, tandis qu'un plus gros folâtrait autour d'elle, tantôt faisant le beau sur ses pattes de derrière, tantôt exécutant quelque culbute grotesque ; ce qui paraissait amuser beaucoup la dame. Reinald, d'après le récit de sa mère, reconnut sa sœur Wulfilde, et il sortit précipitamment de sa cachette. A l'aspect du jeune homme, elle poussa un cri, jeta le petit ours sur le gazon, s'élança à la rencontre de l'arrivant, et avec une voix tremblante et des gestes d'effroi, elle lui dit : « O jeune homme, quelle malheureuse étoile t'a conduit dans cette forêt ? Ici habite un ours féroce : il dévore tout être humain qui ose approcher de sa demeure ; fuis, sauve-toi ! » Reinald s'inclina avec courtoisie devant la belle Wulfilde, et répondit : « Ne craignez rien, noble dame, je connais cette forêt et votre aventure, et je viens pour rompre l'enchantement qui vous y retient prisonnière. — Insensé, reprit-elle, qui es-tu pour oser entreprendre de rompre ce puissant enchantement, et comment le pourrais-tu ? — A l'aide de ce bras et de cette épée ! Je suis Reinald, surnommé l'Enfant-du-Miracle, le fils du comte à qui cette forêt merveilleuse a ravi ses trois filles. N'êtes-vous pas Wulfilde, l'aînée ? » A ce discours, le saisissement de la dame parut s'accroître, et elle restait les yeux fixés sur le jeune homme, muette et interdite. Il mit à profit cette pause, et prouva la vérité de son dire par des détails de famille si concluants, que Wulfilde ne pouvait plus conserver de doutes. Elle l'embrassa tendrement, mais elle pouvait à peine se soutenir à la pensée du danger manifeste qui menaçait la vie de Reinald.

IL APERÇUT UNE JEUNE DAME ASSISE SUR LE GAZON.



La belle Wulfilde conduisit aussitôt son cher hôte dans la caverne, en se demandant dans quel coin elle pourrait le cacher. Dans cette vaste et sombre demeure il y avait d'un côté un tas de mousse où dormaient l'ours et ses petits ; de

l'autre côté était un lit magnifique, garni de damas rouge galonné d'or, pour la dame. Il fallut que Reinald se résignât à chercher en toute hâte une place sous ce lit, et à attendre son sort dans cette cachette. Le moindre mouvement, le moindre bruit lui étaient interdits, sous peine de la vie ; et sa sœur toute tremblante lui recommanda surtout de ne point tousser ni éternuer.



A peine le jeune aventurier était-il installé dans sa retraite, que l'ours entra en grondant dans la caverne, et se mit à flairer autour de lui, en tournant de tous côtés son museau sanglant ; il avait éventré dans la forêt le noble coursier du chevalier et l'avait mis en pièces. Wulfilde était assise sur son fauteuil comme sur des charbons ardents : elle avait le cœur serré, elle suffoquait ; car elle avait vu tout de suite que son seigneur et maître était d'une humeur d'ours, parce qu'il avait senti la présence d'un étranger. Elle ne manqua pas, à cause de cela même de le caresser tendrement ; elle lui passait doucement sa main de velours sur le dos, et lui grattait les oreilles. Mais l'effroyable bête ne semblait pas faire grande attention à ces cajoleries : « Je sens la chair humaine, murmurait-il dans sa large gueule.

— Cher ours de mon cœur, disait la dame, tu te trompes ; comment un homme serait-il venu dans cette triste solitude ? — Je sens la chair humaine, répétait-il, en promenant les yeux autour du lit de soie de sa femme. » Le chevalier n'était pas alors fort à son aise ; et, en dépit de tout son courage, il était baigné d'une sueur froide.

Cependant l'extrême embarras où se trouvait la dame lui donna un peu de courage et de résolution : « Bel ours, mon ami, dit-elle, vous m'ennuyez à la fin ! Éloignez-vous de mon lit, ou craignez ma colère. » L'ours, peu ému de cette menace ne cessait de gronder autour du lit ; comme il faisait mine de regarder dessous, Wulfilde rassembla tout son courage, et lui appliqua un si vigoureux coup de pied dans les côtes, qu'il s'en alla piteusement se blottir dans sa paille, et se mit tout en grognant à sucer ses pattes et à lécher ses petits ; bientôt après il s'endormit, et ronfla comme un ours. Alors la chère sœur glissa à Reinald un verre de Madère et quelques biscuits, et l'exhorta à avoir bon courage, en lui assurant que le plus grand danger était passé. Le jeune homme était si fatigué de toutes ces émotions, qu'il tomba presque aussitôt dans un profond sommeil, et lutta de ronflements avec son beau-frère l'ours.

A son réveil, il se trouva couché dans un magnifique lit de parade, dans une chambre tapissée de soie. Les rayons du soleil levant pénétraient joyeusement à travers les rideaux entrouverts. A côté du lit, sur des tabourets de velours, étaient étendus ses habits et son armure de chevalier ; il aperçut aussi une sonnette d'argent placée tout près de sa main : Reinald ne comprenait pas comment il avait pu être transporté de la terrible caverne dans ce palais magnifique, et il ne savait trop s'il rêvait en ce moment, ou s'il avait rêvé son aventure dans la forêt. Pour sortir de cette incertitude, il agita la sonnette. Un valet de chambre en brillante livrée entra, lui demanda ses ordres, et lui fit savoir que sa sœur Wulfilde avec son mari Albert l'Ours, l'attendaient avec impatience. Le jeune comte ne pouvait

revenir de son étonnement : bien qu'au seul souvenir de l'Ours il sentit son front mouillé d'une sueur froide, il se fit habiller promptement et sortit de sa chambre. Des pages et des heiduques le saluèrent et se mirent à sa suite. Avec ce brillant cortège, il traversa une quantité de pièces somptueuses, et arriva au salon de réception, où sa sœur l'accueillit avec un air de princesse. Elle avait avec elle deux charmants enfants, un prince de sept ans, et une petite fille encore à la lisière. Un instant après entra Albert l'Ours, qui avait dépouillé sa forme repoussante, et avait tout l'extérieur du prince le plus aimable. Wulfilde lui présenta son frère, et Albert l'embrassa avec toute la chaleur d'une affection fraternelle.

L'enchantement auquel le prince était soumis, s'étendait également à toute sa cour : il durait six jours. Le septième jour, depuis l'aurore jusqu'à l'aurore du lendemain, tous reprenaient leur forme naturelle. Mais, dès que les étoiles d'argent commençaient à pâlir dans le ciel, la contrée tout entière retombait sous le charme : le château se transformait en une masse de rochers rudes et infranchissables, le beau parc qui l'entourait devenait une triste solitude ; les jets d'eau, les cascades n'étaient plus que des mares d'eau trouble et dormante ; le maître du château se changeait en un ours velu, les chevaliers et les pages en blaireaux et en fouines, les dames de la Cour et les femmes de chambre en chouettes et en chauves-souris qui, nuit et jour, poussaient des cris plaintifs et lugubres.

C'était dans un de ses jours de liberté qu'Albert était venu chercher sa fiancée. La belle Wulfilde, qui avait pleuré pendant dix jours à la pensée qu'elle allait devenir la femme d'un ours horrible, sentit son chagrin se dissiper, quand elle se vit dans les bras d'un seigneur jeune et bien fait, qui la serrait tendrement contre son cœur. Albert la conduisit dans un palais magnifique, où l'attendait un brillant appareil de noces. Elle fut reçue par de belles suivantes couronnées de myrte, au son des voix et des

instruments. On la débarrassa de son costume de campagne, qui fut remplacé par une parure nuptiale digne d'une reine. Quoi qu'elle fût loin d'être vaine, elle ne put cacher cependant le plaisir que lui causait la vue de sa beauté, dont les glaces de la chambre nuptiale lui renvoyaient l'image avec mille compliments. Un somptueux festin suivit la cérémonie du mariage, et un bal d'apparat vint clore les solennités de ce grand jour. La charmante mariée n'éprouvait que délices et ravissement, et l'effrayante image de l'ours s'était complètement effacée de son esprit. A minuit, elle fut conduite en grande pompe par son mari dans la chambre nuptiale, et à l'entrée de ce beau couple, les Amours du plafond semblèrent agiter leurs ailes dorées.

Le matin, quand la nouvelle épouse ouvrit les yeux, son mari n'était plus à côté d'elle : elle écarta le rideau de soie, et vit avec étonnement une sombre caverne, où la lumière du jour, pénétrant par une brèche qui servait de porte, jetait tout juste assez de clarté pour lui laisser apercevoir un ours effroyable qui la regardait de son coin avec un œil triste. Elle retomba sur son lit sans connaissance : elle reprit ses sens longtemps après pour pousser un cri qui fut répété au dehors de la caverne par les voix aigres de cent hiboux.

L'ours, pris de pitié, n'eut pas le courage de rester plus longtemps témoin de cette scène de douleur : il fut obligé de sortir pour aller exhaler librement, sous le ciel de Dieu, la rage et le désespoir que lui causait son triste destin. Il se leva lourdement de sa couche, et s'élança en grondant dans la forêt, d'où il ne revint que le sixième jour, quelques instants avant l'heure de la transformation.



Ces six mortelles journées firent à la dame inconsolable l'effet d'autant d'années. Au milieu des réjouissances de la fête nuptiale, on avait oublié de pourvoir sa chambre de provisions et de rafraîchissements ; car l'enchantement était sans effet sur les objets inanimés que la belle Wulfilde touchait directement ; mais son époux, eût-il été dans les bras de sa femme, redevenait ours aussitôt que sonnait l'heure fatale. Le cœur déchiré, l'infortunée languit pendant deux jours, sans songer à prendre de la nourriture ; mais à la fin, la nature réclama impérieusement ses droits, et, poussée hors de la caverne par une faim dévorante, elle sortit pour chercher quelque subsistance.

Elle puisa dans le creux de sa main un peu d'eau au ruisseau qui murmurait non loin de là, et rafraîchit ses lèvres desséchées et brûlantes : elle cueillit des baies d'églantier et des mûres, dévora une poignée de glands ; et, obéissant à l'instinct naturel qui survivait à l'engourdissement de toutes ses facultés, elle remplit son tablier de provisions qu'elle alla porter dans sa caverne. Mais elle agissait machinalement et sans souci de sa vie, car elle ne souhaitait rien tant que la mort.

C'est au milieu de souhaits semblables qu'elle s'endormit le soir du sixième jour ; et, le lendemain matin, elle se vit, à son réveil, dans la chambre même où elle était entrée le

soir de ses nocces. Elle trouva tout dans l'état où elle l'avait laissé : à son côté était son bel et tendre époux, qui se mit à protester, dans les termes les plus touchants, du remords qu'il ressentait de l'avoir jetée, en cédant à l'amour qu'il éprouvait pour elle, dans une si triste situation ; et il lui demanda pardon les larmes aux yeux. Il lui révéla le secret de son enchantement, qui cessait un jour sur sept, et lui permettait ainsi, à des époques fixes, de reprendre, d'une aurore à l'autre, sa forme naturelle. Wulfilde fut touchée des tendres discours de son époux. Elle songea que c'était encore un assez bon mariage que celui où l'on avait un jour sur sept de joie certaine, et que les plus heureuses unions pourraient à peine se vanter d'un tel privilège. Bref, elle se résigna à son sort, rendit amour pour amour, et fit de son Albert le plus heureux ours qu'il y eût sous le soleil. Mais, pour ne plus être exposée à mourir de faim dans sa caverne, elle avait toujours soin, avant d'aller s'asseoir à table, de se mettre une paire de longues poches, qu'elle remplissait de sucreries, d'oranges confites et d'autres friandises. Comme son mari se faisait toujours apporter dans sa chambre à coucher un flacon pour boire la nuit, s'il avait soif, elle s'emparait de ce flacon et le mettait en réserve pour elle-même ; et de la sorte sa cave et son garde-manger étaient toujours suffisamment garnis pour le temps de l'enchantement.

Elle avait déjà passé vingt et un ans dans cette forêt enchantée, et ce long espace de temps n'avait point altéré chez elle les traits de la jeunesse. C'est que Dame Nature maintient partout ses droits, en dépit de tous les désordres apparents ; et, dans le monde des enchantements, elle les exerce avec une extrême rigueur. Aussi, tant que les choses de ce bas monde sont soustraites à son empire par les usurpations de la magie, elle suspend tous les progrès, toutes les modifications qui sont l'œuvre ordinaire du temps. Il en résulte qu'au compte de la nature, la belle Wulfilde, sur les vingt et un ans écoulés, n'avait vécu que

trois ans, et se trouvait encore dans la pleine fleur de la jeunesse. Il en était de même de son mari, et de toutes les personnes de la Cour qui partageaient leur enchantement.

Les nobles époux communiquèrent tous ces détails au jeune chevalier, pendant une promenade dans le parc, tandis qu'ils se reposaient sous un berceau de chèvre feuille et de jasmin sauvage. Cette heureuse journée ne s'écoula que trop vite au milieu des plaisirs d'une fête princière, et de mutuels témoignages d'affection. On dîna, puis il y eut jeu et réunion dans les petits appartements. Le soir, le souper eut lieu dans la galerie des glaces, à la lueur de mille bougies : on mangea, on but, on se réjouit jusqu'à minuit. Wulfilde, selon son habitude, ne manqua pas de remplir ses poches, et recommanda à son frère d'en faire autant. Quand on eut desservi, Albert, qui semblait inquiet, glissa quelques mots dans l'oreille de sa femme. Elle prit aussitôt son frère à part, et lui dit d'un air ému : « Mon cher frère, il faut nous séparer : l'heure approche, où le changement va s'accomplir, et où tous les plaisirs de ce palais vont s'évanouir. Albert s'inquiète pour toi, il craint pour ta vie ; il ne pourrait résister à l'instinct animal qui le pousserait à te mettre en pièces, si tu attendais ici l'heure de la prochaine transformation. Quitte donc cette funeste forêt, et ne reviens jamais. — Ah ! répliqua Reinald, que le destin fasse de moi ce qu'il voudra ! je ne puis me séparer de vous, mes chers amis. J'avais entrepris d'aller à ta recherche, ma chère sœur ; et, puisque je t'ai trouvée, je ne quitterai pas cette forêt sans toi. Dis-moi ce que je dois faire pour rompre ce puissant enchantement. — Hélas, répondit Wulfilde, nul mortel ne saurait le rompre. » A ce moment, Albert vint se mêler à l'entretien, et, quand il connut le projet téméraire du jeune chevalier, il mit à l'en détourner tant d'affectueuse insistance, que Reinald fut obligé de céder enfin aux désirs de son beau-frère, et aux larmes et aux prières de sa sœur, et se résigna à prendre congé d'eux.



Le prince Albert donna au brave jeune homme une fraternelle accolade, et lorsque Reinald eut embrassé sa sœur, et qu'il fut au moment de se séparer d'eux, Albert tira son portefeuille, y prit trois poils d'ours qu'il serra dans un papier, et remit à son beau-frère ce singulier cadeau, comme souvenir de son aventure dans la forêt enchantée : « N'allez pas cependant, ajouta-t-il d'un ton sérieux, n'allez pas dédaigner cette bagatelle. Si jamais vous avez besoin de secours, frottez ces trois poils entre vos mains, et l'effet ne se fera pas attendre. » Un magnifique carrosse à six chevaux était attelé dans la cour du château, avec une troupe de cavaliers et de valets. Reinald sauta dans la voiture : « Adieu, mon frère ! » cria Albert à la portière. « Adieu, mon frère, adieu, ma sœur », répondit Reinald ; et le carrosse s'ébranla et roula sur le pont-levis avec un bruit de tonnerre qui se perdit bientôt dans l'éloignement.

La nuit tirait à sa fin, et les étoiles d'argent brillaient encore au ciel. Le cortège galopait à toutes brides, franchissant montagnes et vallées, déserts et campagnes, landes et plaines, sans repos, ni trêve, avec une rapidité vertigineuse. Au bout d'une bonne heure, l'Orient commença à blanchir : tout à coup les torches s'éteignirent ; Reinald se trouva brusquement assis par terre, sans savoir comment. Chevaux et carrosse avaient disparu : mais aux faibles lueurs de l'aurore, il aperçut six

fourmis noires qui trottaient à ses pieds en traînant une coquille de noisette.

Le brave jeune homme, quelque peu étourdi de l'aventure, fit bien attention à ne pas écraser par mégarde une fourmi, et attendit paisiblement le lever du soleil. Comme il se trouvait encore dans les limites de la forêt enchantée, il résolut de se mettre aussi à la recherche de ses deux autres sœurs, et, s'il ne pouvait réussir à rompre leur enchantement, il voulut du moins leur faire une visite.

Pendant trois jours, il erra inutilement sans rien apercevoir de remarquable. Il venait de manger les dernières bouchées d'un pain au lait pris à la table de son beau-frère Albert l'Ours, quand il entendit dans l'air au-dessus de lui un bruit semblable à celui que fait un vaisseau qui fend les flots à pleines voiles : il leva la tête, et aperçut un aigle puissant, qui alla s'abattre dans un nid placé au sommet d'un arbre énorme. Reinald, joyeux de cette découverte, se cacha au milieu d'un taillis, pour attendre le moment où l'aigle reprendrait son vol. Le monstrueux oiseau repartit au bout de sept heures : aussitôt, le jeune homme, qui guettait l'instant, s'élança hors de sa cachette, et se mit à crier de toutes ses forces : « Adelaïde, chère sœur, si tu habites sur ce chêne élevé, réponds à ma voix. Je suis Reinald, surnommé l'Enfant-du-Miracle, ton frère, qui te cherche, et qui brûle de rompre les liens dans lesquels un puissant enchantement te retient captive. » A peine avait-il cessé de parler, qu'une douce voix de femme, qui semblait descendre des nuages, lui répondit : « Si tu es Reinald, l'Enfant-du-Miracle, sois le bienvenu auprès de ta sœur Adelaïde, et monte ici, sans tarder, pour embrasser l'infortunée. »

Cette aimable invitation ravit le jeune homme, qui chercha aussitôt, mais en vain, le moyen de grimper au haut de cet arbre. Trois fois, il en fit le tour ; mais le tronc était trop vaste pour qu'il pût l'entourer de ses bras, et les plus basses branches étaient hors de sa portée. Tandis qu'il

se demandait comment il pourrait atteindre son but, une échelle de soie descendit jusqu'à lui, et, grâce à ce secours, il arriva bientôt au nid d'aigle qui occupait le sommet de l'arbre, et qui était aussi vaste et aussi solidement construit que la plate-forme d'une tour. Il trouva sa sœur assise sous un baldaquin, dont l'extérieur était garni de toile cirée pour braver les intempéries, et qui, à l'intérieur, était tapissé de satin rose. Elle tenait dans son giron un œuf d'aigle, qu'elle était occupée à couver.

IL ARRIVA BIENTÔT AU NID D'AIGLE.



L'entrevue fut très affectueuse de part et d'autre. Adelaïde avait des nouvelles fort exactes de la maison paternelle, et savait que Reinald était son frère puîné. Edgar, son mari, dont l'enchantement cessait une semaine sur sept, avait, dans ces intervalles de liberté, fait, pour

plaire à sa femme, plusieurs visites incognito à la cour de son beau-père, et l'avait ainsi renseignée de temps en temps sur ce qui s'y passait. Adelaïde invita son frère à attendre auprès d'elle la prochaine transformation, et, bien que le terme fût éloigné de six semaines, il y consentit avec empressement. Elle lui indiqua une cachette sûre dans le creux d'un arbre, et puisa pour le nourrir dans le magasin qu'elle avait sous son sofa, et qui était largement pourvu pour six semaines d'aliments conservés, comme ceux dont les marins font usage. Enfin, elle le congédia avec cette expresse recommandation : « Si tu tiens à ta vie, garde-toi du regard d'aigle d'Edgar ; s'il te voit dans son domaine, c'est fait de toi : il t'arrachera les yeux et te dévorera le cœur, comme il l'a fait encore hier à trois de tes pages qui te cherchaient dans la forêt. »



Reinald frissonna en apprenant le sort de ses pages ; il promit de se garder de toute imprudence et s'en alla dans son arbre creux, où il attendit patiemment que les six semaines fussent écoulées ; mais il avait l'agrément d'aller causer avec sa sœur pendant les absences de l'Aigle. Il fut enfin récompensé de cette longue attente par le plaisir qu'il goûta ensuite durant toute une semaine.

L'accueil qu'il reçut de son beau-frère l'Aigle ne fut pas moins amical que celui de son beau-frère l'Ours : même luxe, même train de maison. Chaque jour était un jour de

fête, et le moment de la fatale transformation ne revint que trop vite. Le soir du septième jour, Edgar congédia son hôte en l'embrassant tendrement, mais en lui recommandant bien de ne plus mettre les pieds dans son domaine : « Faut-il donc, dit Reinald avec tristesse, que je me sépare de vous pour toujours, mes chers amis ? N'est-il donc pas possible de rompre ce fatal enchantement ? Quand j'aurais cent existences, je les risquerais toutes de grand cœur pour vous délivrer. » Edgar lui serra la main cordialement : « Grand merci, brave jeune homme, dit-il, de cette preuve d'affection ; mais renoncez à ce dessein téméraire. Il est possible de rompre notre enchantement ; mais vous ne pouvez, vous ne devez point le tenter. Pour qui l'entreprend, il y va de la vie en cas d'échec, et vous ne devez pas vous sacrifier pour nous. »

Ces paroles ne firent qu'enflammer encore davantage l'héroïque désir que ressentait Reinald de tenter l'aventure. Ses yeux étincelaient d'ardeur, et l'espoir du succès colorait son visage. Il pressa son beau-frère Edgar de lui découvrir par quel moyen on pouvait détruire l'enchantement de la forêt ; mais celui-ci, dans la crainte de mettre en danger la vie du jeune homme, ne voulut lui faire aucune révélation : « Tout ce que je puis vous dire, cher frère, répondit-il, c'est que nul ne pourrait réussir à nous délivrer avant d'avoir trouvé la Clef des Enchantements. Si le destin vous a désigné pour être notre libérateur, les étoiles vous montreront le chemin qu'il faut suivre pour chercher cette clef. Sinon, toute tentative de votre part n'est que folie. »

A ces mots, il tira son portefeuille, et y prit trois plumes d'aigle qu'il offrit au Chevalier comme souvenir : « Si vous avez jamais besoin d'aide, dit-il, frottez ces plumes entre vos mains, et l'effet ne se fera pas attendre. »

Après cet entretien, les deux hommes se séparèrent. Le grand maréchal du palais, avec une troupe de valets, reconduisit le cher hôte, à travers une allée de pins, d'ifs et

de sapins gigantesques, jusqu'à la sortie du parc ; et, quand il eut franchi la grille, ils la refermèrent derrière lui et s'en retournèrent en toute hâte, car le moment de la transformation était proche.

Reinald s'assit sous un tilleul pour être témoin de ce changement merveilleux. La lune en son plein brillait d'un vif éclat ; il pouvait apercevoir distinctement le château dont le faîte dominait les grands arbres. Mais, aux premières lueurs du jour, il le vit disparaître au milieu d'un épais brouillard ; et, quand le soleil levant dissipa le brouillard, le château, le parc, la grille avaient disparu, et Reinald se trouva dans une triste solitude, en haut d'une masse de rochers, près d'un précipice sans fond.



Le jeune aventurier jeta les yeux autour de lui, se demandant par quel chemin il descendrait dans la vallée. Il aperçut dans le lointain une nappe d'eau qui brillait comme l'argent aux rayons du soleil ; durant toute la journée, il chemina péniblement dans cette direction à travers l'épaisse forêt : toutes ses pensées, tous ses efforts avaient pour but cet étang où il espérait trouver sa troisième sœur Bertha. Mais, plus il s'enfonçait dans la forêt, plus elle devenait impénétrable, l'étang disparut à ses yeux, et il désespéra de le revoir. Enfin, au coucher du soleil, il lui sembla que les arbres étaient moins serrés, et il vit de nouveau l'eau miroiter ; cependant la nuit tombait quand il en atteignit le bord. Épuisé de fatigue, il se coucha au pied d'un arbre, et le soleil était déjà haut quand il ouvrit les yeux le lendemain. Le sommeil avait réparé ses forces, ses membres étaient frais et dispos ; il sauta sur ses pieds, et se mit à suivre le bord de l'eau en songeant au moyen de parvenir jusqu'auprès de sa sœur, au fond de l'étang. Ce fut en vain qu'il éleva la voix pour l'avertir de sa présence : « Bertha, chère sœur, disait-il, si tu habites dans cet étang, réponds-moi. Je suis Reinald, surnommé l'Enfant-du-Miracle, ton frère, qui te cherche pour rompre ton enchantement et t'emmener hors de cette humide prison. » Mais l'écho de la forêt répondait seul à sa voix : « Bons poissons, continua-t-il, en s'adressant à des troupes de truites mouchetées de rouge qui s'avançaient jusqu'auprès du bord et semblaient considérer le jeune étranger, bons poissons, allez dire à votre maîtresse que son frère est là, qui voudrait l'entretenir. » Il recueillit toutes les miettes de pain qu'il avait encore dans ses poches, et les jeta dans l'eau, espérant les séduire ainsi et les décider à se charger de son message. Mais les truites gobèrent les miettes de pain, sans s'occuper autrement de leur bienfaiteur.

Reinald vit bien que son discours aux poissons n'avait pas produit tout l'effet qu'il en attendait, et qu'il devait recourir à quelque autre moyen pour atteindre son but. En brave

Chevalier qu'il était, il excellait dans tous les exercices du corps, et savait nager comme un rat d'eau. Il prit donc son parti sans hésiter, se débarrassa de son équipement, ne garda d'autre arme que son épée, et n'ayant pas de barque à sa disposition, comme autrefois son père, il se jeta à l'eau en pourpoint de satin rouge, bien déterminé à aller chercher au milieu des flots son beau-frère le Dauphin : « Il ne commencera pas par me dévorer, pensait-il, et il consentira bien à raisonner avec moi, comme avec mon père. » En conséquence, il battit l'eau le plus bruyamment qu'il put, pour attirer le monstre de son côté ; et, doucement porté sur les flots, il se dirigea vers le milieu de l'étang.

Tant que ses forces le lui permirent, il poursuivit courageusement sa course, sans rencontrer aucune aventure. Mais comme il commençait à se lasser, et qu'il tournait déjà les yeux du côté du rivage, il remarqua non loin de lui une légère vapeur, qui semblait sortir d'une sorte de bloc de glace placé à fleur d'eau. Il nagea vigoureusement de ce côté, et reconnut, en examinant la chose de plus près, une courte colonne de cristal de roche ; elle paraissait creuse, car il s'en échappait une fumée d'une agréable odeur qui montait vers le ciel en légers nuages que la brise en se jouant rabattait sur l'eau. Le hardi nageur présuma que c'était le tuyau de la cheminée de sa sœur Bertha, et qu'il lui serait possible de s'introduire chez elle par ce chemin. Il ne se trompait pas : ce tuyau aboutissait précisément à la cheminée de la chambre à coucher de la belle Bertha, qui, en riche déshabillé du matin, était occupée en ce moment à préparer son chocolat à un petit feu de bois de santal. Quand la Dame entendit du bruit dans le tuyau, et qu'elle vit paraître deux jambes d'homme qui se trémoussaient dans sa cheminée, ses sens furent si troublés par cette visite inattendue, que, dans son effroi, elle renversa son chocolat, et s'en alla à reculons tomber sans connaissance

dans son fauteuil. Reinald lui frappa dans les mains jusqu'à ce qu'elle reprît ses sens : quand elle fut un peu remise, elle lui dit d'une voix faible : « Malheureux, qui que tu sois, comment as-tu l'audace de pénétrer ici ? Ne sais-tu pas qu'une mort inévitable est le prix de cette témérité ? » — « Ne t'effraie pas, ma chère, dit le Chevalier ; je suis ton frère Reinald, surnommé l'Enfant-du-Miracle ; je ne crains ni danger, ni mort, et j'ai entrepris de chercher mes trois sœurs et de rompre le puissant enchantement qui les retient prisonnières. » Bertha embrassa tendrement son frère, mais elle tremblait de tous ses membres.

Ufo, le Dauphin, son mari, était allé plusieurs fois incognito à la Cour de son beau-père ; et il en avait récemment rapporté la nouvelle que Reinald était parti à la recherche de ses trois sœurs. Il avait souvent déploré cette téméraire entreprise du jeune homme : « Si son beau-frère l'Ours, disait-il, ne le met pas en pièce, si son beau-frère l'Aigle ne lui arrache pas les yeux, son beau-frère le Dauphin le dévorera certainement ; car je ne pourrais résister à cet instinct brutal qui me porterait à vouloir l'engloutir ; et quand même, ma bien-aimée, il irait chercher un refuge dans tes bras, je briserais en mille pièces ton palais de cristal, tu périrais dans les eaux, et il deviendrait ma proie. Pendant le temps de mon enchantement, tu le sais, l'accès de notre demeure est interdit à tout étranger. »

Tels furent les détails que la belle Bertha donna à son frère ; il lui répondit : « Ne peux-tu me dérober aux yeux de ton redoutable époux, comme ont fait tes sœurs, afin que j'attende ici la fin de l'enchantement ? — Hélas ! répliqua-t-elle, comment pourrais-je te cacher ! Ne vois-tu pas que cette demeure est faite de cristal, et que toutes les murailles en sont aussi transparentes qu'une glace ? — Il doit bien y avoir pourtant dans cette maison, reprit Reinald, quelque recoin impénétrable à la vue. » Bertha se creusa tant la tête, qu'elle finit par songer que le bûcher pourrait

bien servir de cachette. Aussitôt que cette heureuse idée lui fut venue, elle se mit à disposer les piles de bois dans la chambre transparente de manière à ménager au milieu d'elles un espace vide, et elle fit placer son frère dans cette retraite ; puis elle courut à sa toilette, se para le mieux qu'elle put, mit sa robe la plus riche, qui ajoutait encore aux charmes de sa personne, se rendit dans le salon de réception, pour y attendre la visite de son mari le Dauphin, et s'y assit plus belle qu'aucune des trois Grâces tant célébrées par les poètes. Le seul rapport qu'Ufo le Dauphin pût avoir avec sa charmante épouse pendant la période d'enchantement, consistait en une visite quotidienne ; il pouvait la considérer à travers la cloison transparente, et jouir de la vue de sa beauté.

A peine l'aimable Bertha venait-elle d'entrer dans son salon, que le monstre s'approcha en nageant. L'eau refoulée par sa course mugissait, et les vagues ondulaient et venaient clapoter autour des parois de cristal. Le Dauphin s'arrêta en face de la chambre, et écarquillant ses gros yeux verts comme la mer, il se mit à considérer la belle dame avec une muette admiration. Quoique la pauvre femme se fût bien promis de faire bonne contenance, la chose n'était pas en son pouvoir. Toute feinte, toute dissimulation lui était impossible : son cœur bondissait dans sa poitrine, ses joues et ses lèvres rougissaient et pâlissaient tour à tour. Le Dauphin, si borné qu'il fût, en sa qualité de poisson, était cependant quelque peu physionomiste : le trouble de la Dame éveilla ses soupçons, il fit d'effroyables grimaces, partit comme un trait, et commença autour du palais une ronde interminable. Il faisait un tel remue-ménage dans les eaux, que la demeure de cristal en tremblait, et que Bertha, glacée d'effroi, s'attendait à tout moment à la voir tomber en morceaux. Cependant, malgré cette attentive perquisition, le Dauphin n'aperçut rien qui pût confirmer ses soupçons ; il se calma donc un peu, et, par bonheur, il avait si bien troublé l'eau

par son manège, qu'il ne pouvait voir dans quel état se trouvait la tremblante Bertha. A la fin, il s'éloigna, et la Dame put se remettre un peu de la secousse.



Reinald attendit, caché dans sa retraite, le jour de la transformation. Son beau-frère le Dauphin ne semblait pas avoir banni toute défiance ; car, à chacune de ses visites quotidiennes, il ne manquait pas de faire trois fois le tour du palais de cristal, et d'en examiner du dehors les moindres recoins : toutefois il ne renouvela pas la scène du premier jour.

Enfin, l'heure de la transformation vint récompenser de sa courageuse patience le prisonnier du bûcher. Un jour, en se réveillant, il se trouva dans un palais princier, construit sur une petite île. Édifices, jardins, marchés, tout semblait nager sur l'eau. Cent gondoles glissaient çà et là sur les canaux ; tout était en mouvement sur les places, où régnait une joyeuse activité. En un mot, la principauté du beau-

frère le Dauphin était un petit Venise. Reinald y fut traité avec autant d'affectueuse cordialité qu'à la cour de ses deux autres beaux-frères.



L'enchantement d'Ufo durait six mois consécutifs : le septième mois était la période de liberté ; alors, depuis une pleine lune jusqu'à la suivante, tout rentrait dans l'ordre naturel. Comme Reinald fit auprès d'Ufo un plus long séjour, il se lia aussi d'une façon plus familière et plus intime avec lui qu'avec les autres frères. Depuis longtemps, il grillait d'envie d'apprendre par suite de quelles circonstances les trois princes avaient été condamnés à cet état surnaturel d'enchantement ; il avait questionné longuement là-dessus sa sœur Bertha, qui n'avait pu lui donner aucun éclaircissement, Ufo, sollicité à son tour, garda sur ce point un silence absolu, et Reinald ne put réussir à apprendre ce qu'il souhaitait.

Pendant ce temps, les jours de bonheur s'envolaient sur les ailes du vent : la lune perdait ses cornes d'argent, et sa face s'arrondissait tous les jours davantage. Un soir, pendant une promenade sentimentale, Ufo fit entendre à son beau-frère Reinald que l'heure de la séparation était sur le point de sonner ; il l'engagea à retourner auprès de ses parents, qui vivaient en grand souci à cause de lui : sa mère surtout était inconsolable, depuis qu'on avait reçu avis à la cour qu'il ne s'était point rendu en Flandre, mais

qu'il était allé courir les aventures dans la forêt merveilleuse.

Reinald demanda s'il y avait encore d'autres dangers à affronter dans la forêt, et il apprit qu'il n'y avait plus qu'une seule aventure à tenter, c'était de gagner le Prix d'Amour, en trouvant la Clef des Enchantements, et en détruisant le redoutable talisman ; tant que ce talisman existerait, il n'y avait pour les trois princes aucun espoir de délivrance. « Mais, ajouta Ufo le Dauphin, avec l'accent de l'amitié, suivez un bon conseil, jeune homme. Rendez grâces aux puissances translunaires et à la protection des trois dames, vos sœurs, d'avoir pu parcourir cette forêt sans porter la peine de votre témérité. Contentez-vous de la gloire que vous avez acquise : partez, et allez rendre compte à vos parents de ce que vous avez vu et entendu ; et que votre présence rappelle votre pauvre mère des portes du tombeau où l'ont conduite le chagrin et l'inquiétude que vous lui causez. » Reinald promit tout ce qu'on lui demandait, en se réservant tout bas de faire à sa tête. Car Messieurs les garçons, quand l'âge les affranchit de la tutelle maternelle, qu'ils galopent sur des chevaux fougueux et se croient devenu d'importants personnages, ne tiennent pas grand compte des larmes des pauvres mères.

Ufo comprit bien quelles étaient les dispositions du jeune homme ; aussi il tira son portefeuille, y prit trois écailles de poisson, et les lui offrit en disant : « Si jamais vous avez besoin de secours, frottez-les entre vos mains, et l'effet ne se fera pas attendre. » Là-dessus, Reinald monta dans une belle gondole dorée, et deux rameurs le conduisirent jusqu'à la terre ferme. A peine avait-il pris terre, que tout disparut, gondole, château, jardins, marchés ; et de toute cette magnificence il ne resta qu'un immense étang dont les roseaux frémissaient au souffle d'une fraîche brise matinale. Le Chevalier se retrouva à l'endroit d'où, trois lunes plus tôt, il s'était bravement jeté à l'eau. Son écu, sa

cuirasse étaient à la même place, et sa lance encore plantée en terre, comme le jour où il s'était dépouillé de ses armes. Il prit la résolution de ne point se donner de repos avant d'avoir entre les mains la Clef des Enchantements.

« Qui m'enseignera le bon chemin, qui soutiendra mes pas dans la véritable route qui conduit à la plus merveilleuse de toutes les aventures dans cette forêt sans limites ? O vous, puissances translunaires, jetez d'en haut sur moi un regard favorable, et si c'est un enfant de la terre qui doit rompre ce puissant enchantement, faites que je sois cet heureux mortel ! »

Ainsi parlait Reinald tout songeur, et il continuait sa route à travers la forêt impraticable. Il avança pendant sept jours, sans trouble ni crainte, dans ces interminables solitudes, et dormit pendant sept nuits en plein air, si bien que ses armes étaient toutes rouillées par l'humidité. Le huitième jour, il atteignit une crête de rochers, du haut desquels ses yeux plongeaient dans des solitudes sauvages. D'un côté s'ouvrait une vallée tapissée d'une sombre verdure, entourée de masses granitiques, que couronnaient de noirs sapins et de tristes cyprès. Dans le lointain se dressait un monument : deux énormes colonnes de marbre, dont la base et les chapiteaux étaient d'airain, supportaient un entablement dorique adossé à la muraille de rochers ; on voyait étinceler la porte d'acier, renforcée de barres massives et de solides verrous. Non loin du portail paissait un taureau noir, qui regardait de temps en temps autour de lui avec des yeux étincelants, et semblait surveiller les avenues.



Reinald ne douta pas qu'il n'eût rencontré l'aventure dont son beau-frère Ufo le Dauphin lui avait parlé, et il résolut aussitôt de tenter l'entreprise. Il se laissa glisser du haut des rochers dans la vallée, et parvint jusqu'à une portée de trait du taureau, sans avoir attiré son attention ; mais à la fin l'animal l'aperçut, bondit et se mit à courir furieusement de côté et d'autre, comme pour se préparer au combat. Semblable aux taureaux d'Andalousie, il soulevait de son souffle puissant des tourbillons de poussière, frappait du pied la terre qui tremblait, et se lançait tête baissée contre les rochers dont ses cornes faisaient voler les éclats. Le Chevalier se mit en défense, et quand le taureau vint fondre sur lui, il esquiva le choc par une volte adroite, et lui asséna sur la nuque un si vigoureux coup d'épée, qu'il pensait lui séparer la tête des épaules. O douleur ! Le cou du taureau était à l'épreuve du fer et de l'acier : la lame vola en éclats, et la poignée seule resta dans la main du Chevalier.

Il n'avait plus d'autre arme qu'une lance en bois d'érable, avec un fer à double tranchant, mais elle se brisa, à la deuxième rencontre, comme un brin de roseau. Le redoutable taureau souleva son ennemi désarmé et le lança comme un volant dans les airs où il le suivit des yeux, tout prêt à le recevoir sur ses cornes ou à l'écraser sous ses

pieds. Par bonheur, le Chevalier rencontra en retombant les branches d'un poirier sauvage, qui le retinrent suspendu fort à propos. Bien qu'il sentît craquer toutes ses côtes, il eut pourtant la présence d'esprit de s'accrocher fortement à l'arbre ; mais le taureau furieux attaquait si vigoureusement le tronc avec ses cornes d'acier qu'il se déracinait et ne devait pas tarder à s'abattre.

Dans le moment où la bête enragée prenait son élan pour redoubler ses coups terribles, Reinald songea tout à coup aux présents de ses beaux-frères.



Le papier qui lui tomba le premier sous la main fut celui qui renfermait les trois poils d'ours. Il les frotta de toutes ses forces entre ses mains, et soudain un ours énorme arriva au galop, et engagea un rude combat avec le taureau : il s'en rendit maître en peu d'instants, l'étrangla et le mit en pièces. Quand il lui ouvrit le ventre, Reinald en vit sortir un canard qui s'envola tout effaré avec de grands cris. Le Chevalier, à ce spectacle surprenant, soupçonna quelque ruse nouvelle, et pensa que l'oiseau emportait sans doute avec lui le prix du combat que l'ours venait de terminer victorieusement. Il atteignit donc les trois plumes d'aigle et les frotta dans ses mains : aussitôt parut dans les airs un aigle puissant, dont la vue effraya le canard, qui alla se réfugier dans des buissons. L'aigle restait au dessus de la cachette, planant toujours dans les nues. Reinald s'en aperçut : il effraya le canard pour le faire partir, et se mit à sa poursuite jusque dans un endroit où la forêt s'éclaircissait, et où le fugitif, ne pouvant plus se cacher,

prit son vol du côté de l'étang. Mais l'aigle s'abattit du haut des airs, le saisit et le déchira dans ses serres ; et le canard, en mourant, laissa tomber dans l'eau un œuf d'or. Reinald comprit ce qu'il avait à faire pour triompher de cette nouvelle difficulté ; il prit les trois écailles de poisson, et se mit à les frotter entre ses mains. Soudain parut à la surface de l'étang un monstrueux poisson, qui tenait l'œuf dans son énorme gueule, et vint le cracher sur le bord. Le Chevalier, transporté de joie, se hâta de briser l'œuf au moyen d'une pierre, et il y trouva une petite clef : c'était, il le comprit avec bonheur, la Clef des Enchantements.





Il retourna en toute hâte au portail d'acier. La mignonne clef ne paraissait pas faite pour l'énorme serrure : et cependant elle n'y eut pas plus tôt touché que tout s'ouvrit : les lourdes barres de fer tombèrent d'elles-mêmes, et la porte d'acier tourna sur ses gonds. Reinald, au comble de la joie, descendit dans une sombre grotte, où il vit sept portes qui conduisaient dans autant de chambres souterraines somptueusement décorées et éclairées par des lustres magnifiques. Reinald les parcourut l'une après l'autre, et en sortant de la dernière pénétra dans un cabinet, où il aperçut une jeune dame, d'une beauté parfaite étendue sur un sofa et plongée dans un sommeil magique. Auprès d'elle était une plaque d'albâtre couverte de caractères inconnus. Reinald présuma que c'était là le

talisman auquel étaient attachés tous les enchantements de la forêt. Saisi d'une généreuse indignation, il brandit sa main armée d'un gantelet de fer, et déchargea sur la plaque un coup terrible. Aussitôt la belle dormeuse se réveilla en sursaut, jeta sur le talisman un regard effrayé, puis retomba dans son invincible sommeil. Reinald frappa un second coup qui produisit le même effet que le premier. Il était bien décidé à détruire le talisman : comme il n'avait ni épée, ni lance, mais seulement deux bras vigoureux, il souleva de son socle la plaque magique, et la lança sur le pavé de marbre avec tant de force qu'elle vola en éclats. A l'instant, la jeune dame s'éveilla tout à fait, et s'aperçut alors pour la première fois de la présence du Chevalier, qui, avec un air modeste et respectueux, se tenait devant elle, un genou enterre. Sans lui donner le temps de prononcer une parole, elle abaissa son voile sur son gracieux visage, et dit d'une voix irritée : « Loin de moi, infâme sorcier ! Même sous cette figure de charmant chevalier, tu ne réussiras pas à tromper mes yeux, ni à surprendre mon cœur. Tu connais ma résolution : rends-moi à ce sommeil de mort où tu m'as plongée par tes enchantements. »

Reinald comprit l'erreur de la Dame : aussi, sans se déconcerter de cette apostrophe, il répliqua : « Gracieuse demoiselle, calmez votre courroux, je ne suis point ce redoutable sorcier qui vous retient prisonnière, je suis le comte Reinald, surnommé l'Enfant-du-Miracle. Voyez : j'ai détruit le talisman, dont la puissance tenait vos sens engourdis. » La Dame regarda à travers son voile, aperçut le talisman brisé, et s'émerveilla fort de la courageuse action du jeune homme ; alors elle tourna les yeux vers lui, et trouva qu'il était fort agréable à voir. Elle se leva de son sofa, tendit la main au Chevalier, et lui dit d'une voix aimable : « Puisqu'il en est ainsi, noble Chevalier, achevez votre ouvrage, et conduisez-moi hors de cette affreuse caverne, afin que je puisse voir briller au ciel le soleil de Dieu, s'il fait jour, et, s'il fait nuit, les étoiles d'or. »

UN SAVANT PHILOSOPHE LA FABRIQUÉ.



Reinald lui offrit le bras pour lui faire traverser les chambres magnifiques par lesquelles il avait passé. Il ouvrit la porte : tout était sombre comme aux premiers moments de la création, avant que Dieu eût répandu la lumière sur les ténèbres qui enveloppaient le monde. Tous les flambeaux étaient éteints et les lustres de cristal ne jetaient

plus leur douce lueur sur les voûtes de la demeure souterraine. Le noble couple tâtonna longuement dans l'obscurité avant de pouvoir sortir de ce noir dédale et d'apercevoir enfin la lumière du jour qui brillait au loin à travers l'ouverture du rocher. Enfin, sortie de ce tombeau, la jeune dame sembla renaître sous l'influence vivifiante de la bienfaisante nature : elle savourait avec ravissement le parfum des fleurs que lui apportait le tiède zéphyr, tout imprégné des douces senteurs de la prairie. Elle s'assit sur le gazon avec le beau Chevalier, qui la considérait avec une admiration dont la Dame ne semblait pas s'offenser. Reinald éprouvait une violente envie d'apprendre qui était la belle inconnue, et comment elle se trouvait ainsi enchantée dans cette forêt. Il la pria timidement de lui raconter son histoire, et la Dame, ouvrant ses lèvres de rose, parla ainsi :



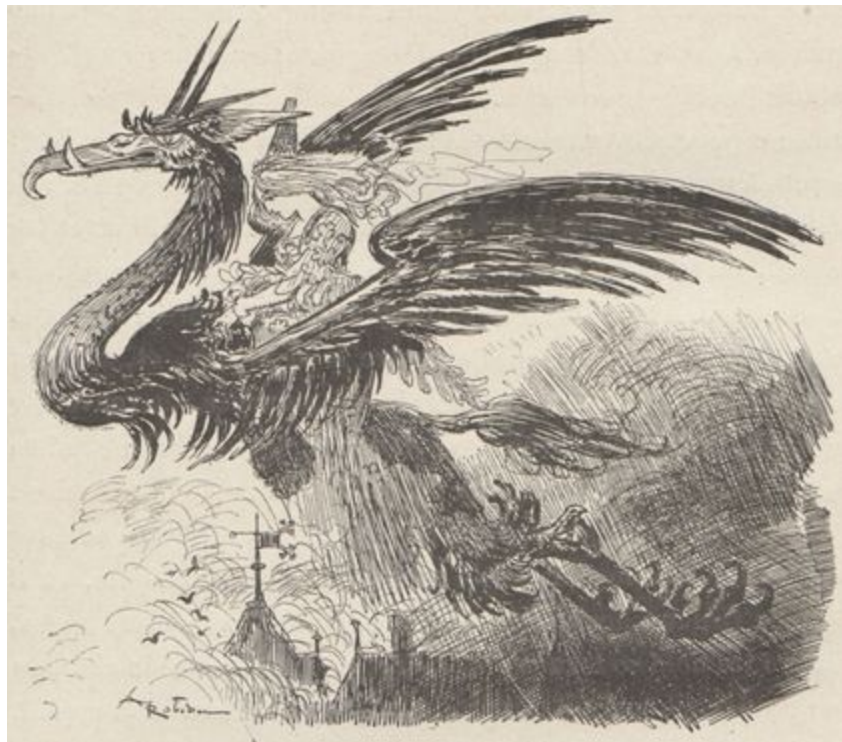
« Je me nomme Hildegarde, je suis la fille de Radbod, prince de Poméranie : Zornebock, prince de Serbie, me demanda en mariage. Comme c'était un hideux géant et un païen, et qu'il avait de plus la réputation d'être un méchant

sorcier, on prétextait, pour l'éconduire, ma tendre jeunesse. Ce païen fut si enragé de ce refus, qu'il déclara la guerre à mon cher père. Je le tua dans une rencontre et se rendit maître de ses États. Je m'étais réfugiée chez la sœur de mon père, la comtesse de Fohbourg ; quant à mes trois frères, ils étaient dans ce temps-là à guerroyer hors du pays comme de braves chevaliers. Ma retraite ne put rester ignorée de l'enchanteur, et aussitôt qu'il se fut mis en possession des États de mon père, il résolut de m'enlever : les ressources de son art magique lui donnaient toute facilité pour exécuter son dessein.

Le Comte, mon oncle, était passionné pour la chasse ; je l'accompagnais souvent, et dans ces occasions tous les seigneurs de sa cour rivalisaient à qui m'offrirait le cheval le mieux équipé. Un jour, un écuyer inconnu s'approcha de moi avec un magnifique cheval gris-pommelé, et me pria, au nom de son maître, de monter ce cheval et de vouloir bien le considérer comme ma propriété. Je lui demandai le nom de son maître, mais il s'excusa de ne pouvoir me répondre, ajoutant qu'il satisferait ma curiosité après la chasse, quand j'aurais essayé le cheval et déclaré si j'agréais le présent. Je ne pouvais guère refuser cette proposition : de plus, le cheval était si magnifiquement harnaché qu'il excitait l'admiration de toute la cour. Sa housse de pourpre était couverte d'or, de pierres précieuses et de riches broderies. Une bride de soie rouge courait de son mors à son cou ; le mors et les étriers étaient d'or massif, tout garnis de rubis. Je sautai en selle et j'eus la vanité de me complaire en cet équipement.

L'allure du noble coursier était si douce et si commode, que son pied semblait à peine toucher la terre. Il franchissait légèrement les fossés et les palissades, et les plus hardis cavaliers ne pouvaient le suivre. Une biche blanche qui se rencontra sur ma route et que je poursuivis vivement m'entraîna sur ses pas jusqu'au fond de la forêt, et me sépara du reste des chasseurs. De peur de m'égarer,

je laissai la biche, afin de retourner au rendez-vous de chasse : mais le cheval regimba, refusa de m'obéir, se cabra, secoua sa crinière, et s'emporta. J'essayai de le calmer ; mais au même instant je m'aperçus avec épouvante que le coursier blanc se changeait sous moi en un monstre ailé. Ses pieds de devant s'élargirent en forme d'ailes, son cou s'allongea, un long bec vint s'ajouter à sa tête ; enfin, je me vis sur un hippogriffe à longues jambes qui prit son essor, s'élança avec moi dans les airs, et me transporta en moins d'une heure dans cette forêt, où il vint prendre terre devant la porte de fer d'un vieux château.



Mon premier effroi, dont je n'avais pu me remettre encore, s'accrut bien davantage, quand j'aperçus l'écuyer qui le matin m'avait amené le cheval gris-pommelé, et qui s'approchait d'un air obséquieux pour m'aider à descendre de ma selle. Muette d'effroi et de courroux, je me laissai conduire sans mot dire à travers de magnifiques appartements jusqu'à un salon, où je fus accueillie par une

troupe de dames en habits de gala, qui me reçurent comme leur maîtresse et se mirent à mes ordres. Toutes s'empressaient à me servir de leur mieux ; mais personne ne voulait me dire où j'étais ni en quelles mains j'étais tombée. Je m'abandonnai à un désespoir silencieux, que Zornebock l'enchanteur vint interrompre au bout de quelques instants ; il parut devant moi sous la figure d'un Bohémien cuivré, se jeta à mes pieds et me supplia de l'accepter pour époux : je lui fis l'accueil que le meurtrier de mon père pouvait attendre de moi. Ce monstre avait des instincts féroces, et les passions bouillonnaient terriblement dans son cœur. Sa fureur ne tarda pas à s'allumer : je me raidis contre le désespoir, et, bravant sa colère, je le suppliai d'accomplir ses menaces, de renverser le palais, et de m'ensevelir sous les ruines. Alors, il me quitta tout à coup, comme pour me laisser le temps de la réflexion.

Au bout de sept jours, il revint pour renouveler son odieuse proposition : je le chassai de ma présence avec mépris, et il s'élança furieux hors de la chambre. Quelques instants après, la terre trembla sous mes pieds, et il me sembla que le château s'engloutissait au fond d'un abîme : je tombai sur mon sofa, et mes sens m'abandonnèrent.

La voix terrible de l'Enchanteur me tira de ce sommeil de mort : « Éveille-toi, disait-il, belle endormie, de ton somme de sept ans, et dis-moi si l'influence salutaire du temps a adouci ta haine pour ton fidèle Chevalier. Réjouis mon cœur du moindre rayon d'espérance, et cette triste grotte deviendra tout à coup le Temple du Bonheur. » Je ne voulus pas même répondre à l'infâme Sorcier par un mot ou un regard : je ramenai mon voile sur mon visage et me mis à pleurer. Mon désespoir parut le toucher : il pria, supplia, gémit bruyamment et se roula comme un ver à mes pieds. Enfin, à bout de patience, il se releva furieux et dit : « Eh bien, soit ! Dans sept ans nous reprendrons cet entretien ! » Là-dessus, il disposa la table d'albâtre sur son

socle : aussitôt un invincible sommeil s'appesantit sur mes paupières jusqu'au jour où le barbare vint de nouveau troubler mon repos : « Princesse inflexible, dit-il, si tu es encore cruelle pour moi, du moins ne le sois pas pour tes trois frères. Mon infidèle écuyer leur a révélé ton destin : je l'ai puni, le traître. Ils sont venus, ces malheureux, avec une armée, pour t'arracher de mes mains : mais l'entreprise était au-dessus de leurs forces ; et aujourd'hui, relégués dans cette forêt sous des formes diverses, ils pleurent leur folie. » Ce misérable mensonge, auquel le Sorcier avait recours pour triompher de ma résolution, ne réussit qu'à m'exaspérer encore davantage contre lui. Mes lèvres n'eurent pour lui que des paroles d'horreur et de profond mépris : « Malheureuse, reprit alors l'infâme païen, ton arrêt est prononcé. Dors, aussi longtemps que les puissances invisibles obéiront à ce talisman. » Aussitôt je retombai dans mon sommeil magique, et je perdis la vie et le sentiment.

Vous m'avez, noble Chevalier, éveillée de ce sommeil de mort en détruisant l'enchantement ; mais je ne comprends pas en vertu de quelle puissance vous avez réussi à accomplir ce prodige, ni quelle cause a pu empêcher l'Enchanteur d'y mettre obstacle. Il faut que Zornebock ne soit plus en vie ; sans quoi, vous n'auriez pu vous attaquer impunément à son talisman. »

Les conjectures de la charmante Hildegarde étaient fondées. Le Sorcier avait fait invasion avec ses Serbes en Bohême, où régnait alors la princesse Libussa, de la race des fées ; mais, comme autrefois Cyrus vaincu par la reine Tomyris, Zornebock eut affaire cette fois à plus fort que lui. En matière d'enchantements, il n'était qu'un écolier auprès de l'illustre reine de Bohême. Réduit à s'enfuir du champ de bataille, il avait succombé sous les coups d'un chevalier au bras de fer, revêtu par la fée d'armes magiques, contre lesquelles les artifices du sorcier furent impuissants.

Quand la belle Hildegarde eut terminé son récit, Reinald, à son tour, se mit à lui raconter ses aventures. Lorsqu'il en vint à parler des trois princes, ses beaux-frères, enchantés dans la forêt, la princesse fut saisie d'un profond étonnement ; car elle reconnut que Zornebock lui avait dit sur ce point l'exacte vérité. Le Chevalier était arrivé à la fin de son histoire, quand de grands cris de joie et de triomphe firent tout à coup retentir les montagnes. Bientôt après s'élancèrent de la forêt trois troupes de cavaliers, à la tête desquels Hildegarde reconnut ses frères, et Reinald ses sœurs : l'enchantement de la forêt était rompu.

Après de mutuels embrassements, et toute sorte de joyeux compliments, la troupe des Désensorcelés abandonna le désert, et se rendit au château de la forêt. Des messagers à cheval volèrent à la résidence du comte pour lui porter l'heureuse nouvelle du retour de ses enfants.

La cour se trouvait alors dans une profonde tristesse, à cause de la disparition du jeune comte, que l'on pleurait comme mort. Ses parents croyaient que la forêt enchantée l'avait englouti pour jamais ; la mère désespérée n'avait plus de consolation sur terre et appelait la mort à grands cris. Mais quand les messagers de bonheur arrivèrent au château, ce fut comme un changement à vue : toute la maison prit en un instant un nouvel aspect, tout y respira de nouveau la vie et la joie. Au bout de quelques jours, les vieux parents goûtèrent l'inexprimable bonheur d'embrasser leurs enfants et petits-enfants. Adelaïde avait, depuis la visite de son frère, fait éclore de l'œuf une adorable fillette, qui, en manière de bienvenue se pendit en souriant au cou du grand-papa, et se mit à lui tirer ses cheveux blancs. Mais, parmi toutes les réjouissances de cet heureux retour, les plus magnifiques eurent lieu en l'honneur du mariage de Reinald avec la belle Hildegarde.

Une année entière s'écoula au milieu de fêtes et de divertissements de toute sorte. Enfin, les princes pensèrent

que les plaisirs, en se prolongeant davantage, ne manqueraient pas d'amollir le courage et l'énergie de leurs chevaliers et de leurs pages. D'ailleurs, la résidence du comte n'était pas assez vaste pour se prêter commodément aux exigences de cette vie somptueuse. Les trois frères songèrent donc à partir avec leurs épouses ; quant à Reinald, l'héritier du nom et du titre de son père, il ne quitta plus ses vieux parents et leur ferma les yeux comme un fils pieux. Albert l'Ours acheta la principauté d'Ascanie, et fonda la ville de Bernbourg ; Edgar l'Aigle s'en alla en Helvétie, à l'ombre des Alpes élevées, et bâtit Aarbourg, au bord d'une rivière sans nom, mais qui emprunta plus tard celui de la ville qu'elle arrose ; Ufo le Dauphin fit une expédition en Bourgogne, s'empara d'une partie de ce royaume, et nomma Dauphiné la province qu'il avait conquise. Et, comme les noms de leurs villes et de leurs dynasties étaient autant d'allusions à leur enchantement, de même ils adoptèrent pour leurs amoiries des figures empruntées à la même source. De là vient que les armes de Bernbourg représentent encore aujourd'hui un ours à couronne d'or, celles d'Aarbourg un aigle, et celle du Dauphiné un dauphin. Quant aux magnifiques perles, dont, aux jours de cérémonie, se glorifient dans leur Olympe nos déesses terrestres, et qui sont admirées comme perles d'Orient, elles viennent de l'étang de la forêt, et se trouvaient autrefois dans les trois sacs de toile.



RICHILDE

Le vertueux Gunderich, comte de Brabant, vivait au temps des Croisades. Il était d'une piété si exemplaire, qu'il aurait mérité le titre de saint, aussi bien que l'empereur Henri le Boiteux. Son château ressemblait à un cloître ; on n'y entendait pas le cliquetis des éperons, le hennissement des chevaux ou le bruit des armes ; mais les pieuses litanies des moines et le tintement des clochettes d'argent y résonnaient sans interruption. Le comte ne manquait pas une messe, suivait assidûment les processions avec un cierge béni à la main, et se rendait en pèlerinage à tous les lieux saints, jusqu'à trois journées de marche à la ronde, où l'on distribuait des indulgences. Grâce à ces pratiques, il avait rendu sa conscience si claire et si nette que nul souffle ennemi n'eût pu la ternir. Et cependant, quoiqu'il fût sans reproche, et n'eût rien à démêler avec Satan, son cœur ne goûtait aucun contentement ; car il n'avait pas d'héritier, et il se demandait à qui passeraient après lui ses grands trésors et ses immenses revenus. La comtesse, sa

femme, qui partageait ses regrets, ne négligeait rien pour fléchir le ciel par le jeûne et les mortifications ; mais toutes ces pratiques de pénitence restaient sans effet, et les deux époux ne pouvaient obtenir du ciel qu'il bénît enfin leur union.

Or, il arriva qu'à cette époque Albert le Grand passa par le Brabant, pour aller au concile où l'appelait Grégoire X ; et il ne manqua pas de rendre visite au comte, qui avait la réputation d'offrir toujours aux gens d'église la plus somptueuse hospitalité. En effet, le comte le reçut avec tous les égards dus à son rang et à sa dignité, et il se fit dire par lui une messe pour laquelle il lui compta cent écus. La comtesse ne voulut pas se laisser vaincre en générosité par son époux, aussi se fit-elle dire également une messe, pour laquelle elle paya cent florins. Puis, elle demanda au vénérable Dominicain de vouloir bien l'entendre en confession. Là, elle lui révéla le secret chagrin qui remplissait d'amertume sa vie et celle de son mari. Albert la consola, et lui annonça d'un ton inspiré qu'avant qu'il revînt du concile, elle aurait le bonheur d'être mère. La prédiction s'accomplit : à son retour, Albert trouva dans les bras de l'heureuse comtesse une tendre fillette, le vrai portrait de sa mère qui rendait grâce à tous les saints. Gunderich aurait sans doute préféré un héritier mâle : mais la petite créature était si aimable et si gentille, et lui riait avec tant d'innocence, qu'il la portait souvent dans ses bras et y trouvait grand plaisir. Comme le comte était persuadé qu'il devait aux prières du grand Albert cette bénédiction de son mariage, il l'étouffa presque à force de bienfaits, et à son départ lui fit présent d'une si magnifique chasuble, que l'archevêque de Tolède aurait eu peine à trouver la pareille dans son trésor. La comtesse demanda la bénédiction d'Albert pour sa petite fille, et en prit sa part avec un profond recueillement.

Albert le Grand a été très diversement jugé par ses contemporains. Certains le tenaient pour un si grand saint

qu'on n'aurait pu trouver le pareil dans le calendrier ; d'autres le faisaient passer pour un affreux sorcier, d'autres encore pensaient qu'il n'était rien moins que tout cela, mais bien un philosophe profondément instruit, qui avait su arracher à la nature tous ses secrets. Il est certain qu'il faisait des choses merveilleuses et dont chacun s'étonnait fort. Ainsi, quand l'empereur Frédéric II le pria de lui donner un échantillon de son savoir-faire, Albert l'invita (on était en plein hiver) à venir déjeûner au couvent de Cologne sur le Rhin, et lui offrit un spectacle sans pareil. Les hyacinthes et les tulipes étaient en pleine floraison, les arbres à fruits étaient couverts de fleurs, quelques-uns portaient des fruits mûrs ; les rossignols se faisaient entendre dans les arbres avec les fauvettes, et les hirondelles tournoyaient joyeusement au-dessus de la tour du Couvent. Quand l'empereur eut bien admiré ces merveilles, Albert le conduisit avec les gens de sa suite à une treille en pleine maturité, et donna à chacun des courtisans un couteau pour cueillir une grappe de raisin : mais on devait attendre son signal. Après quelques moments, le signal fut donné ; et tout à coup, sans qu'on pût comprendre comment, chaque courtisan se trouva dans la position la plus ridicule, se tenant le nez de la main gauche, et se disposant à le trancher avec le couteau qu'il avait dans la main droite. Ce spectacle grotesque occasionna à Frédéric un tel accès d'hilarité qu'il fut obligé de tenir à deux mains son ventre impérial. S'il n'y avait là rien de surnaturel, c'était assurément un tour que nos plus habiles prestidigitateurs ne seraient pas capables d'exécuter après le Grand Albert.



Après que le révérend Dominicain eut donné sa bénédiction à la petite Richilde, et au moment où il allait se mettre en route, la comtesse lui demanda encore un souvenir pour sa fille, une relique, une amulette quelconque. Albert se frappa le front et dit : « Vous avez raison de m'y faire penser, noble dame, j'allais oublier de faire un présent à votre petite fille. Mais dites-moi d'abord bien exactement l'heure où l'enfant a poussé son premier cri, et puis laissez-moi seul. » Là-dessus, il s'enferma pendant neuf jours dans une cellule mystérieuse, où il travailla assidûment dans l'intention de créer un chef-d'œuvre capable de fixer à jamais son souvenir dans le cœur de la jeune Richilde.

Quand il eut achevé son œuvre, et constaté qu'elle était pleinement réussie, il la porta secrètement à la comtesse, lui en révéla les vertus et les propriétés cachées, et lui expliqua comment elle devrait instruire sa fille, quand elle serait devenue grande, de l'utilité de cet objet mystérieux et de la manière de s'en servir. La comtesse reçut le présent avec un extrême contentement, et le serra dans l'armoire où elle gardait ses bijoux.

Le pieux Gunderich vécut encore quelques années dans la retraite, fonda plusieurs couvents et chapelles, mais cependant économisa une notable partie de ses revenus pour grossir la dot de sa fille. Quand il sentit venir sa dernière heure, il se fit revêtir d'une robe de moine, et mourut ainsi dans les sentiments de la plus fervente piété.

La comtesse choisit un couvent pour y passer le temps de son veuvage, et consacra tous ses soins à l'éducation de sa fille qu'elle se proposait d'introduire elle-même dans le monde, aussitôt qu'elle aurait atteint l'âge voulu. Mais, avant de pouvoir réaliser son désir, elle fut surprise par la mort, au moment même où la jeune fille, parvenue à sa quinzième année, entrait dans le printemps de la vie et de la beauté.



La bonne mère se révolta d'abord contre la cruelle nécessité qui la séparait prématurément de la belle Richilde, dans laquelle elle avait espéré se voir revivre ; mais, quand la dernière heure fut près de sonner, elle se résigna courageusement à son sort et se prépara au départ. Elle appela sa fille auprès d'elle, lui commanda de sécher ses larmes, et lui fit ainsi ses adieux : « Je te quitte, chère enfant, à un âge où la présence d'une mère te serait le plus nécessaire. Mais, ne te désole pas : si tu perds une tendre mère, tu auras, pour la remplacer, un fidèle ami et conseiller qui, si tu es sage et prudente, guidera tes pas, et t'empêchera de jamais t'égarer. Dans l'armoire qui renferme mes bijoux se trouve un merveilleux objet qui t'appartiendra après ma mort. Un savant philosophe, nommé Albert le Grand, qui a pris une grande part à la joie

de ta naissance, l'a fabriqué sous une certaine constellation, et me l'a confié pour t'en découvrir l'usage. Cet objet est un miroir de métal, encadré dans une bordure d'or massif. Pour tout le monde, c'est un miroir comme un autre : il reproduit fidèlement les images qu'il reçoit. Mais pour toi il a une bien autre propriété : chaque fois que tu l'interrogeras en prononçant la formule inscrite sur ce parchemin, il te répondra en présentant à tes yeux des figures nettes et vivantes. Garde-toi surtout de lui demander conseil par indiscretion ou curiosité, ou de l'interroger à la légère sur ton avenir. Considère ce miroir merveilleux comme un de ces amis sérieux qu'on doit craindre de fatiguer par des questions frivoles, mais qui vous donnent de sages conseils dans les circonstances importantes de la vie. Aie recours à lui avec prudence, afin qu'il reste toujours clair et pur, et ne se ternisse jamais sous le souffle empoisonné du vice. »

Après que la mère mourante eut ainsi donné à sa fille ses suprêmes avis, elle embrassa Richilde baignée de larmes, reçut les derniers sacrements et rendit l'âme.

La jeune fille ressentit profondément la perte d'une si tendre mère. Elle s'enveloppa de vêtements de deuil, et passa dans les pleurs une des plus belles années de sa vie, entre les murailles d'un couvent, dans la compagnie de la vénérable supérieure et des pieuses sœurs, sans songer une fois à l'héritage de sa mère, ni jeter les yeux sur le miroir merveilleux.

Cependant le temps adoucit insensiblement l'amertume de sa douleur, la source des larmes se tarit ; et, comme le cœur de la noble demoiselle ne trouvait plus d'occupation dans les pleurs et les regrets, elle commença à ressentir dans sa cellule solitaire les atteintes de l'ennui. Alors elle descendit plus souvent au parloir ; elle trouva peu à peu du plaisir à babiller avec les tantes et les cousins des nonnes ; et ces derniers étaient si empressés à rendre visite à leurs pieuses cousines, qu'ils se pressaient en foule à la grille,

quand la belle Richilde était au parloir. Il se trouvait là de nobles chevaliers qui tenaient de doux propos à la jeune pensionnaire. Ces flatteries jetèrent dans son cœur un petit germe de vanité ; et, comme le terrain n'était pas ingrat, ce petit germe grossit rapidement, et prit bientôt de solides racines. Demoiselle Richilde réfléchit qu'elle serait mieux en liberté, hors du couvent, que dans cette cage aux barreaux de fer, Elle quitta le cloître, monta sa maison, prit pour chaperon une respectable matrone, et fit avec éclat son entrée dans le grand monde.





La renommée de sa beauté et de sa grâce se répandit de tous côtés. Nombre de princes et de comtes vinrent des pays éloignés pour lui faire la cour. Des rives du Tage, de celles du Pô, de la Tamise, de la Seine, du Rhin arrivèrent en foule les plus brillants cavaliers, désireux de déposer leurs hommages aux pieds de la belle Richilde. Son palais semblait le séjour d'une fée. Les étrangers y recevaient le plus aimable accueil, et ne manquaient pas de reconnaître les politesses de la châtelaine par les flatteries les plus délicates. Il ne se passait pas de jour qu'on ne vît dans la cour du château quelque chevalier armé de pied en cap, qui faisait proclamer par des hérauts sur toutes les places et à tous les carrefours de la ville que quiconque aurait l'audace de prétendre que la Comtesse de Brabant n'était pas la plus belle de son temps devrait se présenter en champ-clos et soutenir son dire les armes à la main contre les champions de la belle Richilde. D'ordinaire personne ne se présentait, ou, si parfois quelques chevaliers se laissaient persuader de relever le défi et de réclamer le prix de la beauté pour la Dame de leurs pensées, ce n'était là qu'une

vaine démonstration. La politesse ne leur permettait pas de faire mordre la poussière aux champions de la belle Richilde : au moment de combattre, ils brisaient leurs lances, s'avouaient vaincus, et décernaient à la jeune comtesse le prix de la beauté, hommage qu'elle recevait avec un air de modestie tout à fait virginale.

IL EMPOIGNA LE MANTEAU NOIR PAR LE MILIEU DU
CORPS.



Jusqu'alors il ne lui était jamais venu à l'idée de consulter le miroir magique. Elle s'en servait comme de tout autre miroir, pour s'assurer que ses femmes l'avaient coiffée à son goût et à son avantage ; elle ne s'était encore permis aucune question, soit qu'elle ne se fût jamais trouvée dans

une circonstance à avoir besoin d'un conseiller, soit dans la crainte qu'une demande indiscrete et frivole de sa part ne fît ternir le clair miroir. Cependant la voix de la flatterie excitait de plus en plus sa vanité ; elle brûlait du désir de savoir si elle était réellement digne du titre que la voix de la renommée lui décernait chaque jour ; car elle possédait ce bon sens, si rare chez les grands, de n'ajouter qu'une médiocre confiance aux paroles de ses courtisans. Pour une fille dans la fleur de l'âge, quels que soient son rang et sa condition, c'est un point bien important que de savoir si elle est belle ou laide : aussi n'est-il pas étonnant que Richilde désirât être fixée sur un sujet si intéressant ; et de qui pouvait-elle attendre une réponse plus concluante que de son sincère ami, le miroir ? Elle s'enferma donc un jour dans sa chambre, alla se placer devant le miroir magique, et prononça la formule :

« Miroir brillant, miroir poli,
Miroir d'or pendu au mur,
Montre-moi la plus belle du Brabant ! »

Puis elle tira vivement le rideau de soie, regarda, et aperçut... sa propre figure. La joie de son âme fut extrême : l'orgueil du triomphe colora son visage et fit étinceler ses yeux. Mais aussi, dès ce moment, son cœur devint hautain et superbe, comme celui de la reine Vasthi. Les louanges qu'on prodiguait à sa beauté, et qu'elle acceptait jusqu'alors avec la rougeur de la modestie, elle les exigea désormais comme un tribut légitime ; elle ne regarda plus les filles du pays qu'avec un suprême dédain ; et, si l'on parlait devant elle de princesses étrangères, et qu'on vantât les attraits de quelqu'une, cela lui perçait le cœur, ses lèvres se contractaient, elle avait ses vapeurs. Les

courtisans, qui s'apercevaient bien de la faiblesse de la dame, la flattaient impudemment, et médisaient en chœur de toute la gent féminine. Les beautés mêmes les plus célèbres de l'antiquité, rentrées dans le néant depuis tant de siècles, n'étaient pas épargnées, et devaient subir les plus rudes critiques. La belle Judith était trop robuste et trop massive ; la belle Esther était trop vindicative, puisqu'elle avait laissé pendre les fils de l'ex-ministre Aman, qui ne lui avaient rien fait ; la belle Hélène avait les cheveux roux, et, selon toute probabilité, des taches de rousseur ; pour la belle Cléopâtre, on louait bien sa petite bouche, mais on critiquait ses lèvres épaisses, et ses longues oreilles à l'égyptienne ; la reine Thalestris..... bref la belle Richilde passait à sa cour pour l'unique et suprême idéal de la beauté féminine ; et, comme elle était, dans le fait, en vertu du témoignage du miroir magique, la première beauté du Brabant, comme elle possédait en outre de grandes richesses, avec beaucoup de villes et de châteaux, elle ne manquait pas de prétendants de haute naissance. Elle en comptait plus que dame Pénélope, et elle savait les amuser et les leurrer de douces espérances, aussi adroitement que la reine Élisabeth d'Angleterre.

Cependant son cœur n'avait subi jusqu'alors que des impressions toutes superficielles ; elle ne savait même pas à qui il appartenait. Il était ouvert à chaque soupirant, mais seulement pendant trois jours, pour satisfaire aux lois de l'hospitalité : dès qu'un nouvel arrivant se présentait, le possesseur actuel était froidement mis de côté. Le comte d'Artois, ceux de Flandre, de Namur, de Gueldre, de Groningue, bref, tous les dix-sept comtes des Pays-Bas, à l'exception de quelques-uns qui étaient déjà mariés ou qui étaient déjà vieux, se disputaient le cœur de la belle Richilde, ou sollicitaient sa main.

La prudente matrone, qui jouait auprès de la jeune fille le rôle d'une mère, jugea que ces manœuvres de coquetterie ne pouvaient sans danger se continuer plus longtemps. La

réputation de la demoiselle paraissait déjà en souffrir ; et il était à craindre que les soupirants évincés ne songeassent à la fin à se venger de la belle dédaigneuse. Elle lui fit donc de sages représentations, et lui arracha la promesse de se choisir un époux dans les trois jours. Cette résolution, qui fut portée à la connaissance de toute la cour, causa une joie extrême à tous les prétendants : chacun d'eux se berçait de l'espoir d'être préféré, et tous s'engagèrent par serment à respecter le choix de la dame.

Cependant la scrupuleuse matrone, malgré ses bonnes intentions, n'avait réussi qu'à procurer à la belle Richilde trois nuits d'insomnie, sans que la demoiselle, quand vint le troisième matin, fût plus avancée qu'au premier moment. Elle avait pendant ces trois jours passé cent fois en revue la liste des prétendants, examiné, comparé, choisi, rejeté, choisi de nouveau, de nouveau rejeté, et cent fois choisi et cent fois rejeté ; elle n'avait gagné à tout ce travail que d'avoir les joues pâles et les yeux battus. Elle avait beau peser scrupuleusement la naissance, le mérite, la fortune, la renommée de chacun des prétendants : tout cela ne disait rien à son cœur, et son choix ne pouvait se fixer. Il fallait pourtant en finir : le temps s'était écoulé au milieu de toutes ces hésitations, la cour se rassemblait, les comtes et les chevaliers arrivaient dans les plus riches costumes, attendant avec un battement de cœur le mot qui devait décider de leur sort. La jeune demoiselle ne se trouvait pas dans un médiocre embarras : tout à coup elle songea qu'il y avait parmi les seigneurs qui demandaient sa main plus d'un bel homme bien fait et de haute mine, et elle se résolut, pour trancher la difficulté, à choisir le plus beau. A peine cette idée se fut-elle emparée de son esprit, qu'elle se leva brusquement, sans vouloir y réfléchir davantage, courut au miroir magique, et dit :

« Miroir brillant, miroir poli,
Miroir d'or pendu au mur,
Montre-moi le plus bel homme du Brabant. »



Ainsi elle ne demandait pas au miroir de lui faire voir le meilleur, c'est-à-dire le plus vertueux, le plus tendre, le plus fidèle ; elle disait « le plus beau ». Le miroir répondit comme on l'interrogeait : quand le rideau de soie fut écarté, la surface polie montra un magnifique chevalier, revêtu d'une armure complète, tête nue, beau comme le bel Adonis, quand il charma les yeux de la gracieuse Cythérée. Sa chevelure flottait sur ses épaules en boucles d'un châtain clair ; ses sourcils minces et bien marqués dessinaient un arc son visage parfait, ses yeux étincelaient de hardiesse et d'héroïsme ; légèrement bruni avait l'éclat et le coloris de la santé.

Aussitôt que la jeune fille aperçut cette image séduisante, son cœur, jusqu'alors insensible, fut subjugué en un

instant. Elle sentit qu'elle aimait déjà celui que le miroir lui présentait comme le plus bel homme du Brabant, et elle fit en elle-même le vœu solennel de n'appartenir jamais à aucun autre. Seulement, elle s'étonna fort de constater que la figure de ce beau chevalier lui était tout à fait inconnue ; elle ne l'avait jamais vu à sa cour ; et pourtant il ne se trouvait guère de jeune seigneur dans le Brabant, qui ne lui eût été présenté. Elle examina attentivement ses armoiries et la couleur de son costume, resta une heure entière devant le miroir, sans pouvoir détourner les yeux de cette charmante apparition ; aussi chaque trait du beau jeune homme, son attitude, le plus petit détail de sa personne se fixèrent profondément dans son âme.



Cependant, on s'agitait fort dans l'antichambre : la gouvernante et les dames attendaient impatiemment que la comtesse voulût bien se montrer. Enfin Richilde laissa à regret tomber le rideau sur son miroir, et ouvrit la porte ; quand elle aperçut sa gouvernante, elle embrassa la respectable dame, et lui dit avec émotion : « Je l'ai trouvé, l'époux que mon cœur désirait ; prenez part à ma joie : le plus bel homme du Brabant sera mon seigneur et maître. Le saint évêque Médard, mon patron, m'est apparu cette nuit en rêve, et m'a présenté cet époux que le ciel me destine, et auquel j'ai été fiancée en présence de la sainte

Vierge et de nombreux témoins choisis parmi les habitants du ciel. »

L'adroite Richilde avait cru bien faire d'improviser ce pieux mensonge ; car elle ne voulait pas révéler le secret du miroir magique, qui n'était connu que d'elle seule au monde. La grande-maîtresse, enchantée de cette résolution de la jeune comtesse, lui demanda curieusement quel était l'heureux prince désigné par le ciel pour devenir son époux. Là-dessus, toutes les dames de la Cour tendirent l'oreille ; elles se mirent à faire leurs suppositions, donnant en elles-mêmes le prix à celui-ci ou à celui-là ; chacune d'elles se flattait d'avoir deviné juste, et elles se chuchotaient l'une à l'autre le nom du prétendant de leur choix.

Quant à la belle Richilde, après avoir un instant rassemblé ses esprits, elle ouvrit ses lèvres de rose et dit : « Vous désigner mon fiancé par son nom et vous dire où il habite n'est pas en mon pouvoir. Il n'est pas parmi les princes et les nobles seigneurs de ma cour ; je ne l'ai jamais vu de mes yeux, mais son image est dans mon cœur, et quand il paraîtra, je n'aurai pas de peine à le reconnaître. »

A ces paroles, la sage gouvernante s'émerveilla fort, aussi bien que les autres dames. On insinua que la demoiselle pourrait bien avoir imaginé cette fable pour se soustraire à la nécessité de faire un choix ; mais elle déclara d'une voix ferme qu'elle ne se laisserait imposer aucun autre époux que celui que le saint évêque Médard lui avait choisi.

Pendant ces explications, les chevaliers avaient fait longtemps antichambre : ils furent enfin introduits pour entendre leur sentence. La belle Richilde leur parla longtemps avec beaucoup de grâce et de dignité, et conclut en ces termes :

« N'allez pas croire, nobles chevaliers, que je songe à vous en imposer : je vais vous décrire la figure et les armoiries

du chevalier inconnu, afin d'apprendre de vous, s'il se peut, qui il est et en quel lieu il faut le chercher. » Là-dessus, elle dépeignit l'époux mystérieux de la tête aux pieds et ajouta : « Son armure est mi-partie d'or et d'azur, son bouclier représente un lion noir sur un champ d'argent ; la couleur de son écharpe et de son baudrier est celle de l'aurore, rose tendre et jaune orange. »

Quand elle eut fini de parler, le comte de Brabant, l'héritier de la province, répondit : « Nous ne sommes pas ici, chère cousine, pour discuter avec vous. Vous avez tout pouvoir de faire ce qui vous plaît, et vous n'avez qu'à commander pour être obéie. Le congé que vous donnez dans de telles conditions n'a rien de blessant pour notre honneur ; bien plus, nous vous savons gré de mettre fin à nos incertitudes, et de ne pas nous laisser plus longtemps nous bercer de vaines espérances. Pour ce qui regarde le chevalier que vous avez vu en rêve, et que le ciel, dites-vous, vous a destiné, je le reconnais facilement à votre description : c'est le comte Gombaud du Lion. Mais je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il est marié, et ne peut, par conséquent, devenir votre époux. »

A. ces mots, la comtesse devint pâle et faillit s'évanouir. Elle ne s'était pas imaginé que le miroir pourrait lui jouer un tour pareil, et lui présenter un homme qu'il lui serait interdit d'épouser ; d'ailleurs elle n'admettait pas, dans son orgueil extrême, que le plus bel homme du Brabant pût porter d'autres chaînes que les siennes. Cependant, il fallait faire bonne contenance et sauver l'honneur de saint Médard, qu'elle venait de compromettre si gravement. Elle déclara donc que cette vision nocturne avait sans nul doute un sens caché qui se révélerait clairement un jour ou l'autre ; en tout cas, elle se regardait comme obligée de ne prendre aucune décision sur une question si grave sans l'avis du saint évêque Médard ; et, jusqu'à ce qu'il eût lui-même fait connaître nettement sa volonté, elle était résolue à décliner toute proposition de mariage. »

Après cette déclaration, elle congédia l'assemblée. Les prétendants désappointés prirent congé, et s'en allèrent chacun de leur côté, et la cour de la comtesse devint tout à coup vide et solitaire.

La renommée aux cent langues répandit de tous côtés l'étonnante nouvelle, et l'histoire du rêve merveilleux, et l'apporta jusqu'aux oreilles du comte Gombaud. Ce comte était le fils de Théobald, si célèbre par son amour fraternel. En effet, Théobald avait vécu avec son jeune frère en parfaite intelligence, et l'avait admis à jouir avec lui des privilèges du droit d'aînesse, quoiqu'il ne fût que son cadet. Les deux frères habitaient ensemble dans le même château, leurs femmes vivaient aussi comme deux sœurs. Le frère aîné eut un fils, le cadet eut une fille ; ils voulurent tous deux que leur affection se continuât dans leurs enfants, et ils les fiancèrent dès le berceau. Plus tard, après la mort de Théobald et de son frère, les deux enfants se marièrent, pour accomplir la volonté de leurs parents. Ils étaient unis depuis trois ans, et vivaient heureux dans une paix profonde, quand le comte Gombaud apprit le rêve merveilleux de la belle Richilde. La renommée, qui grossit tout, ajoutait que la comtesse était tellement éprise de lui, qu'elle avait fait vœu d'entrer dans un couvent, parce qu'il ne pouvait partager son amour. Le comte Gombaud, uni à une tendre et vertueuse épouse, n'avait connu jusqu'alors que les paisibles joies d'une vie toute d'intérieur, et rien n'avait éveillé encore les mauvaises passions qui dormaient au fond de son âme. Mais, à partir de ce moment, des désirs nouveaux prirent naissance dans son cœur, il n'eut plus ni repos, ni contentement ; il formait des vœux insensés, et nourrissait secrètement la coupable espérance que la mort viendrait briser ses liens et lui rendre sa liberté. Bref, toujours occupé de la belle Richilde, son cœur, jusqu'alors si bon et si vertueux, se gâta et se remplit des pensées les plus criminelles. Partout l'image de la comtesse de Brabant le poursuivait ; il s'enorgueillissait d'être le seul

homme qui eût pu soumettre le cœur de la belle dédaigneuse ; et, tout entier à sa fantaisie, il n'avait plus pour son épouse qu'indifférence et mépris, il ne souhaitait rien tant que d'être débarrassé d'elle.

La pauvre femme ne fut pas longtemps à s'apercevoir de la froideur de son seigneur, et elle redoubla de tendresse : mais ce fut en vain. Il était sombre, grondeur et maussade, s'éloignait d'elle en toute occasion pour visiter ses châteaux et courir les champs, tandis que l'infortunée se consumait dans la solitude, si triste et si désolée qu'elle eût attendri un rocher.

Un jour, il la surprit au milieu d'un accès de désespoir : « Femme, dit-il, qu'avez-vous à pleurer et à gémir sans cesse ? Ne mettez-vous pas un terme à ces lamentations fatigantes et inutiles ? — Cher Seigneur, répondit la douce victime, laissez-moi pleurer : je suis si malheureuse ! J'ai perdu votre amour et vos bonnes grâces, et je ne sais comment j'ai mérité cette infortune. S'il vous reste quelque pitié dans le cœur, dites-moi la cause de votre changement à mon égard : peut-être pourrai-je vous fléchir. »



Gombaud fut touché de ce discours : « Femme, dit-il, en lui prenant la main avec bonté, je n'ai rien à vous reprocher. Je ne veux pas vous cacher plus longtemps ce qui tourmente mon âme, mais vous n'y pouvez rien. Voici la

vérité : notre union me cause des scrupules de conscience : il me semble que, vu notre proche parenté, cette union a été une faute grave, qui ne pourra s'expier ni dans ce monde ni dans l'autre. Nous nous sommes mariés, quoique parents à un degré défendu, étant cousins germains, c'est-à-dire presque frère et sœur. Il n'y a pas d'absolution pour ce péché. Voilà le souci qui me ronge le cœur nuit et jour, et ne laisse à mon âme aucun repos. »

C'est ainsi que le comte cachait ses véritables sentiments pour tromper sa tendre épouse, et ne pouvant avouer la cause de son changement, imaginait cette explication pleine de fausseté et d'hypocrisie.

La pauvre femme ne comprit rien à ce scrupule dont le comte s'avisait tout à coup après trois ans de la plus parfaite union. « Ah ! cher époux, dit-elle, si vous n'avez nulle pitié de votre malheureuse femme, ayez pitié du moins de l'innocent enfant auquel je vais bientôt donner le jour. Que ne puis-je le mettre en ce moment dans vos bras ! La vue de la tendre créature vous toucherait sans doute, et ce petit être, gage de l'amour que vous aviez naguère pour moi, me ramènerait le cœur qui m'échappe. »

Un torrent de larmes suivit ce discours : mais le chevalier au cœur d'airain resta insensible à la douleur de son épouse. Il la quitta en toute hâte, sauta sur son cheval et se rendit chez l'évêque de Malines, qui lui délivra, en échange d'une bonne somme d'argent, une lettre de divorce. Alors il relégua sa bonne et fidèle épouse dans un couvent, où elle se désolait tellement que le chagrin eut bientôt flétri tous ses charmes. Quelque temps après, elle mit au monde une petite fille. La naissance de cette enfant aurait pu rattacher à l'existence la malheureuse femme, si déjà la douleur n'avait accompli sur elle son œuvre de destruction : elle sentit bien que la vie lui échappait ; elle rassembla ses forces défaillantes pour serrer contre son sein la petite créature qu'elle baignait de ses larmes : et l'ange de la mort vint fermer les yeux de l'innocente victime. Le comte

arriva aussitôt, emporta l'enfant et la remit à une femme de confiance pour l'élever dans un de ses châteaux, en compagnie de quelques servantes et de quelques nains qu'il attachait à son service.

Pour lui, il s'équipa magnifiquement, car il n'avait d'autre désir que d'aller à la conquête de la belle Richilde ; il arriva à la cour de la comtesse, et vint se jeter avec transport à ses pieds. Quand Richilde vit devant elle le beau chevalier pour lequel elle avait si longtemps soupiré, elle ressentit un inexprimable ravissement, et lui engagea sa foi sur-le-champ. Le mariage fut bientôt célébré, et dès lors le palais de Richilde devint un séjour de délices. Au milieu de cette commune ivresse et des divertissements les plus variés, les jours, les mois, les années s'écoulèrent rapidement pour le couple fortuné ; et tous deux se répétaient souvent l'un à l'autre qu'on ne pouvait pas être plus heureux dans le ciel qu'ils ne l'étaient ensemble sur la terre : ils n'avaient qu'un vœu à former, c'était qu'une si complète félicité se continuât jusqu'à leur dernier jour.



Mais ce vœu ne fut pas exaucé. Peu à peu la satiété se glissa dans cette existence de délices, et vint leur rendre à la longue tant de jouissances insipides. Dame Richilde, qui était d'un naturel assez inconstant, subit la première les atteintes de l'ennui et du dégoût ; elle devint fantasque, exigeante, indifférente et avec cela jalouse. Son époux ne conserva pas non plus sa bonne humeur d'autrefois : son âme était en proie à une sorte de spleen, la flamme de ses yeux s'éteignait, et sa conscience, muette jusqu'alors, commençait à lui faire tout bas de cruels reproches. Il se demandait avec angoisse s'il n'avait pas été réellement le meurtrier de sa première épouse ; il pensait à elle bien souvent avec remords, et faisait l'éloge de ses vertus, ce qui déplaisait fort à dame Richilde. Aussi les époux se querellaient fréquemment, et le comte ne se gênait pas pour dire à sa femme qu'il expiait cruellement les instants de bonheur qu'il avait goûtés d'abord auprès d'elle : « Nous ne pouvons plus vivre ensemble, lui dit-il un jour après une nouvelle altercation ; ma conscience me commande d'expier le crime que j'ai commis. Je vais aller en pèlerinage à Jérusalem, et peut-être, en priant au tombeau de Notre-Seigneur, retrouverai-je la paix de l'âme. »



Richilde ne s'opposa que faiblement à ce projet. Le comte fit ses préparatifs, ne manqua pas d'écrire son testament, et se mit en route. Avant qu'une année se fût écoulée, la

nouvelle arriva qu'il était mort en Syrie, de la peste noire, sans avoir eu la consolation d'expié ses péchés auprès du Saint Sépulcre.

La comtesse reçut ce message avec beaucoup d'indifférence : cependant elle eut soin de se conformer aux convenances, pleura, se lamenta, s'enveloppa de laine et de crêpe, selon les prescriptions de l'étiquette, fit élever à son époux défunt un magnifique cénotaphe, où l'on voyait des génies en pleurs avec des torches éteintes et des urnes lacrymatoires.

Mais le cœur de la comtesse Richilde ne pouvait pas rester longtemps inoccupé ; d'ailleurs, le costume de deuil relevait tellement ses attraits que chacun accourait pour voir la belle veuve. Nombre d'aventuriers se rendirent à sa cour, dans l'espoir de la consoler et de conquérir cette riche proie. Elle trouva des admirateurs et des adorateurs à foison, et les flatteurs chantaient ses louanges sur tous les tons. Tout cela plaisait fort à l'orgueilleuse dame ; mais elle voulut s'assurer que ses éloges lui étaient dûs, et que la main du temps ne lui avait rien ravi de sa beauté depuis quinze ans. Elle alla donc se renseigner auprès du miroir magique, son sincère ami, et prononça la formule :

« Miroir brillant, miroir poli,
Miroir d'or pendu au mur.
Montre-moi la plus belle du Brabant. »

Mais quel fut son saisissement, lorsque le rideau de soie en s'écartant, lui laissa voir une personne inconnue, belle comme une déesse, un ange plutôt qu'une femme, avec une expression ravissante de douceur et d'innocence.

A cette vue, la belle veuve entra dans une violente colère, et peu s'en fallut qu'elle ne fît payer au miroir son insolente

réponse ; et la chose eût été pardonnable. Car, lorsqu'une dame n'a pour elle que sa beauté, figurez-vous quel cruel chagrin elle doit éprouver, lorsque son miroir lui apprend brutalement qu'elle a perdu ces charmes qui faisaient son seul mérite. Dame Richilde, inconsolable de la découverte qu'elle venait de faire, conçut une haine mortelle contre l'innocente personne qui s'était emparée d'un titre qu'elle considérait comme sa propriété. Ce visage de madone se grava dans sa mémoire, et elle résolut de se mettre en campagne pour savoir à qui il appartenait. La découverte lui coûta peu de peine ; on lui apprit bientôt, d'après sa description, que c'était sa belle-fille Blanca, qui lui avait ravi le prix de la beauté. Aussitôt Satan lui souffla la pensée de faire périr cette charmante fleur, digne de figurer dans le jardin de l'Eden. Dans cette intention, la méchante créature fit appeler Sambul, le médecin de la cour, lui compta cinquante pièces d'or, puis lui remit une grenade confite en lui disant : « Prépare-moi ce fruit de telle sorte qu'une moitié soit inoffensive et l'autre empoisonnée ; il faut que la personne qui en aura mangé meure en quelques heures. » Le juif mit avec empressement l'argent dans sa bourse et promit d'exécuter l'ordre de la cruelle comtesse. Avec la pointe d'une aiguille, il fit trois petites piqûres dans le fruit, et y fit couler quelques gouttes d'une certaine liqueur ; puis il remit la grenade à la comtesse.



Celle-ci monta aussitôt à cheval, et se dirigea avec une suite peu nombreuse vers le château écarté, demeure de la belle Blanca. Elle se fit précéder d'un messenger chargé d'avertir la jeune fille que la comtesse Richilde venait lui faire visite, et pleurer avec elle la mort de son père.

Cette nouvelle mit tout en révolution dans le château de la demoiselle. La lourde et respectable duègne commença à trotter péniblement par la maison, et à monter et à descendre les escaliers en soufflant ; elle fit manœuvrer énergiquement les balais, et ordonna un nettoyage général et minutieux ; il fallut enlever les toiles d'araignée, et préparer les chambres d'amis ; la bonne dame passa en revue la batterie de cuisine, gourmanda et bouscula les servantes ahuries, fit grand tapage et grand embarras ; et quand elle criait d'un étage à l'autre ses ordres à tue-tête, on aurait dit un capitaine de corsaires, à qui on vient de signaler un vaisseau marchand et qui fait tout disposer pour l'attaque.

Quant à la jeune Blanca, elle fit une toilette modeste, se para d'une robe de la couleur de l'innocence, et, quand elle entendit les pas des chevaux, elle accourut au-devant de la comtesse, et lui fit un accueil aimable et respectueux.

Richilde trouva la jeune fille, au premier coup d'œil, cent fois plus belle encore que l'image du miroir : et avec cela, une tenue si modeste, si réservée ! Elle sentit son cœur se serrer, mais elle dissimula sa rage, fit bonne mine à sa belle-fille, déplora l'indifférence inexcusable du comte Gombaud, qui avait eu le triste courage de se priver toute sa vie de la vue de sa fille, et promit à Blanca d'être pour elle la plus tendre des mères.

Bientôt après, les nains dressèrent la table et servirent un repas somptueux. Au dessert, la gouvernante fit apporter des fruits magnifiques, cueillis dans le jardin du château. Richilde en goûta, mais n'en parut pas satisfaite, et demanda à un de ses serviteurs sa grenade : « C'était, dit-elle, le fruit qu'elle mangeait toujours à la fin de chaque

repas. » On la lui apporta sur un plat d'argent, elle la coupa en deux, et en offrit une moitié à la belle Blanca. Puis, aussitôt la grenade mangée, dame Richilde se hâta de faire ses adieux, remonta à cheval et partit.

UN MONSTRIEUX POISSON LE PORTAIT SUR SON DOS.



Quelques instants après son départ, la jeune fille ressentit de cruelles douleurs, ses joues de roses pâlirent, tous les membres de son tendre corps frissonnèrent, ses nerfs se contractèrent dans d'affreuses convulsions, ses yeux si doux s'éteignirent et se fermèrent pour l'éternel sommeil.

Hélas ! quels cris de douleur firent retentir les murailles du palais ! La belle Blanca n'était plus : elle s'était fanée en un instant, comme la rose à cent feuilles, l'honneur du jardin, qu'une main brutale a cueillie dans tout l'épanouissement de sa beauté. Les yeux de la bonne duègne se changèrent en fontaines intermittentes ; les nains fidèles, consternés de ce coup imprévu, fabriquèrent avec soin un cercueil de bois précieux, garni d'écussons et de poignées d'argent ; et, pour ne pas être privés tout à coup de la vue de leur chère maîtresse. ils adaptèrent au couvercle un carré de glace transparente. Les servantes préparèrent une robe du plus fin lin de Brabant, en parèrent la morte, lui placèrent sur la tête une fraîche et virginale couronne de myrte, et portèrent en grande pompe le cercueil dans la chapelle du château, où le père aumônier célébra l'office des morts ; et la cloche, depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, ne cessait de faire entendre son funèbre tintement.

Cependant dame Richilde était rentrée chez elle bien satisfaite. Sa première action fut d'aller écarter le rideau et consulter de nouveau son miroir : ce fut avec une joie triomphante qu'elle y aperçut sa propre image. Mais elle remarqua çà et là sur la surface du métal des taches de rouille qui en altéraient la pureté. La vue de ces taches lui causa bien quelque trouble ; car elle y reconnaissait clairement un blâme sévère de sa conduite criminelle ; mais la vanité ne laissait pas dans son cœur beaucoup de place au remords : « Qu'importe, pensa-t-elle, j'aime mieux trouver ces taches sur le miroir que sur mon visage ; je

n'en suis pas moins assurée maintenant d'avoir reconquis ma royauté. »

D'ordinaire, c'est quand on est en danger de perdre un bien qu'on apprend à l'estimer véritablement. La belle Richilde avait laissé passer parfois des années entières sans faire de questions à son miroir ; mais alors, il ne s'écoula pas un seul jour qu'elle ne l'interrogeât. Elle eut pendant quelque temps le plaisir d'y contempler sa figure ; mais, une fois, en écartant le rideau, ô stupeur ! elle aperçut de nouveau les traits de la charmante Blanca. A cette vue, la jalouse personne faillit se trouver mal de rage ; mais elle eut recours en toute hâte à son flacon d'odeurs, et grâce à l'esprit de corne-de-cerf, la crise n'eut pas de suites. Elle rassembla toutes ses forces, et voulut s'assurer que cette apparition n'était pas une vaine illusion ; elle retourna au miroir, mais le témoignage de ses yeux ne lui permit pas de conserver le moindre doute. Aussitôt, elle songea à prendre sa revanche, et se jura à elle-même de se débarrasser cette fois d'une odieuse rivale. Sambul, le médecin, fut mandé, et la comtesse lui dit d'une voix irritée :

« Misérable, fourbe, fripon de Juif ; fais-tu si peu de cas de mes ordres, que tu oses te jouer de moi ? Ne t'avais-je pas commandé de me préparer une grenade pour faire mourir quiconque en mangerait, et tu y as versé au contraire une liqueur de vie et de santé. Ta barbe de Juda et tes oreilles me le paieront ! » Sambul, glacé d'effroi à ce discours de sa maîtresse irritée, répondit en tremblant : « Hélas ? Que veut dire cela ? Je ne sais, noble dame, comment j'ai pu vous mécontenter. Ce que vous m'aviez commandé, a été exécuté en conscience. Si mon art a failli, j'ignore en vérité à quoi cela peut tenir. » La dame parut s'adoucir quelque peu et reprit :

« Je veux bien te pardonner pour cette fois, mais à condition que tu vas me préparer un savon parfumé qui fasse ce que la grenade n'a pu faire. » Le médecin promit

de satisfaire la comtesse : elle lui compta de nouveau cinquante pièces d'or, et le congédia. Au bout de quelques jours, le médecin apporta à la dame la préparation homicide.

Alors elle appela sa nourrice, vieille femme fourbe et rusée, lui remit une corbeille renfermant du fil, des aiguilles, des pommades, des flacons d'odeurs, des pains de savon marbré, veiné de rouge et de bleu ; puis elle lui commanda de s'habiller comme une marchande ambulante, et de se rendre au château de la belle Blanca : là elle devait s'arranger de manière à faire acheter par la jeune fille le savon empoisonné, et en cas de succès, elle pouvait compter sur une bonne récompense.



La méchante femme se rendit chez la jeune fille : Blanca, trop douce et trop confiante de sa nature pour soupçonner le mal, se laissa persuader par l'artificieuse marchande de prendre ce savon merveilleux, qui avait la vertu de conserver à la peau la fraîcheur de la jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé ; la belle enfant voulut même l'essayer, sans prendre conseil de sa gouvernante.

La jalouse belle-mère consultait pendant ce temps avec anxiété son miroir rouillé, et, d'après l'état où il se trouvait, elle présuma bien que son projet devait avoir réussi. En effet, les taches de rouille s'étaient répandues sur toute la

surface du miroir, en sorte qu'elle n'aperçut au travers qu'une ombre vague et sans forme distincte. La perte du miroir lui fut assurément sensible : mais il lui sembla que ce n'était pas acheter trop cher la gloire d'être la première beauté du pays.

Richilde goûta pendant quelque temps cette satisfaction orgueilleuse. Mais un chevalier gascon étant venu à sa cour raconta qu'il avait fait visite en passant à la belle Blanca, et qu'il l'avait trouvée non pas dans la tombe, mais à sa toilette ; et la beauté de la jeune comtesse avait fait sur lui une si vive impression, qu'il l'avait choisie pour la dame de ses pensées. Comme il désirait procurer une distraction à la comtesse de Brabant et se montrer devant elle dans l'arène, il jeta un beau soir, à la fin d'un repas, son gantelet sur la table et dit :

« Quiconque ne reconnaît pas la demoiselle Blanca du Lion pour la plus belle personne du Brabant devra relever ce gant en signe qu'il est prêt à rompre une lance avec moi. »



Toute la cour, qui connaissait l'orgueil de la belle veuve, fut grandement scandalisée de cette gasconnade maladroite. Quant à Richilde, elle pâlit en apprenant que Blanca était encore en vie ; et de plus le défi qu'elle venait d'entendre était une cruelle insulte qui la remplissait de dépit. Cependant elle se fit violence, et elle eut le courage de sourire gracieusement : elle espérait bien que les

chevaliers de sa cour se disputeraient l'honneur de répondre au défi du Gascon ; mais aucun ne se présenta pour accepter le combat ; car l'étranger avait un air déterminé, et paraissait nerveux et de force peu commune. Alors la comtesse laissa voir sur son visage un tel chagrin, une telle humiliation, que son fidèle écuyer en fut tout ému de pitié, et ramassa le gantelet. Mais quand le combat eut lieu le lendemain, le champion de Blanca remporta la victoire après une lutte brillante, et reçut les compliments de la comtesse Richilde, qui pensa mourir de rage.

Avant tout, elle se hâta de décharger sa colère sur le médecin Sambul. Il fut jeté dans une tour, chargé de chaînes et la cruelle comtesse, sans autre forme de procès, lui fit arracher un à un tous les poils de sa barbe vénérable, et couper les deux oreilles.



Après avoir donné quelque satisfaction à sa fureur par cette exécution, elle réfléchit que Blanca triompherait toujours d'elle, tant qu'elle n'aurait pas réussi à la faire périr. Elle imagina donc une nouvelle machination. Elle écrivit à sa belle-fille pour la féliciter de sa guérison, s'exprimant dans les termes les plus affectueux et témoignant le plus tendre intérêt ; puis elle confia cette lettre à la nourrice, sa complice, pour la Porter au médecin prisonnier, avec un billet qui contenait ces mots : « Je veux que cette lettre renferme la mort pour la personne qui

l'ouvrira. Prends garde de me tromper une troisième fois, si tu tiens à la vie. »

Le juif Sambul réfléchit longtemps se demandant ce qu'il devait faire. Après avoir bien pesé le pour et le contre, il conclut que la vie, même dans une triste prison, avec une tête sans oreilles et un menton sans barbe, était encore chose précieuse et bonne à conserver. Finalement il promit, bien à contre-cœur, d'obéir aux ordres de Richilde.

La comtesse envoya la lettre par un messenger qui, en arrivant au château, se donna des airs de courrier de cabinet, et dit bien haut qu'il apportait des nouvelles d'importance : du reste, il ne voulut pas faire savoir d'où il venait. Ces façons mystérieuses éveillèrent la curiosité de la jeune comtesse : impatiente de savoir à quoi s'en tenir, elle rompit précipitamment le cachet, lut quelques lignes, puis tomba à la renverse sur le sofa, ferma ses beaux yeux bleus et mourut. A partir de ce moment, la méchante belle-mère n'eut plus de nouvelles de la jeune Blanca : les gens qu'elle envoya une fois aux informations lui dirent seulement qu'elle ne s'était pas éveillée de son sommeil de mort.



Ainsi, la belle Blanca, victime des artifices de l'exécrable Richilde, était trois fois morte et avait été trois fois mise au tombeau. La première fois, les nains fidèles, après l'avoir déposée dans le cercueil, restèrent dans le caveau avec les servantes en pleurs, veillant auprès d'elle avec constance ; et ils regardaient souvent à travers la glace ; car ils voulaient jouir le plus longtemps possible de la vue de leur

chère maîtresse, et ne se séparer d'elle qu'à la dernière extrémité. Mais voilà qu'au bout de quelques jours ils s'aperçurent avec étonnement que les joues pâles de la jeune fille se nuançaient d'une teinte rose : la pourpre de la vie commençait à colorer ses lèvres blanches, et bientôt après Blanca ouvrit les yeux. A cette vue, les nains, transportés de joie, levèrent le couvercle du cercueil ; la belle enfant se dressa et fut fort étonnée de se voir dans un caveau funèbre avec ses serviteurs en deuil autour d'elle. On pense bien qu'elle se hâta de quitter ce triste lieu pour remonter au milieu des vivants.

Le médecin Sambul était, dans le fond, un pieux Israélite, doux et inoffensif de sa nature, et incapable de se laisser entraîner au crime par l'appât de l'or, qu'il aimait fort cependant, comme tous les enfants d'Israël. Au lieu de verser du poison dans la grenade, il y avait introduit quelques gouttes d'une essence narcotique, qui engourdisait les sens, sans compromettre la vie. Il fit de même quand il prépara le savon parfumé ; seulement il augmenta la dose. Aussi la jeune fille ne s'éveilla pas cette fois-là aussi vite que la première, et les nains tremblaient qu'elle ne fût et ne restât morte. Ils la portèrent dans le caveau funéraire, et la gardèrent assidûment jusqu'au moment où, à leur grande joie, elle revint à la vie de nouveau.

Lorsque la crainte de la mort décida le juif, malgré les révoltes de sa conscience, à accomplir enfin l'œuvre coupable qu'on exigeait de lui, l'ange gardien de la jeune fille frémit du danger qu'elle courait. Il pénétra invisible dans la prison, et engagea avec l'âme du juif un combat, qui se termina enfin, après de nombreuses alternatives, par le triomphe de la bonne cause. Sambul se décida à sacrifier sa vie au devoir, comme il Y avait déjà sacrifié sa barbe et ses deux oreilles. Grâce à ses profondes connaissances en chimie, il réduisit son narcotique en une sorte de sel qui se volatilisait à l'air ; il imprégna de cette substance la lettre

adressée à la belle Blanca : la jeune fille tomba comme morte, aussitôt qu'elle eut respiré ces vapeurs stupéfiantes, et l'effet en fut si puissant que l'engourdissement persista plus longtemps encore que les autres fois ; et la duègne désolée, désespérant de voir ressusciter encore sa chère maîtresse, lui fit rendre une troisième fois les derniers devoirs.

Pendant que les fidèles serviteurs étaient occupés à ces tristes cérémonies, et que la cloche funèbre tintait sans relâche, un jeune pèlerin arriva au château à l'heure de matines. Il entra dans la chapelle, s'agenouilla devant l'autel, et fit pieusement ses oraisons. Il s'appelait Godefroid de l'Ardenne, et était fils de ce féroce Teutobald, que la sainte Église avait repoussé de son sein et frappé d'excommunication à cause de ses méfaits. Il était mort dans ces circonstances, de sorte qu'il était condamné à brûler dans le purgatoire. Comme il y faisait bien trop chaud à son goût, il supplia le portier des âmes de le laisser sortir un peu pour aller goûter là-haut la fraîcheur de l'air, et pour faire savoir aux siens les tourments qu'il endurait. Cette faveur lui fut accordée sur sa parole d'honneur de se représenter au premier appel. Car, au temps jadis, la règle n'était pas très rigide dans le monde d'en bas : les âmes remontaient en foule sur la terre, faisaient des visites nocturnes aux amis qu'elles avaient laissés en haut, et avaient la liberté de s'entretenir avec eux tout à leur aise. Maintenant, au contraire, elles sont sévèrement surveillées et gardées ; elles ne peuvent plus si commodément ni si librement aller et venir, molester les vivants et les faire mourir de peur.

Teutobald mit à profit le temps de son congé ; il apparut trois nuits de suite à sa vertueuse veuve, l'éveilla de son paisible sommeil en lui touchant la main avec le bout de son doigt brûlant, et lui dit : « Chère femme, ayez pitié de votre époux défunt qui souffre là-bas dans le purgatoire ;

réconciliez-moi avec la sainte Église, et délivrez ma pauvre âme des supplices qu'elle endure ! »

La veuve prit ces paroles à cœur ; elle s'entendit avec son fils, à qui elle remit ses bijoux et ses diamants pour faire des donations pieuses ; et le digne jeune homme se mit en route, un bâton de pèlerin à la main, et alla trouver le pape à Rome : il obtint le pardon de son père, à condition qu'il entendrait une messe dans chaque église qui se trouverait sur son chemin.



Quand le pieux pèlerin eut fait ses dévotions et déposé son offrande dans le tronc des pauvres, il demanda au sacristain pourquoi ces tentures de deuil et cette chapelle ardente. Celui-ci lui raconta tout au long ce qui était advenu à la belle Blanca, par suite de la jalousie et de la méchanceté de sa belle-mère. Godefroid s'en étonna grandement, et dit : « S'il est permis de jeter un regard sur la pauvre morte, conduisez-moi au caveau. Avec l'aide de Dieu, j'espère la rappeler à la vie, si son âme n'est qu'engourdie et n'a pas encore quitté son corps. Je porte sur moi une relique, don de notre Saint-Père : c'est un éclat du bâton du prophète Elisée. Cette relique détruit les enchantements, et combat victorieusement tout ce qui est

en dehors des lois de la nature. » Le sacristain appela aussitôt les nains vigilants ; et, quand ils entendirent les paroles du pèlerin, ils se réjouirent fort et le conduisirent dans le caveau où Godefroid fut ravi d'admiration à la vue de cette belle figure d'albâtre qu'il aperçut à travers la glace du cercueil. Le couvercle fut levé ; le jeune homme, qui avait fait sortir tout le monde à l'exception des nains, posa la relique sur le cœur de la morte. Après quelques instants, l'engourdissement se dissipa et les couleurs de la vie reparurent sur ce pâle visage. La jeune fille regarda avec étonnement le bel inconnu, qu'elle apercevait auprès d'elle, et les nains, au comble de la joie, tenaient le pèlerin pour un ange du ciel.



Godefroid dit à la belle ressuscitée qui il était, la cause de son pèlerinage, et lui fit connaître en même temps les attentats de sa barbare belle-mère. « Vous n'échapperez pas, ajouta-t-il aux embûches de cette créature venimeuse, à moins de suivre mon conseil. Restez encore enfermée quelque temps dans ce caveau, afin qu'on ne s'aperçoive pas que vous êtes vivante. Je vais achever mon pèlerinage, puis je reviendrai aussitôt, et je vous conduirai au château

de ma mère. Alors, je ferai en sorte de vous venger de votre ennemie. »

Le conseil plut à la belle Blanca. Le noble pèlerin la quitta, et dit en sortant aux gens assemblés à la porte : « Le corps de la jeune comtesse ne se réchauffera jamais ; la flamme de la vie est éteinte ; la pauvre demoiselle est morte et bien morte. » Quant aux fidèles nains qui savaient la vérité, ils gardèrent le secret. Ils apportaient en cachette des aliments à leur maîtresse, et ils veillèrent auprès du cercueil comme précédemment, attendant avec impatience le retour du jeune pèlerin.

Godefroy se hâta de se rendre auprès de sa mère, qu'il embrassa tendrement ; après quoi, fatigué du voyage, il alla se reposer et s'endormit en pensant à la belle Blanca. Alors son père lui apparut en rêve, avec un visage joyeux et lui dit qu'il était délivré des feux du purgatoire ; il donna à son cher fils sa bénédiction, et lui promit que le ciel, en récompense de son dévouement filial, seconderait ses desseins.

Dès le matin, Godefroid s'équipa, prit avec lui ses hommes d'armes, dit adieu à sa mère et sauta en selle. Il arriva bientôt en vue du château de la belle Blanca ; et, quand il entendit le glas funèbre, il descendit de cheval, passa sa robe de pèlerin par dessus ses habits de chevalier, et alla faire ses oraisons dans la chapelle. Les nains, toujours aux aguets, n'eurent pas plus tôt vu le pèlerin agenouillé devant l'autel, qu'ils coururent au caveau annoncer cette bonne nouvelle à leur maîtresse. Aussitôt elle jeta loin d'elle son vêtement de mort, et dès que l'office fut fini, et que l'aumônier et le sacristain se furent retirés, la jeune fille sortit de son caveau funèbre avec un joyeux battement de cœur : c'est ainsi qu'au jour du jugement dernier les âmes bienheureuses remonteront des horreurs du tombeau à la lumière de la vie. Elle trouva à la porte Godefroid, son libérateur, qui lui donna respectueusement la main pour monter à cheval, et tous deux, sans perdre un

instant, se rendirent auprès de la mère du Chevalier qui accueillit Blanca avec tendresse, et la traita dès le premier moment comme sa propre fille.

Bientôt les doux sentiments d'un amour mutuel s'éveillèrent dans l'âme du jeune Chevalier et de la belle Blanca. La bonne mère et toute la cour ne souhaitaient rien tant que de voir le plus tôt possible célébrer l'union de ce couple charmant. Mais Godefroid songea qu'il avait promis à sa fiancée de la venger : au milieu même des préparatifs de son mariage, il quitta sa résidence et partit pour le Brabant, afin de se rendre auprès de la comtesse Richilde, qui, ne pouvant plus consulter son miroir, se demandait tous les jours avec anxiété si elle était encore la Reine de beauté.

Dès que Godefroid de l'Ardenne parut à sa cour, sa belle figure attira aussitôt les regards de la Comtesse, qui lui donna la préférence sur tous les autres seigneurs. Il avait pris le titre de Chevalier du Tombeau, et c'était le seul point qui ne plût pas à Richilde. Elle aurait voulu lui voir un nom moins funèbre, car celui-là était fait pour éveiller de sombres pensées. Cependant elle réfléchit qu'il revenait sans doute de Jérusalem, et elle se dit qu'il avait dû en rapporter ce titre en souvenir de son pèlerinage. Satisfaite de cette explication, elle cessa de se préoccuper de ce détail pour ne considérer que la personne du nouveau venu, qui lui agréait fort.

En effet, quand elle interrogeait son cœur, elle le sentait entraîné par une passion naissante vers le Chevalier Godefroid, qui lui paraissait tenir le premier rang entre tous les seigneurs qui se pressaient à sa cour. Elle forma donc le projet de l'enlacer dans les liens d'une savante coquetterie. Avec l'aide de l'art, elle savait rafraîchir ses attraits, et dissimuler les atteintes de l'âge au moyen d'une toilette ingénieusement combinée. Elle ne négligea rien pour faire au chevalier de son choix les avances les plus séduisantes ; elle travailla à le charmer tantôt par la

recherche de sa parure, tantôt par un négligé plein d'art et de grâce. Tantôt elle se ménageait un tête à tête avec lui dans le parc, auprès du bassin où des naïades de marbre versaient de leurs urnes une cascade d'argent ; tantôt ils faisaient ensemble une promenade sentimentale, à l'heure où la lune répand sa pâle lumière à travers les ifs au sombre feuillage ; tantôt, à l'ombre des bosquets mystérieux elle faisait résonner sous ses doigts habiles le théorbe, dont elle mariait les accords aux accents de sa voix.

Un jour, Godefroid se jeta tout à coup aux pieds de la comtesse et dit : « Cessez, belle inhumaine, d'abuser de la toute puissance de vos charmes pour déchirer mon cœur et y éveiller des désirs qui portent le trouble dans mon cœur. Aimer sans espoir est plus amer que la mort. » Richilde, souriant doucement, le releva de ses belles mains blanches, et lui fit cette réponse : « Pauvre désespéré, pourquoi ce découragement ? Êtes-vous donc assez aveugle pour ne pas voir la sympathie qui entraîne mon cœur au-devant du vôtre ? Si vous ne savez pas comprendre le langage du cœur, recevez ici de ma bouche même l'aveu de mon amour. Qui nous empêche d'unir nos destins pour la vie ? » — « Ah ? soupira Godefroid en pressant sous ses lèvres la main veloutée de Richilde, votre bonté me ravit ; mais vous ne connaissez pas le vœu qui me tient enchaîné : je ne puis recevoir d'épouse que de la main de ma mère, ni quitter cette bonne mère qu'après avoir rempli les devoirs d'un fils pieux, en lui fermant les yeux. Si vous pouviez vous résoudre, reine de mon cœur, à changer de demeure et à me suivre à mon château, je serais l'homme le plus heureux de la terre ! »

La comtesse ne réfléchit pas longtemps. La proposition de quitter le Brabant lui souriait médiocrement, et la compagnie de la belle-mère lui semblait une rude corvée ; mais l'amour fait passer sur bien des choses.

On se hâta d'organiser le cortège nuptial, et de choisir les personnes qui devaient accompagner les époux ; parmi elles, le médecin Sambul paraissait avec sa tête sans barbe et sans oreilles. L'adroite Richilde l'avait tiré de son cachot et lui avait rendu auprès d'elle sa situation et sa faveur premières ; car elle songeait à se servir de lui pour envoyer la belle-mère dans l'autre monde à la première occasion : alors elle pourrait s'en revenir dans le Brabant avec son époux.



La mère de Godefroid reçut son fils et sa bru supposée avec le cérémonial de rigueur, et elle parut donner son approbation au choix qu'avait fait le chevalier du Tombeau. On fit sans tarder tous les préparatifs de la fête nuptiale.

Le grand jour arriva, et Richilde, parée comme la reine des fées, fit son entrée dans la salle où la cérémonie devait s'accomplir ; dans son impatience, elle regrettait que les heures n'eussent pas des ailes. En ce moment, parut un page qui vint, avec un visage attristé, dire quelques mots à l'oreille du fiancé. Godefroid frappa ses mains l'une contre l'autre avec une expression d'horreur et dit à haute voix : « Malheureux jeune homme ! Qui va te donner la main, pour le bal, puisqu'une main criminelle a fait périr ta fiancée ? » Alors, se tournant vers la comtesse, il continua : « Sachez, belle Richilde, que j'ai doté douze jeunes filles, qui devaient marcher avec nous à l'autel ; et l'on apprend que la plus charmante de toutes vient de mourir, victime de la jalousie d'une belle-mère. Dites, quelle punition mérite un tel crime ? » Richilde, contrariée d'un événement qui pouvait retarder l'accomplissement de ses vœux ou jeter la

tristesse sur ce jour de bonheur, répondit : « Oh ! l'abominable action ! Oh ! l'horrible marâtre ! On devrait lui chausser aux pieds des pantoufles de fer rouge, et l'obliger à ouvrir le bal au bras du malheureux jeune homme, à la place de la pauvre morte. Son supplice serait un baume pour la blessure du triste fiancé ; car la vengeance est douce comme l'amour. » —

« Vous avez bien jugé, répliqua Godefroid : il sera fait comme vous avez dit. » Toute la cour applaudit à la décision de la Comtesse, et les beaux esprits déclarèrent bien haut que la reine d'Arabie, qui était venue visiter Salomon pour apprendre de lui la sagesse, n'aurait pas mieux parlé.



Là-dessus, on vit s'ouvrir les hautes portes de la salle voisine où l'autel avait été préparé. Là se tenait Blanca, l'angélique créature, dans une magnifique parure de mariée : elle s'appuyait sur une des douze jeunes filles. Lorsqu'elle aperçut sa terrible belle-mère, elle ne put s'empêcher de frémir, et elle baissa les yeux avec crainte. Quant à Richilde, son sang se glaça dans ses veines, elle tomba comme foudroyée, ses sens l'abandonnèrent, et elle restait étendue comme morte au pied de son fauteuil. Mais on se hâta de la relever, et les flacons d'odeurs des dames et des courtisans firent pleuvoir sur elle une telle averse d'esprit de lavande, qu'elle reprit connaissance bon gré mal gré. Alors le chevalier du Tombeau s'approcha d'elle, et lui adressa un sermon, qui ne dura pas longtemps, mais dont chaque mot était comme un coup de poignard pour le cœur orgueilleux de la marâtre ; puis il conduisit la belle Blanca à l'autel, où l'Évêque officia en grande pompe, et unit le couple, ainsi que les douze jeunes filles et leurs fiancés.

Quand la cérémonie du mariage fut terminée, toute la noce se rendit dans la salle de bal. Les habiles petits nains avaient, pendant ce temps, forgé avec promptitude une paire de pantoufles d'acier, et ils étaient occupés à les faire rougir au feu, attisant et soufflant de tout leur cœur. Alors entra Gunzelin, le chevalier gascon que Richilde avait reçu jadis à sa cour : il vint inviter l'empoisonneuse à ouvrir le bal avec lui. Elle refusait obstinément, mais sa résistance et ses supplications ne servirent de rien : il la saisit dans ses bras vigoureux, les nains lui chaussèrent en un clin-d'œil les pantoufles de fer rouge, et Gunzelin commença avec elle autour de la salle une valse vertigineuse. Le parquet en fumait, et de ce coup la dame dut être à tout jamais guérie de ses cors aux pieds. Pendant ce temps, les musiciens jouaient et soufflaient d'une telle force, que les plaintes et les cris de la patiente se perdaient dans le bruit de l'orchestre. Après des tours et des pirouettes sans nombre, le vigoureux chevalier entraîna hors de la salle sa danseuse

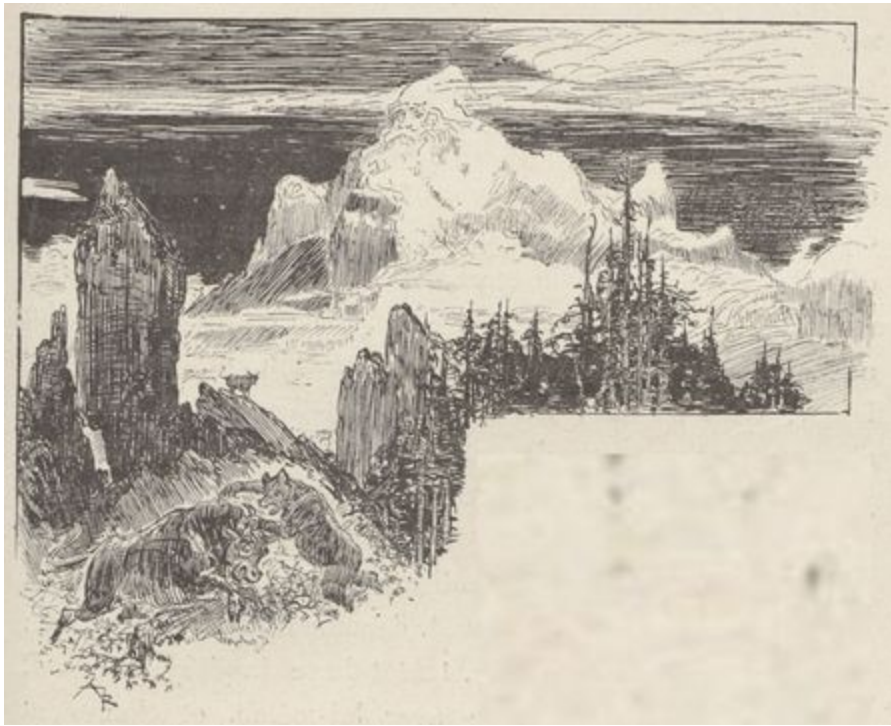
épuisée, et elle fut tout aussitôt enfermée dans une tour bien gardée, où la pécheresse eut tout le loisir de faire pénitence. Le médecin Sambul composa pour elle un onguent merveilleux qui calma ses souffrances, el guérit ses ampoules.

LES VICTIMES TOMBÈRENT PAR DOUZAINES.



Godefroid de l'Ardenne et Blanca vécurent dans une parfaite union, et ne manquèrent pas de récompenser généreusement le médecin Sambul, qui, à l'encontre de ses confrères, sauvait la vie aux gens au lieu de les tuer. Sa bonne action lui fut d'ailleurs comptée aussi dans le ciel, car sa race a toujours prospéré. Et aujourd'hui encore, un de ses descendants, Samuel Sambul, une des gloires d'Israël, est au service de Sa Majesté Mauresque, le roi de Maroc, en qualité de premier ministre ; il est comblé d'honneurs et de richesses ; et, à part quelques bastonnades sur la plante des pieds, il jouit là-bas de la plus complète félicité.





LES LÉGENDES DE RUBEZAILL

I

Sur les monts Sudètes, le Parnasse de Silésie, si souvent chanté par les poètes, habite en paix, à côté d'Apollon et des neuf Muses, le célèbre génie de la montagne, appelé Rubezahl, qui a plus contribué à la renommée du Mont-des-Géants que tous les poètes silésiens ensemble. Ce prince des gnomes ne possède à la surface de la terre qu'un petit domaine de quelques milles de circuit, enfermé dans une chaîne de montagnes. Encore faut-il qu'il le partage avec deux puissants monarques³, qui ne reconnaissent même pas ses droits. Mais, à quelques toises au-dessous de l'écorce végétale de la terre, commence son véritable domaine, que personne ne songe à lui disputer, et qui

s'étend à huit cent soixante milles de profondeur, jusqu'au centre du globe.

Souvent ce souverain des régions souterraines se plaît à parcourir ses vastes provinces, à passer en revue ses inépuisables trésors, à inspecter les gnomes qui lui sont soumis, et à leur fixer leur tâche ; il s'occupe tantôt à arrêter par des digues solides la violence des torrents de feu qui circulent dans les entrailles de la terre, tantôt à transformer la roche stérile en un métal précieux. De temps en temps, il s'arrache aux soucis de son gouvernement souterrain, et, pour se délasser, vient s'établir sur le Mont-des-Géants ; et alors, il s'amuse et se moque des enfants des hommes, auxquels il joue mille méchants tours. Car l'ami Rubezahl, il faut que vous le sachiez bien, est un génie du plus singulier caractère : fantasque, violent, grossier, indiscret, orgueilleux, inconstant ; aujourd'hui l'ami le plus chaud, demain froid et indifférent ; tantôt charitable et sensible, tantôt dur et impitoyable ; bref, en contradiction perpétuelle avec lui-même, et changeant d'humeur à toute minute, selon les circonstances et l'inspiration du moment.

Au temps jadis, alors que les descendants de Japhet n'avaient pas encore pénétré si loin dans les contrées du Nord, Rubezahl habitait déjà sur ces montagnes sauvages. Il excitait l'ours et l'auroch l'un contre l'autre, et les faisait battre ensemble ; ou bien il chassait devant lui, à grand bruit les bêtes épouvantées, et les faisait rouler du haut des rochers escarpés dans les profondes vallées. Fatigué de ces chasses, il redescendait dans les régions souterraines, et y passait des siècles entiers, jusqu'au jour où l'envie lui prenait de nouveau de revoir le soleil et de jouir de la vue du monde supérieur.

Quel fut son étonnement un jour, lorsqu'en promenant au loin ses regards du haut de sa montagne couronnée de neiges, il aperçut la contrée toute changée ! Les forêts sombres et impénétrables avaient été défrichées et

transformées en plaines fertiles, où mûrissaient de riches moissons. Au milieu de plantations d'arbres à fruits s'élevaient de beaux villages, dont les toits de chaume envoyaient dans l'air une joyeuse fumée. Çà et là, sur les pentes de la montagne, on avait établi des postes de sentinelles qui veillaient à la sûreté commune. Dans les campagnes fleuries paissaient de gras troupeaux, et les doux chalumeaux chantaient dans les bocages.

Le Génie, surpris, se laissa si bien prendre aux charmes de ce spectacle nouveau, qu'il ne songea pas à se fâcher contre ces gens qui s'étaient établis là de leur propre autorité, et sans demander sa permission. Il ne voulut pas les troubler dans leur jouissance, et les laissa libres possesseurs du bien qu'ils s'étaient adjugé, comme un bon propriétaire accorde à l'aimable hirondelle ou même à l'effronté moineau le droit de séjour dans son domaine. Il forma même le projet de faire connaissance avec l'homme, cet être qui tient le milieu entre l'esprit et la bête ; il se proposa d'étudier sa nature et d'entrer en relations avec lui. Il prit donc la figure d'un robuste valet de charrue, et vint se louer chez le premier cultivateur du pays. Tout ce qu'il entreprenait venait à bien, et Rips, le valet de charrue, passait pour le meilleur ouvrier du village. Mais son maître était un libertin qui gaspillait les fruits du travail de son fidèle serviteur, et ne lui savait nul gré de la peine qu'il se donnait. Aussi Rips le quitta, et alla chez le voisin, qui lui confia ses troupeaux. Il les soignait avec zèle, les menait paître dans des solitudes et sur les montagnes escarpées, où croissaient des herbes salutaires. Le bétail prospérait entre ses mains, et s'augmentait : aucune bête n'allait se rompre les os en tombant du haut des rochers, aucune n'était déchirée par le loup. Mais le maître était un vilain avare qui ne récompensait pas son serviteur comme il l'aurait dû. Bien plus, il lui vola un jour le plus beau bélier, et le lui fit ensuite payer sur ses gages. Rips planta là ce grigou, et entra au service du juge. Il devint la terreur des

fripons, et la justice n'avait pas de plus zélé serviteur. Mais ce juge était un homme sans équité ; il accordait tout à la faveur et se moquait des lois. Comme Rips ne voulait pas être l'instrument de l'injustice, il donna congé au juge, qui, pour sa peine, le fit jeter dans un cachot ; mais il eut bientôt fait de s'échapper par le chemin ordinaire des Esprits, c'est-à-dire par le trou de la serrure.

Cette première étude de la nature humaine ne lui inspira pas pour elle une grande affection. Il retourna avec chagrin à sa cime neigeuse, et de là, il considérait les riantes campagnes embellies par l'industrie humaine, et il s'étonnait que Dame Nature accordât ses dons à cette race bâtarde. Il ne put cependant résister au désir d'examiner encore une fois de près l'humanité. Il descendit, invisible, dans la vallée, et se mit à errer au hasard, promenant ses yeux de tous côtés. Tout à coup il aperçoit devant lui, à travers un bouquet d'arbres, une ravissante figure de jeune fille, aussi belle qu'une déesse. Elle était assise sur le gazon, auprès d'une chute d'eau qui versait ses flots d'argent dans un bassin rustique. Autour d'elle, ses compagnes, dont telle paraissait être la reine, riaient et folâtraient avec l'abandon de la jeunesse et de l'innocence.

Ce charmant spectacle produisit une vive impression sur l'Esprit de la Montagne. Ravi d'admiration à la vue de la jeune fille, il oublia un instant sa nature spirituelle, et regretta presque de n'être pas un simple mortel pour habiter la terre et vivre aux côtés de la belle enfant. Des sentiments et des désirs, dont il n'avait jamais eu la moindre idée jusqu'alors, s'éveillèrent dans son âme. Quoique fort inexpérimenté en ces matières, le Gnome ne pouvait guère se méprendre sur la nature de l'émotion qu'il éprouvait ; et il fut bien forcé de constater avec stupeur qu'il était tombé subitement amoureux d'une fille de la terre.

La jeune beauté était la fille du monarque silésien qui régnait alors sur la contrée. Elle avait coutume de venir

avec les demoiselles de sa cour se promener dans les bois de la montagne ; elle faisait des bouquets de fleurs et de plantes parfumées, où, selon l'usage de ces temps primitifs, elle cueillait pour la table paternelle une corbeille de cerises sauvages ou de fraises ; et, quand le soleil devenait trop chaud, la troupe folâtre allait prendre ses ébats auprès de la chute d'eau, et jouir de la fraîcheur de cet ombrage délicieux.



A partir de ce moment, l'amour amena chaque jour le gnome à l'endroit où il avait aperçu la charmante apparition, et il attendait avec impatience qu'elle se

montrât de nouveau à ses regards. Elle se fit désirer bien longtemps ; enfin, par une brûlante journée d'été, elle vint de nouveau avec sa suite, chercher la fraîcheur auprès de la chute d'eau. Son étonnement fut extrême, quand elle vit l'aspect du lieu entièrement changé. La roche grossière était revêtue de marbre et d'albâtre ; l'eau ne se précipitait plus avec violence de la crête de la montagne ; mais elle descendait de degré en degré avec un doux murmure jusque dans un vaste bassin bordé de marbre ; du milieu de ce bassin s'élançait une colonne d'eau, qui allait retomber en pluie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon le caprice du zéphyr. Mille fleurs émaillaient le gazon du rivage, le nénuphar et le romantique Vergiss-mein-nicht se montraient à la surface de l'eau ; autour du bassin la vue s'arrêtait de toutes parts sur les roses, le jasmin sauvage et les pâquerettes. A droite et à gauche de la cascade s'ouvraient deux arcades qui donnaient accès dans une grotte spacieuse, dont les parois et la voûte en cristal de roche brillaient d'un éclat éblouissant.

Au milieu de cette grotte était disposée une table chargée des rafraîchissements les plus exquis, et dont la vue seule excitait le désir.

La princesse resta longtemps muette de surprise, ne sachant si elle devait en croire ses yeux, et se demandant si elle allait rester, ou fuir ce lieu enchanté. Mais elle était fille d'Ève, et elle ne put résister à l'envie de tout examiner et de goûter aux mets appétissants, qui semblaient avoir été servis à son intention. Elle passa donc en revue toutes ces merveilles ; et, quand elle fut lasse d'admirer, elle vint s'asseoir à table avec ses compagnes, et savoura ces fruits exquis, qu'elle trouva aussi bons que beaux. Ensuite, toutes sortirent de la grotte, et se promenèrent autour du bassin, en jouant et en cueillant çà et là, les fleurs les plus belles...

Tout à coup, la princesse aperçut dans l'eau, à peu de distance du bord, une touffe de Vergiss-mein-nicht si fraîche et si fleurie qu'elle voulut à toute force la joindre à

son bouquet. Le bassin n'avait pas de profondeur, et laissait voir, à travers une mince couche d'eau, le sable et les cailloux de son lit. La jeune fille releva légèrement les plis de sa robe blanche, mit dans l'onde claire un de ses petits pieds d'ivoire, puis l'autre. A ce moment, et comme elle se penchait déjà vers la fleur convoitée, un gouffre parut s'ouvrir sous ses pieds, elle s'enfonça subitement, comme attirée par une force invisible, et en un clin d'œil ses beaux cheveux blonds disparurent sous l'eau.

A cette vue, les jeunes filles épouvantées se mirent à pousser des cris de douleur, se tordant les bras, implorant les naïades, et courant de côté et d'autre sur le gazon de la rive sans savoir quel parti prendre. Aucune d'elles n'osa descendre dans l'eau à la recherche de la princesse disparue, à l'exception de Brunhild, sa compagne préférée, qui n'hésita pas à s'élancer à la même place que sa chère maîtresse, avec l'intention de partager son sort. Mais l'eau ne lui vint pas même jusqu'aux genoux, et nul gouffre ne s'ouvrit pour l'engloutir comme la princesse.

Que faire ? Il n'y avait plus qu'à rapporter au roi la douloureuse et surprenante nouvelle. Tandis que les jeunes filles s'en retournaient en gémissant, elles le rencontrèrent lui-même, qui se rendait à la forêt avec une troupe de chasseurs. Dans son désespoir, il déchira ses vêtements, jeta loin de sa tête sa couronne d'or, cacha son visage dans son manteau de pourpre, et pleura amèrement la perte de la belle Emma.

Mais, après avoir payé un juste tribut à la douleur paternelle, il retrouva quelque courage, et voulut aller voir de ses yeux le théâtre de la catastrophe. O merveille ! L'enchantement avait disparu : ces lieux sauvages avaient repris leur ancien aspect, il n'y avait plus ni grotte, ni cascade, ni bassin de marbre, ni roses, ni jasmin, ni Vergiss-mein-nicht. Le roi, fort étonné, interrogea de nouveau les jeunes filles, qui, aussi surprises que lui, ne purent que lui répéter le même récit. Il vit bien alors

qu'elles disaient la vérité, mais il comprit que la disparition de sa fille devait avoir une cause surnaturelle ; il pensa que Thor, ou Odin, ou un autre dieu était certainement pour quelque chose dans cette aventure. Ces réflexions adoucirent si bien ses regrets, qu'il reprit aussitôt la partie de chasse interrompue. Il ne tarda pas d'ailleurs à se consoler tout à fait. Car les rois de la terre ne sont guère capables de ressentir d'autre chagrin que la perte de leur couronne.



Pendant ce temps, la charmante Emma, évanouie dans les bras du Gnome, arrivait, par un chemin souterrain, dans un palais, auprès duquel celui de son père n'était qu'une humble chaumière. Quand elle reprit ses sens, elle se trouva étendue sur un moelleux sofa. Un jeune homme de bonne mine était à ses pieds, et lui fit avec chaleur l'aveu de son amour, aveu qu'elle accueillit avec une modeste rougeur. Le Gnome ravi lui fit connaître qui il était, l'entretint du royaume souterrain dont il était le maître, la

conduisit à travers les appartements du palais, et lui en fit admirer le luxe et la splendeur. Un magnifique parc entourait le château de trois côtés : la jeune fille parut charmée par la vue des massifs de fleurs et des pelouses de velours, sur lesquels de grands arbres répandaient une ombre fraîche. Les arbres à fruits étaient chargés de pommes de couleur de pourpre avec des taches d'or. Le bocage était rempli d'oiseaux chanteurs, qui remplissaient l'air de leurs symphonies aux mille voix. Le Gnome amoureux promenait sa bien-aimée sous les bosquets verdoyants, son regard ne quittait pas les lèvres de la princesse, ses oreilles buvaient avidement les doux accents de sa voix mélodieuse : chaque parole qu'elle prononçait lui arrivait douce comme miel. Dans tout le cours de sa vie, qui se comptait par siècles, il n'avait jamais ressenti une félicité pareille à celle que lui donnait son premier amour.

Quant à la belle Emma, elle ne semblait pas éprouver un égal plaisir. Un nuage voilait son front ; et, à cet air de langueur et de mélancolie, qui augmentait d'ailleurs encore ses charmes, il était facile de deviner que son cœur renfermait de secrets désirs qui souffraient de n'être pas satisfaits. Le Gnome eut bientôt fait cette découverte, mais ce fut en vain qu'il s'efforça d'éclaircir ce front chargé d'ennuis. A la fin, il comprit tout : « L'homme, se dit-il, est un être né pour la société, comme la fourmi et l'abeille. Il est clair que la belle mortelle souffre de n'avoir personne de son espèce, avec qui s'entretenir. Un homme et une femme doivent à la longue se fatiguer du tête-à-tête. A qui madame confiera-t-elle ses pensées ! Pour qui se fera-t-elle belle ? Qui consultera-t-elle sur sa toilette ? Comment nourrira-t-elle cette vanité qui est le propre de sa nature ? Est-ce que la première femme, au milieu des délices de l'Eden, ne s'ennuya pas de la compagnie de son sérieux époux, et ne choisit-elle pas le serpent pour confident ? » Aussitôt il alla dans le champ voisin, arracha une douzaine de navets qu'il mit dans une corbeille finement tressée, et

les porta à la belle Emma, qui se tenait mélancoliquement assise à l'ombre d'un berceau, en effeuillant une rose : « O la plus belle des filles de la terre, dit le Gnome, bannissez la tristesse, et ouvrez votre cœur à la joie : je ne veux pas que vous vous consumiez ainsi dans la solitude. Il y a dans cette corbeille tout ce qu'il faut pour vous rendre ce séjour agréable. Il vous suffira de toucher avec cette petite baguette les racines que je vous apporte, pour qu'elles prennent aussitôt la forme que vous voudrez. »



A ces mots, il quitta la belle Emma. Celle-ci n'attendit pas un seul instant pour éprouver la vertu de sa baguette. Elle ouvrit la corbeille : « Brunhild, s'écria-t-elle, chère Brunhild, apparais ! » Et au même instant, Brunhild était à ses pieds, embrassant les genoux de sa maîtresse, et les mouillant de ses larmes, et lui prodiguant ses caresses, comme naguère.



L'illusion était si complète, que la jeune Emma ne savait pas elle-même ce qu'elle devait croire : avait-elle évoqué par un charme magique la véritable Brunhild, ou bien était-elle trompée par une vaine apparence ? Cependant elle s'abandonna à la joie d'avoir auprès d'elle sa chère compagne, elle la prit par la main et l'emmena dans le parc, lui en fit admirer les beautés, et cueillit pour elle des pommes aux taches d'or. Ensuite elle conduisit son amie, à travers les chambres du palais jusque dans la garde-robe, toute remplie de voiles, de ceintures, de parures de toute sorte ; et la curiosité féminine trouva tant à s'exercer en cet endroit, qu'elles y restèrent jusqu'au coucher du soleil. Voiles, ceintures, boucles d'oreilles, tout fut passé en revue, manié, essayé. La fausse Brunhild était si adroite, et faisait preuve d'un goût si exquis dans le choix et l'ordonnance de la toilette féminine, que, si elle n'était de sa nature qu'un simple navet, on ne pouvait du moins se refuser à la proclamer la reine de son espèce.

Le Gnome les épiait sans se laisser voir, et était ravi d'avoir si bien su lire dans un cœur féminin, et d'avoir fait tant de progrès dans la connaissance de l'humanité. La jeune Emma lui paraissait maintenant plus belle, plus aimable et plus gaie qu'auparavant. Elle se donna le plaisir d'animer, au moyen de sa baguette, toute la provision de navets, et elle leur fit prendre la figure des filles qui la

servaient dans la demeure paternelle ; des deux derniers elle fit une jolie minette aimable et caressante, et un petit chien tout mignon et tout frétilant.

Elle organisa de nouveau sa maison, fixa à chacune de ses suivantes son emploi, et jamais princesse ne fut mieux servie. On prévenait ses désirs, on obéissait au moindre signe, et tous ses ordres étaient exécutés sans observation.

Pendant quelques semaines, elle goûta pleinement le plaisir d'une si agréable compagnie ; la danse, les chants, les accords des instruments se succédaient dans le palais du gnome depuis le matin jusqu'au soir ; seulement elle remarqua au bout de quelques temps que le teint frais de ses compagnes commençait à se faner. La grande glace du salon de marbre lui permit de constater qu'elle seule gardait l'éclat et les couleurs de la rose, tandis que la chère Brunhild et les autres demoiselles ressemblaient à des fleurs de plus en plus flétries. Elles assuraient toutes qu'elles étaient en bonne santé ; et, de fait, le Gnome ne les laissait manquer de rien à sa table. Cependant, elles allaient s'alanguissant à vue d'œil ; leur vivacité diminuait de jour en jour, et tout le feu de la jeunesse s'éteignait en elles.

Un beau matin, comme la princesse, rafraîchie par une nuit de bon sommeil, entrait joyeuse dans le salon de compagnie, quel fut son effroi quand elle se trouva en présence d'un groupe de matrones ratatinées, à la tête branlante ! Elles s'appuyaient sur des bâtons ou des béquilles, toussaient et crachaient en chœur, et faisaient de vains efforts pour redresser leurs tailles courbées par la décrépitude. Le petit chien autrefois si folâtre était sur le côté, les quatre pattes raides ; quant à la caressante minette, elle était si faible qu'elle ne pouvait faire un mouvement. La princesse se sauva tout effarée hors de la salle, pour fuir la vue de cette horrible compagnie, et courut à la terrasse : là, elle se mit à appeler furieusement le Gnome, qui accourut avec empressement. « Esprit

malfaisant, lui dit-elle avec colère, pourquoi m'envies-tu la seule joie de ma vie solitaire ? Prétends-tu me priver de cette ombre de société qui m'aidait à supporter mon isolement ? Veux-tu faire de ce palais un hôpital ? Rends sur le champ à mes suivantes la jeunesse et la beauté, ou bien n'attends de moi, pour prix de ta méchanceté, que la haine et le mépris. — Oh ! la plus belle des filles de la terre, répondit le gnome, calmez votre courroux. Tout ce qui est en ma puissance, je le ferai pour vous, mais ne me demandez pas l'impossible. Les forces de la nature m'obéissent, mais je ne puis rien contre ses lois immuables. Tant que ces navets ont conservé la sève qui les nourrit, la baguette magique pouvait les transformer à votre volonté en êtres vivants. Mais, à mesure que cette sève s'épuise et se dessèche, leur vie s'éteint en même temps, et il ne dépend pas de moi de la ranimer. Ne vous affligez pas cependant : une nouvelle corbeille de navets fraîchement arrachés vous fournira le moyen de rassembler autour de vous les compagnes que vous aimez. En attendant, jetez de côté ces jouets usés, et qu'il sera facile de renouveler. »



A ces mots, le Gnome s'éloigna ; et la belle Emma, prenant sa baguette magique, en toucha tous ces fantômes ridés : aussitôt ils reprirent l'aspect de navets desséchés, dont elle fit un tas qu'elle alla jeter aux ordures, sans plus s'en soucier. Ensuite, d'un pied léger, elle se rendit au potager pour y prendre la corbeille que le Gnome avait dû

remplir de navets frais, mais elle ne trouva rien. Elle eut beau aller et venir, et regarder de tous côtés : il n'y avait pas trace de corbeille. Enfin, elle aperçut le Gnome qui arrivait au devant d'elle avec un air embarrassé qu'elle remarqua du premier coup d'œil. « Tu m'as trompée, dit-elle ; où est la corbeille ? Il y a une heure que je la cherche en vain. » —

« Reine de mon cœur, répondit l'Esprit, me pardonnerez-vous mon étourderie ? J'ai promis plus que je ne pouvais tenir. J'ai parcouru le pays pour chercher des navets ; mais ils sont depuis longtemps arrachés, et serrés dans les caves où ils sèchent. Attendez seulement trois lunes, et vous aurez toute facilité pour reprendre vos jeux avec les compagnes que vous regrettez. » Avant que le Gnome eût fini de parler, la belle lui tourna le dos avec colère, et retourna dans son appartement, sans l'honorer d'un mot de réponse. Pour lui, prenant la figure d'un cultivateur, il se rendit au plus proche marché, acheta un âne, qu'il chargea d'un sac de graines de navet, puis il ensemença tout un arpent. Alors il donna l'ordre à l'un des gnomes, ses serviteurs, d'entretenir au-dessous du champ un feu souterrain, de manière à activer par une douce chaleur la croissance du grain, ainsi que cela se pratique dans une serre où l'on cultive des ananas.

SON CHEVAL BONDIT A TRAVERS LA PLAINE.



En effet, la semence leva bientôt, et donna l'espoir d'une abondante récolte. La belle Emma allait visiter le champ tous les jours, et les navets l'intéressaient bien plus que les pommes d'or de son verger. Mais cette occupation ne suffisait pas pour la distraire, et l'ennui et le découragement la gagnaient de plus en plus, et voilaient le

feu de ses yeux bleus. Elle aimait à s'enfoncer dans un petit bois de pins, voisin du palais ; et là, assise au bord d'une source qui laissait couler ses flots d'argent dans la vallée, elle y jetait une à une les fleurs qu'elle avait cueillies sur son chemin, et elle restait ainsi songeuse pendant de longues heures.



Le Gnome voyait bien que, malgré tous ses efforts pour gagner le cœur de la belle par ses complaisances et son dévouement, il n'avait pas fait encore beaucoup de progrès. Cependant, il ne désespérait pas de conquérir son affection, et de vaincre enfin sa froideur. Mais il ne se doutait pas de la véritable cause qui rendait la jeune princesse si indifférente à son amour. Il croyait que le cœur de la belle était libre, comme le sien, et s'imaginait que ce cœur était un domaine qui lui appartenait de droit comme au premier occupant. C'était une grave erreur. Le fils d'un roi voisin, le prince Ratibor, avait eu le bonheur d'inspirer à la jeune Emma ce premier amour qui est, selon l'opinion commune, plus indestructible que les quatre éléments. Déjà les deux amants voyaient avec bonheur approcher le jour qui devait unir leurs destinées, lorsque la fiancée avait disparu tout à coup. Cette catastrophe inattendue

transforma l'amoureux Ratibor en un Roland furieux. Il quitta ses États, erra dans les forêts solitaires, prit les rochers à témoin de son malheur, en un mot commit toutes les extravagances habituelles aux amants malheureux. De son côté, la fidèle Emma prisonnière dans sa somptueuse demeure, dévorait son chagrin ; et elle renfermait si bien dans son cœur le secret de sa douleur, que le Gnome ne put se douter des sentiments qu'elle lui dérobait avec tant de soin. Il y avait longtemps qu'elle cherchait le moyen de tromper sa surveillance et d'échapper à son odieuse compagnie. Après mainte nuit d'insomnie, elle imagina un plan, qui lui parut réunir toutes les chances de succès.



Le printemps était revenu, et les navets qui, grâce à la précaution du Gnome, n'avaient pas été retardés dans leur croissance par l'influence de l'hiver, étaient venus à maturité. La belle Emma en arrachait quelques-uns tous les jours, et leur donnait toutes sortes de formes : elle semblait n'avoir d'autre but que de se distraire, mais ses pensées allaient plus loin. Elle changea un jour un petit navet en abeille, pour l'envoyer chercher des nouvelles de son fiancé : « Vole, dit-elle, chère petite abeille, du côté de l'Orient ; va trouver Ratibor, le prince du pays, et bourdonne lui doucement à l'oreille que son Emma vit encore, mais qu'elle est prisonnière du prince des gnomes qui habite la montagne. N'oublie pas un mot de mon message, et reviens me dire s'il m'aime toujours. » L'abeille s'envola aussitôt du doigt de la princesse ; mais à peine avait-elle pris son essor, qu'une hirondelle fondit sur elle, et, au grand regret de la princesse, avala en même temps la messagère et le message. Alors, par la vertu de la baguette merveilleuse, elle créa un grillon, et lui fit la même leçon : « Saute, petit grillon, et franchis la montagne ; va trouver Ratibor, le prince du pays, et murmure lui à l'oreille que sa fidèle Emma a besoin du secours de son bras pour être délivrée de l'esclavage. » Le grillon se mit en route, aussi vite qu'il put ; mais une cigogne aux longues jambes, qui flanait sur le chemin, le happa avec son grand bec, et l'avalala.



Ces tentatives avortées ne découragèrent pas la princesse ; et elle en fit le lendemain une nouvelle, en donnant à un troisième navet la forme d'une pie : « Oiseau babillard, dit-elle, voltige d'arbre en arbre jusqu'au royaume de Ratibor, mon fiancé ; fais-lui savoir ma captivité ; dis-lui que je vais tenter de reconquérir ma liberté, et que j'ai besoin de son secours : qu'il m'attende avec un cheval et une escorte le troisième jour à partir de celui-ci, à l'entrée de la montagne, là où finit le domaine du Gnome. » L'oiseau obéit, voleta de place en place, et la jeune fille le suivit de l'œil aussi loin qu'elle put.

Ratibor continuait à errer mélancoliquement par la montagne : le retour du printemps et le réveil de la nature ne servaient qu'à accroître sa douleur. Il était assis sous un chêne épais, pensant à sa princesse, et murmurant dans un soupir le nom d'Emma. Tout à coup l'écho lui répéta doucement ce nom chéri, et presque aussitôt une voix inconnue fit entendre le sien. Il dressa l'oreille, ne vit personne et pensa s'être trompé, mais son nom fut de nouveau prononcé. Au même instant, il aperçut une pie qui sautait de branche en branche, et il reconnut que c'était

elle qui l'appelait ainsi : « Méchante babillarde, s'écria-t-il, qui t'a appris à dire ce nom, le nom d'un infortuné qui n'aspire qu'à disparaître de ce monde ? » A ces mots, dans un transport de colère, il saisit une pierre, et allait la lancer contre l'oiseau, quand celui-ci articula distinctement le nom d'Emma. Ce mot magique désarma le prince, et au même instant la pie se mit à réciter d'un bout à l'autre la leçon qu'on lui avait apprise. A peine le prince Ratibor eut-il entendu ce joyeux message, qu'il se sentit tout à coup revenir à la vie ; le chagrin mortel qui l'avait abattu, et avait enlevé tout ressort à son corps et à son âme, disparut en un instant. Il voulut interroger la messagère de bonheur, et l'entendre parler de sa chère Emma ; mais l'oiseau ne put que répéter comme une machine les mots qu'on lui avait fait apprendre, puis il prit son vol. Quant au prince, il retourna en toute hâte à son palais, équipa une troupe de cavaliers, sauta en selle, et se rendit au lieu convenu, avec le doux espoir de revoir bientôt sa fiancée.



Cependant la jeune princesse, avec ce talent particulier aux femmes, commença à jouer le petit rôle qu'elle avait préparé, et dont elle attendait le meilleur résultat. Elle

cessa de décourager par sa froideur son patient amoureux, elle eut pour lui des regards moins sévères, et son humeur dédaigneuse parut s'adoucir sensiblement. Le Gnome s'aperçut avec bonheur de ce changement favorable ; il s'enhardit au point qu'il pressa la jeune fille d'exaucer enfin ses vœux et de fixer le jour de leur union. Elle répondit de manière à le remplir d'espérance ; seulement elle demanda encore un jour de réflexion, et le gnome ravi lui accorda ce délai sans hésiter.

Le lendemain, dès le matin, la belle Emma parut en toilette de mariée voilée de blanc, couronnée de myrte, et chargée de tous les bijoux qu'elle avait trouvés dans ses coffrets. Le Gnome, qui attendait son lever avec impatience, s'empressa d'accourir au-devant d'elle. A la vue du costume qu'elle portait, il ne put contenir les transports de sa joie : il se jeta à ses genoux, et la remercia cent fois d'avoir enfin consenti à récompenser son amour fidèle : « Seigneur, répondit-elle, je n'ai pu, je l'avoue, rester plus longtemps insensible aux mille preuves d'amour que vous m'avez prodiguées ; je suis donc prête à accepter votre main. Et cependant, à ne vous rien cacher, j'ai l'âme tourmentée d'une cruelle inquiétude. La femme ne conserve pas toujours sa fraîcheur et ses attraits, la beauté d'une mortelle est une fleur qui se fane promptement. Vous, au contraire, vous ne vieillissez pas. Comment donc puis-je espérer que vous m'aimiez toujours comme aujourd'hui, et que vous demeuriez toujours aussi parfait époux que parfait amant ? »

Le Gnome répondit : « Demandez une preuve de ma patience et de ma soumission à vos volontés, et par mon empressement à vous la donner, vous pourrez juger de la force de mon affection pour vous. — Eh bien, soit, conclut la rusée princesse : je vais réclamer une preuve de votre complaisance. Allez compter tous les navets qui sont dans le champ ; je me propose de leur donner à tous la forme humaine pour avoir de nombreux témoins de notre

mariage, et pour réunir dans la salle de bal une brillante assemblée. Mais gardez-vous de me tromper, et de commettre la moindre erreur ; car votre exactitude me prouvera si vous êtes aussi patient et aussi soumis que vous me l'affirmez ».

IL COMMENÇA A ARPENTER LE CHAMP.



Malgré le regret que le Gnome éprouvait de quitter en ce moment sa charmante fiancée, il obéit sans répliquer, et alla se mettre aussitôt à la besogne. Il commença à arpenter le champ, en faisait attentivement son addition. Après avoir terminé son calcul, il pensa qu'il était indispensable de le recommencer, afin de s'assurer qu'il n'avait pas commis d'erreur ; mais, à sa grande contrariété, il trouva une différence qui l'obligea à passer de nouveau en revue l'armée des navets. Cette fois là encore, le compte fut à refaire ; et, plus il recommençait, plus il s'embrouillait, et l'opération menaçait de durer éternellement.

De son côté, la maligne princesse avait à peine perdu de vue son fidèle adorateur, qu'elle courut achever les préparatifs de sa fuite. Elle avait choisi d'avance un navet plein de sève et de belle taille, qu'elle transforma aussitôt en un cheval tout équipé. Elle sauta en selle sans perdre un instant, et se mit à fuir, franchissant à toute bride les bruyères et les rochers de la montagne ; et le coursier magique l'emporta sans broncher, d'un galop aussi doux que rapide, jusqu'au lieu du rendez-vous, où le prince Ratibor, plein d'espoir, l'attendait avec impatience, et la reçut dans ses bras.

Le Gnome fort affairé, restait pendant ce temps profondément absorbé par ses calculs, sans se douter de ce qui se passait. C'est ainsi qu'Archimède, à ce que nous raconte l'histoire, occupé à chercher la solution d'un problème, ne s'aperçut pas que l'ennemi était entré dans Syracuse, et que sa patrie était au pouvoir des Romains. Cependant le Gnome, après de longs efforts et une attention obstinée, réussit à savoir le compte exact des navets, petits et grands, qui se trouvaient dans le champ. Il s'en retourna donc fort satisfait, pour rendre compte, de sa tâche à la charmante princesse, heureux de lui avoir prouvé par son obéissance qu'elle aurait en lui l'époux le plus complaisant et le plus dévoué qu'elle pût souhaiter. Il

arriva à la pelouse, mais il n'y trouva pas celle qu'il cherchait ; il courut à travers les bosquets et les allées sans découvrir la princesse ; il retourna au palais, en visita les moindres coins et recoins, appela de toutes ses forces la belle Emma, sans obtenir d'autre réponse que celle de l'écho. A la fin, la chose lui parut singulière, ses soupçons s'éveillèrent : il jeta tout d'un coup loin de lui cette enveloppe corporelle sous laquelle il était enfermé, s'élança d'un bond au plus haut des airs, et, regardant vers l'Orient, il aperçut bien loin sa chère Emma que le cheval emportait d'une course folle. Furieux à cette vue, il saisit de ses mains puissantes deux nuages qui passaient tranquillement, les heurta rudement l'un contre l'autre, et lança à la fugitive un coup de foudre terrible. Mais l'amazone arrivait en ce moment même aux limites de la montagne, et la foudre n'atteignit qu'un chêne dix fois centenaire qu'elle mit en poudre.

Le Gnome, pénétré de douleur, retourna tristement dans son palais, parcourut tous les appartements, et se rassasia de soupirs et de gémissements. De là, il passa dans le parc : mais ces beaux lieux, créés par son pouvoir magique, n'avaient plus d'attrait pour lui. La seule trace du pied de sa chère infidèle charmait ses yeux bien autrement que le spectacle des splendeurs qu'il avait accumulées dans cette demeure, où il s'était flatté de la retenir à ses côtés. Chaque pas qu'il faisait lui rappelait les douces heures passées à la voir ou à l'entendre. C'est ici qu'elle se promenait, c'est là qu'elle allait cueillir des fleurs ; c'est de là qu'invisible il la contemplait longuement, assise sous l'ombrage ; c'est là que, déguisé sous une forme humaine, il avait avec elle ces délicieux entretiens, dont le souvenir le remplissait de douleur et de regrets. Puis son chagrin se changea en fureur, quand il songea de quelle ingratitude on avait payé son fidèle amour : alors il fit serment de renoncer à l'étude de l'humanité, et de rompre à jamais toute relation avec une race si perfide. Aussitôt, il frappa

trois fois la terre du pied, et le palais magique, avec toutes ses magnificences, rentra dans le néant. Lui-même s'enfonça jusqu'aux limites les plus éloignées de son domaine souterrain, c'est-à-dire jusqu'au centre même de la terre, et il y emporta avec lui sa rancune et sa haine de l'humanité.

Pendant ce temps, le prince Ratibor se hâtait de mettre en sûreté sa fiancée reconquise. Il la ramena triomphalement à la cour de son père, y célébra son union avec sa bien-aimée, partagea son trône avec elle et bâtit la ville de Ratibor, qui porte encore ce nom aujourd'hui.

La merveilleuse aventure de la princesse Emma sur le Mont-des-Géants et son évasion hardie devinrent la fable du pays, et se transmirent d'âge en âge jusqu'aux temps les plus reculés ; et les habitants des régions voisines, qui ne savaient pas le véritable nom de leur voisin, l'Esprit-de-la-Montagne, l'ont appelé depuis lors, par moquerie, du sobriquet de Rubezahler, ou, par abréviation, Rubezahl, ce qui veut dire : « le Compteur de navets ».



Le Gnome, plein de haine et de rancune, avait quitté le monde d'en haut avec la résolution bien arrêtée de ne jamais remonter à la lumière du jour. Mais le temps adoucit peu à peu l'amertume de son ressentiment : il est vrai qu'il ne fallut pas moins de neuf cent quatre vingt-dix-neuf ans pour cicatriser la blessure qu'il portait au fond de son cœur. Le séjour de son royaume souterrain commençait à lui devenir monotone et insupportable, et il se trouvait un jour de fort méchante humeur, quand le bouffon de sa cour, un joyeux farfadet qui était son favori, lui proposa un voyage d'agrément au Mont-des-Géants. Le Gnome consentit sans se faire prier ; il ne mit pas une minute à faire ce long trajet, et il se trouva sur l'emplacement de son ancien palais, qu'il eut la fantaisie de rétablir instantanément dans son état primitif avec toutes ses dépendances. Toutefois cette création magique demeura invisible pour des yeux humains ; et les voyageurs qui traversaient la montagne n'apercevaient que des solitudes sauvages. La vue de ce séjour qui, au temps de son amour pour la belle Emma, avait tant de charme à ses yeux, renouvela le souvenir de son ancienne passion, et il lui sembla que cette aventure datait de la veille, et que la belle jeune fille était encore là devant lui. En même temps, la pensée de son ingratitude et de sa perfidie réveilla toute sa haine contre l'espèce humaine : « Misérable ver de terre, cria-t-il en lançant des regards de colère sur les villes et les villages qui remplissaient les vallées, tu rampes encore, je le vois, dans ces contrées. Jadis je fus ton jouet et la victime de ta perfidie ; mais tu vas me le payer, mon heure est venue. Je veux te faire mille tours et mille maux, et t'apprendre à redouter l'Esprit-de-la-Montagne ! »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il entendit dans le lointain des voix humaines. Trois jeunes compagnons faisaient route à travers la montagne, et le plus hardi d'entre eux ne cessait de crier : « Rubezahl, descends donc ! Rubezahl, ravisseur de filles ! » La tradition avait

conservé dans la mémoire des hommes l'aventure du Gnome, et chaque génération l'avait augmentée, comme il arrive toujours, de toutes sortes de détails mensongers. Chaque voyageur qui traversait la montagne, s'entretenait avec ses compagnons de route de cette vieille histoire. On la racontait avec des enjolivements de fantaisie, où le héros était fort mal traité ; et les fanfarons ne manquaient pas cette occasion de se poser en braves aux yeux de leurs camarades poltrons, en défiant le gnome, et en l'appelant insolemment par son sobriquet.

On n'avait jamais entendu dire que l'Esprit-de-la-Montagne eût châtié de pareilles impertinences ; et, de fait, retiré tout au fond de son royaume, il n'en avait jamais entendu le moindre mot. Il n'en fut que plus irrité, quand il s'entendit interpeller de la sorte. Il traversa la forêt comme un vent de tempête, et il allait étrangler le pauvre diable qui riait à ses dépens, quand il réfléchit tout d'un coup que cette brutale vengeance ferait grand bruit dans le pays, que la crainte éloignerait de la montagne tous les voyageurs, et qu'il s'enlèverait ainsi toute occasion de tourmenter les hommes et de leur faire du mal. Il laissa donc le coupable poursuivre tranquillement son chemin, se réservant de lui faire en temps et lieu expier son insolence. Au premier carrefour, le jeune compagnon se sépara des deux autres, et continua sa route jusqu'à Hirschberg, où il arriva sans accident. Mais le Gnome l'avait suivi invisible jusqu'à l'auberge où il s'était arrêté, afin de savoir où le retrouver plus tard. Ensuite, il s'en retourna dans sa montagne, en songeant au moyen de satisfaire sa rancune. Par hasard, il rencontra sur la grande route un riche Israélite qui se rendait à Hirschberg, et il lui vint à l'idée de faire de cet homme l'instrument de sa vengeance. Aussitôt il prit la figure du garçon qui l'avait offensé, se fit le compagnon de route du Juif, causa avec lui fort amicalement, le détourna du grand chemin sans qu'il y fît attention ; et, quand ils furent dans le bois, il sauta sur lui,

le saisit par la barbe, le secoua rudement, le jeta par terre, le garrotta, et lui prit sa bourse, qui était bien garnie d'or et de bijoux ; après quoi, il lui fit ses adieux avec force coups de poing et coups de pied, et s'enfuit en le laissant à terre, dépouillé, meurtri, à demi mort.



Au bout de quelque temps l'Israélite, ayant un peu repris ses sens, se mit à gémir et à crier au secours, car il craignait de mourir abandonné dans cette affreuse solitude. Ses plaintes attirèrent un passant, homme vénérable, qui avait tout l'extérieur d'un bon bourgeois de quelque ville voisine. Il s'approcha du pauvre diable, lui délia les pieds et les mains, le releva, enfin, comme le bon Samaritain de l'Évangile, le soulagea et le réconforta de son mieux ; il lui rendit des forces à l'aide d'un cordial qu'il portait avec lui, le ramena sur la grande route, et semblable à l'ange Raphaël, qui guidait le jeune Tobie, il accompagna l'Israélite jusqu'à la porte de l'auberge d'Hirschberg ; arrivé là, il lui donna quelque argent et le quitta.

Quel fut l'étonnement du Juif, lorsqu'en entrant dans l'auberge, la première figure qu'il aperçut fut celle de son voleur, assis tranquillement à une table avec l'air libre et ouvert d'un homme qui n'a rien à se reprocher ! Il avait devant lui un verre de vin du pays, et causait gaîment et de bonne amitié avec d'autres joyeux compagnons ; à côté de lui était son havre-sac, où Rubezahl avait déjà caché la bourse volée. Le pauvre Juif, tout troublé, ne s'avait s'il

devait en croire ses yeux ; il alla se blottir dans un coin, et tint conseil avec lui-même, cherchant le moyen de rentrer dans son bien. Il regarda de tous ses yeux son voleur, et, bien certain de ne pas se tromper, il s'esquiva doucement, alla trouver le juge, et déposa sa plainte. La justice d'Hirschberg avait alors la réputation d'être prompte et expéditive, quand elle y trouvait du profit ; mais, s'il fallait procéder d'office, elle marchait, comme partout ailleurs, avec la lenteur de la tortue. L'Israélite savait à quoi s'en tenir là-dessus ; et quand il vit que le juge hésitait à prendre acte de sa déposition, il lui fit remarquer qu'il existait un *corpus delicti*, sous forme d'une bourse bien garnie, et cette considération décida tout de suite le magistrat à signer l'ordre d'arrestation. Aussitôt les agents s'armèrent de piques et de bâtons, investirent l'auberge, se saisirent du criminel, et le conduisirent dans la salle de justice, où déjà les Anciens étaient réunis.



« Qui es-tu, et d'où viens-tu ?, » demanda le Président. L'accusé répondit sans se troubler : « Je suis compagnon tailleur de mon état, je me nomme Bénédict, je viens de Liebenau, et suis engagé ici par un patron. — N'as-tu pas surpris ce Juif dans la forêt ? Ne l'as-tu pas battu, ni

garrotté et dépouillé de sa bourse ? — Jamais de ma vie je n'ai vu ce Juif ; je ne l'ai ni battu, ni garrotté, ni dépouillé de sa bourse. Je suis un honnête ouvrier, et non un voleur de grand chemin. — Et qui prouve ton honnêteté ? — Mon livret de compagnon. — Voyons ton livret. » Bénédic ouvrit son havresac sans hésiter ; car il savait bien qu'il ne s'y trouvait que des objets qui étaient sa propriété légitime. Mais quand il le vida, sur la table, ô surprise ! on entendit un son argentin. Les gardes s'approchèrent aussitôt, et fouillant dans le tas, en tirèrent la bourse pesante, que le Juif, tout réjoui, reconnut sans hésiter pour la sienne. Le pauvre diable resta comme foudroyé, il faillit se trouver mal d'effroi, il pâlit, ses lèvres tremblaient, ses genoux flageolaient, il était hors d'état d'articuler une syllabe. Le front du juge devint plus sombre, et sa mine menaçante n'annonçait rien de bon : — Eh bien ! misérable, s'écria-t-il, oseras-tu encore nier ton vol ? — Pitié, Seigneur ! gémit l'accusé en tombant à genoux, et joignant les mains. Je prends à témoin tous les saints du Paradis que je suis innocent, et que je ne sais comment la bourse du Juif se trouve dans mon sac ! — Tu es convaincu, répliqua le juge ; la présence de cette bourse te condamne. Confesse ton crime de bonne grâce, sinon la torture saura bien t'en arracher l'aveu. » Le malheureux ne pouvait que protester de son innocence ; mais il parlait à des sourds. On ne vit en lui qu'un coquin entêté, qui niait obstinément pour sauver son cou. On fit venir le bourreau, dont les arguments irrésistibles devaient le décider à avouer son méfait. Alors l'infortuné eut peur des supplices ; et quand le tourmenteur s'apprêta à lui mettre les pieds dans les brodequins, il réfléchit qu'après tout, puisqu'il ne pouvait convaincre le tribunal, il ne gagnerait rien à se laisser torturer, et qu'il valait mieux mourir d'un coup que de perdre la vie en détail ; bref, cédant à la destinée et renonçant à lutter davantage, il confessa un crime dont il n'avait jamais eu même la même pensée.



Alors son affaire fut bientôt expédiée ; il fut condamné d'une voix unanime à la potence ; et, pour faire prompt justice, autant que pour économiser des frais de nourriture, on décida que la sentence serait exécutée dès le lendemain matin.

Tous les assistants trouvèrent la peine juste et fort bien appliquée. Cependant aucun d'entre eux ne donna tout haut son approbation, à l'exception du compatissant Samaritain, qui s'était introduit dans la salle d'audience, et qui ne tarissait pas d'éloges sur l'amour de la justice, dont le tribunal d'Hirschberg venait de faire preuve. Et, dans le fait, personne ne pouvait prendre plus d'intérêt à cette affaire, que celui qui, d'une main invisible, avait caché la bourse dans le sac du tailleur, et qui n'était autre que Rubezahl lui-même.

Le lendemain, dès le matin, le Gnome, sous la forme d'un corbeau, alla se percher près de la potence pour attendre

le funèbre cortège qui venait accompagner la victime de sa vengeance, et, en sa qualité de corbeau, il se sentait tout disposé à arracher les yeux au pendu : mais son attente fut vaine. Le pieux religieux, chargé de mettre la conscience du condamné en paix avec Dieu, lui trouva une âme si grossière et si inculte, qu'il trouva impossible de faire de lui un saint en si peu de temps. Il demanda donc au tribunal un délai de trois jours, et il eut grand'peine à l'obtenir : encore fallut-il menacer les juges des foudres de l'Église. Quand Rubezahl apprit cette fâcheuse nouvelle, il s'envola dans la montagne, pour y attendre le moment de l'exécution.

Pour passer le temps, il avait recommencé, selon sa vieille habitude, à parcourir les forêts : tout à coup il aperçut une jeune fille étendue au pied d'un arbre ; elle était vêtue pauvrement, mais avec une extrême propreté. Appuyée sur son coude, le visage tourné vers la terre, elle essuyait de temps en temps les larmes qui baignaient ses joues, et de gros sanglots soulevaient sa poitrine. Le Gnome avait déjà vu jadis avec émotion couler les larmes de la beauté : cette fois encore il en fut touché. Il s'était bien juré d'être malveillant et malfaisant pour tous les enfants d'Adam qui traverseraient la montagne : il manqua cependant à son serment, et tout ému de compassion, il ressentit un vif désir de consoler la belle enfant. Il prit de nouveau la figure d'un honnête bourgeois, s'approcha de la jeune fille, et lui dit d'un ton bienveillant : « Enfant, qu'avez-vous à vous désoler ainsi dans cette solitude ? Dites-moi la cause de votre chagrin : peut-être pourrai-je vous venir en aide. »



La pauvre fille qui était tout absorbée par sa douleur, tressaillit en entendant cette voix, et releva sa tête qu'elle tenait penchée vers la terre ; elle fixa sur le nouveau-venu deux grands yeux bleus, dont les larmes qui les mouillaient augmentaient encore l'éclat, et dont l'expression douloureuse aurait attendri un cœur de rocher : « Hélas, dit-elle, vous ne pouvez rien pour moi : je suis une meurtrière, j'ai tué l'homme que j'aimais : il faut que j'expie mon crime avec des larmes et des sanglots, jusqu'à ce que la mort me brise le cœur. » Le brave homme parut étonné : « Vous, une meurtrière ! s'écria-t-il ; avec cette figure céleste, vous auriez commis le crime que vous dites ! Cela est impossible. Assurément, je tiens l'espèce humaine en médiocre estime, et je suis disposé à la croire capable de tous les méfaits ; et cependant, quand je vous regarde, je ne puis vous croire, et vos paroles sont pour moi une véritable énigme. — Je vais vous l'expliquer, dit la pauvre fille, si vous tenez à tout savoir. — Parlez. — J'avais un ami d'enfance, le fils d'une honnête veuve, ma voisine, qui en grandissant me choisit pour fiancée. Il était si bon, si aimable, il m'aimait si fort et avec tant de constance qu'il gagna mon cœur, et je lui promis fidélité éternelle. Hélas ! j'ai empoisonné l'âme de ce brave jeune homme, je lui fais oublier les pieuses leçons de sa vertueuse mère, et je l'ai conduit au crime qu'il va payer de sa vie. — Vous, s'écria le

Gnome. — Oui, oui ! Je suis sa meurtrière, je l'ai poussé à voler sur un grand chemin et à dépouiller de sa bourse un maudit juif. Alors les Anciens d'Hirschberg l'ont mis en prison ; on a dressé pour lui la potence, et c'est demain qu'il va mourir ! — Et c'est vous qui l'avez rendu coupable ? demanda Rubezahl avec étonnement — Oui, c'est moi ; j'ai sur la conscience la mort du pauvre garçon. — Et comment ? — Il partait pour faire sa tournée au-delà de la montagne, et comme il m'embrassait en me faisant ses adieux : « Chère amie, dit-il, reste-moi fidèle. Quand le pommier fleurira pour la troisième fois, et que l'hirondelle bâtera son nid, je reviendrai de ma tournée et je te prendrai pour femme » ; et je m'engageai à lui par serment. Et voilà que le pommier fleurissait pour la troisième fois, et que l'hirondelle faisait son nid, quand Bénédicte revint et me rappela ma promesse, et voulut fixer avec moi le jour de la noce. Mais je me mis à rire et à le taquiner, comme font souvent les jeunes filles avec leurs fiancés, et je dis : « Je ne puis devenir ta femme ; ma maisonnette est trop petite pour deux, et tu n'as ni foyer ni abri. Procure-toi d'abord une bonne somme pour agrandir notre logis, et puis nous reparlerons de mariage. » Le pauvre jeune homme fut tout troublé de cette réponse : « Ah ! Clairette, dit-il en soupirant, et avec des larmes dans les yeux, as-tu donc les idées tournées du côté de l'or et de l'argent ? N'es-tu plus la brave fille que tu étais naguère ? N'as-tu pas mis ta main dans la mienne, quand tu m'as juré fidélité ? Et qu'avais-je alors de plus que cette main, dont le travail devait te nourrir ? D'où te viennent cet orgueil et ce dédain ? Ah ! Clairette, je te comprends : un riche prétendant a détourné ton cœur de moi ! Est-ce ainsi que tu récompenses mon fidèle amour ? J'ai passé trois ans à désirer et à attendre le moment du retour ; j'ai compté les jours et les heures ; l'espérance et la joie rendaient mon pas plus vif et plus léger, quand je traversais la montagne pour te revoir. Et maintenant tu me repousses ! » Il pria et supplia, mais je

m'obstinai dans mon exigence. « Mon cœur ne te repousse pas, répondis-je, seulement je ne veux pas t'épouser encore. Pars, gagne de l'argent ; et alors reviens, et nous serons mari et femme. « Eh bien, dit-il enfin avec colère, Puisque tu le veux, je vais courir le monde, mendier, tromper, voler, et tu ne me reverras que lorsque j'aurai la misérable somme que tu mets pour prix à ton consentement. Adieu ! »

C'est ainsi que je lui ai fait perdre la tête, à ce pauvre Bénédict. Il partit dans le désespoir : son bon ange l'abandonna, et il commit un crime, qu'il abhorrait, j'en suis sûre, au fond de l'âme. »

Le brave homme secoua la tête à ces mots, garda le silence, puis dit d'un air pensif : « Voilà qui est vraiment merveilleux ! » Après cette exclamation, il se tourna vers la jeune fille. « Et pourquoi, reprit-il, êtes-vous ici à vous lamenter dans cette forêt déserte ? — Hélas, mon bon seigneur, répondit l'enfant, j'allais à Hirschberg ; mais, en arrivant à cette forêt, j'ai cru que mon cœur allait éclater de chagrin : c'est pour cette raison que je me suis arrêtée au pied de cet arbre, afin d'exhaler en liberté dans la solitude ma douleur et mes remords. — Et que voulez-vous donc faire à Hirschberg ? — Je veux me jeter aux pieds du juge criminel, je veux remplir la ville de mes plaintes ; les filles du pays joindront leurs supplications aux miennes, pour attendrir les cœurs des Anciens, et obtenir de leur pitié la vie du pauvre innocent ; et, si je ne puis réussir à sauver d'une mort infamante mon cher fiancé, eh bien, je mourrai de bon cœur avec lui. »

Le Gnome fut tellement touché de ces paroles qu'il renonça sur l'heure à ses désirs de vengeance, et résolut de rendre son fiancé à cette pauvre désolée. « Séchez vos pleurs, dit-il d'un ton compatissant, et bannissez tout chagrin. Avant que le soleil soit levé, votre fiancé sera libre. Soyez éveillée demain au premier chant du coq ; et, quand on frappera doucement à votre fenêtre, ouvrez sans

hésiter : c'est Bénédicte votre fiancé qui sera là. Mais gardez-vous de le désoler de nouveau par votre entêtement. Sachez encore ceci : il n'a point commis l'acte criminel dont vous le croyez coupable, et vous n'avez pas à vous adresser ce cruel reproche, car il ne s'est pas laissé pousser au mal par votre fâcheuse obstination. »

La jeune fille, troublée par ce discours, regarda bien en face celui qui lui parlait, et elle vit qu'il était sincère et sérieux. Alors ses larmes cessèrent de couler, sa figure s'éclaircit, et elle s'écria, d'une voix entrecoupée par l'émotion :

« Cher seigneur, si vous ne vous jouez pas d'une pauvre fille, et si la chose est telle que vous dites, il faut que vous soyez le bon ange de mon fiancé, pour savoir si exactement tout ce qui le concerne ! — Son bon ange ? répliqua Rubezahl interdit ; non assurément je ne le suis pas ; mais je puis le devenir et vous en aurez la preuve. Je suis un bourgeois d'Hirschberg, j'ai pris part à la délibération, quand on a jugé le pauvre tailleur ; mais son innocence a été clairement démontrée, ne craignez pas pour sa vie. Je veux partir pour le faire débarrasser de ses chaînes, car j'ai beaucoup d'influence dans la ville. Ayez bon courage, et retournez en paix à votre logis. » La jeune fille obéit et se mit en route ; et tout le long du chemin, elle repassait dans sa mémoire les moindres paroles du bon bourgeois, et la crainte et l'espérance luttèrent dans son âme.



Le révérend père Graurock s'était donné une peine extrême pendant ces trois jours de répit pour mettre le patient en état de partir honorablement de ce monde, et pour arracher Sa pauvre âme à l'enfer, à qui elle semblait vouée dès sa Première enfance. En effet, le pauvre Bénédict était un ignorant, assurément plus fort sur le maniement de l'aiguille et des ciseaux que sur celui du chapelet. Il confondait toujours le Pater avec la salutation Angélique, et il ne savait pas une syllabe du Credo. Le moine zélé fit tous ses efforts pour lui apprendre cette dernière prière, et employa deux jours à cette tâche ingrate, sans obtenir de grands résultats. Car, tandis que le pauvre pécheur récitait sa leçon, et lors même que sa mémoire ne lui jouait pas quelque tour, la pensée de tout ce qu'il laissait derrière lui sur la terre venait tout à coup interrompre le fil de son discours, et le moine l'entendait murmurer à demi-voix en soupirant : « Ah ! Clairette, Clairette ! » aussi le bon père trouva-t-il avantageux de faire au misérable une si horrible peinture des tourments de l'enfer, que Bénédict, glacé d'épouvante, en oublia presque complètement Clairette, à la grande satisfaction de

son confesseur. La pensée des supplices dont il était menacé dans l'autre vie le poursuivait si constamment qu'il n'avait plus devant les yeux que des légions de diables cornus, armés de fourches et de crocs, tournant et retournant sans relâche les âmes des damnés dans les fournaises de Satan « Ton crime, mon fils, est bien grand, disait le confesseur, mais ne perds pas l'espoir : les flammes de l'enfer te purifieront. Tu as de la chance en vérité de n'avoir pas rencontré pour victime un bon et honnête chrétien ; car, dans ce cas, il t'aurait fallu, pour expier ton forfait, rester pendant mille ans enfoncé jusqu'au cou dans l'étang de soufre bouillant. Mais, comme tu n'as dépouillé qu'un maudit Juif, au bout de cent ans ton âme sera aussi claire et aussi nette que l'argent poli ; et puis, je dirai tant de messes pour toi, que tu ne plongeras dans la lave en fusion que jusqu'à la ceinture. » Bénédict se sentait parfaitement innocent ; et cependant, fermement convaincu que son confesseur possédait le pouvoir de lier et de délier dans ce monde et dans l'autre, il le conjurait d'avoir pitié de lui et de lui faire grâce de ces affreux suplices. A force de marchander, il obtint, de réduction en réduction, qu'il ne plongerait dans le bain de feu que jusqu'aux genoux ; mais, en dépit de ses prières et de ses supplications, il ne put gagner davantage : le moine resta inflexible, et ne voulut pas rabattre un pouce de plus.

Le frère Graurock quitta l'inconsolable Bénédict, après lui avoir, pour la dernière fois, souhaité bonne nuit. C'est à ce moment que Rubezahl invisible le rencontra à la porte de la prison. Le Gnome ne savait pas encore comment il s'y prendrait pour exécuter son projet : il était résolu à mettre en liberté le pauvre tailleur, mais il ne voulait pas faire d'affront aux juges d'Hirschberg ; car ces magistrats avaient gagné sa sympathie par la rigoureuse équité dont ils avaient fait preuve devant lui. La vue du moine fit venir à Rubezahl l'idée d'un plan, dont il commença aussitôt l'exécution. Il se glissa derrière lui dans le couvent, prit au

vestiaire un froc et un capuchon, s'en affubla, et revint ainsi sous la figure du frère Graurock au cachot du tailleur, dont le geôlier lui ouvrit respectueusement la porte.

« Le souci de ton salut, dit-il au prisonnier, me ramène encore ici, quand je viens à peine de te quitter. Dis-moi bien, mon fils, tout ce que tu as sur le cœur et sur la conscience, afin que je puisse te consoler. — Mon père, répliqua Bénédict, ce n'est pas ma conscience qui me tourmente : c'est votre feu d'enfer, dont la seule pensée me serre le cœur comme dans un étau. » L'ami Rubezahl n'avait qu'une idée fort incomplète et fort inexacte des croyances et des enseignements de l'Église, en sorte qu'il demanda tout naïvement : « Que veux-tu dire avec ton feu d'enfer ? — Ah ! répondit Bénédict, plonger dans le bain de feu jusqu'aux genoux, mon père, c'est trop, c'est encore trop ! — Nigaud, répliqua Rubezahl, si tu trouves qu'il fait trop chaud dans le bain, tu n'as qu'à rester dehors. » A cette repartie, Bénédict resta stupéfait et regarda le père d'un air si ébahi, que celui-ci s'aperçut bien qu'il devait avoir dit quelque maladresse. Il s'empressa de changer de sujet, et reprit :

« Nous reparlerons de cela ; mais, dis-moi, penses-tu encore à Clairette, et l'aimes-tu toujours comme ta fiancée ? Si tu as quelque chose à lui faire dire avant de mourir, confie-le moi ; je me chargerai du message. » Bénédict fut bouleversé en entendant ce discours ; et le souvenir de son amie, qu'il s'était forcé d'étouffer dans son âme depuis trois jours, se réveilla tout d'un coup plus vivant que jamais. Il se mit à pleurer et à sangloter sans pouvoir prononcer un mot. Le digne moine fut si touché de ce transport de désespoir, qu'il résolut de mettre fin à l'épreuve : « Pauvre Bénédict, dit-il, console-toi, et reprends courage et espoir, tu ne mourras pas. J'ai acquis la certitude que tu es innocent et que le crime n'a pas souillé ta main ; aussi je suis venu pour te débarrasser de tes chaînes et te tirer de ce cachot. » En parlant ainsi, il

prit une clef dans sa poche :

« Voyons, continua-t-il, si elle va. » La clef allait fort bien, comme on pense ; le cadenas s'ouvrit, les chaînes tombèrent, et le prisonnier recouvra le libre usage de ses pieds et de ses mains. Alors le digne prêtre changea d'habits avec lui, et lui dit : « Pars, et fais bien attention à marcher d'un pas calme et mesuré, quand tu passeras devant les gardes, et même tant que tu ne seras pas sorti de la ville. Une fois hors des murs, presse ta marche ; traverse rapidement la montagne, et ne te repose pas avant d'être à Liebeneau devant la porte de Clairette. Alors frappe tout doucement, ton amie t'attend et compte les heures avec angoisse. »



Le bon Bénédict Croyait rêver ; il se frot-, tait les yeux, se pinçait les bras et les jambes pour s'assurer qu'il était bien éveillé. Quand il fut certain qu'il ne dormait pas, il tomba aux pieds de son libérateur, embrassa ses genoux, voulut protester de sa reconnaissance, et ne trouva pas un mot à dire : « Il est temps de partir, dit le moine ; voici des provisions pour la route » ; et il lui donna un morceau de pain et un cervelas, et le mit dehors. Bénédict, ivre de joie, franchit d'un pas tremblant le seuil de la prison ; il craignait d'être reconnu, mais son costume lui donnait un

air digne et respectable, qui faisait courber tous les fronts sur son passage, et personne ne s'avisa de soupçonner la supercherie.



Pendant ce temps, Clairette était assise toute seule et toute tremblante d'inquiétude dans sa chambrette. Elle prêtait l'oreille au moindre soupir du vent, et tressaillait chaque fois qu'un pas résonnait sur le chemin. Par moments, il lui semblait entendre remuer près de la fenêtre, ou bien elle se figurait qu'on avait touché au loquet : elle se dressait avec un battement de cœur, regardait par la lucarne, et s'apercevait de son erreur. Déjà les coqs du voisinage battaient des ailes, et annonçaient par leurs chants l'approche du jour. La petite cloche du couvent sonnait matines, et ce tintement avait l'air d'un glas funèbre. Le veilleur de nuit souffla pour la dernière fois dans sa trompe, et éveilla les servantes des boulangers

pour leur tâche matinale. La lampe de Clairette commença à pâlir, faute d'huile ; l'agitation de la pauvre fille augmentait avec chaque minute d'attente. Elle était assise au bord de son lit ; elle pleurait amèrement, et appelait en soupirant son cher Bénédict. « Quel horrible jour pour toi et pour moi, disait-elle, que celui qui se lève ! » Elle courut à la fenêtre : hélas, le ciel était rouge comme du sang du côté d'Hirschberg, et des nuages noirs s'étendaient à l'horizon, semblables à des voiles de crêpe ou à de sombres linceuls. Elle recula bouleversée à ce spectacle de sinistre présage, et elle retomba sans force et comme anéantie ; et tout autour d'elle régnait un silence de mort.

Mais voilà qu'on a frappé trois petits coups à la fenêtre. Un joyeux frémissement court par tous ses membres, elle pousse un grand cri, car une voix a murmuré du dehors : « Chère amie, es-tu éveillée ? » D'un bond, elle est à la porte, elle ouvre :

« Ah ! Bénédict ! est-ce toi, est-ce bien toi ? » Mais c'est un moine qui est devant elle, elle recule, et tombe sans connaissance. Alors un bras vigoureux l'entoure et la relève, et le son d'une voix amie et bien connue la rappelle à la vie et au bonheur.



Après que leurs premiers transports furent un peu calmés, Bénédict raconta à son amie la façon merveilleuse dont il avait recouvré sa liberté. Mais sa langue se collait à

son palais, tant il était épuisé de soif et de fatigue : Clairette courut lui chercher un pot d'eau fraîche : il but et fut un peu ranimé. Alors la faim se fit sentir : Clairette n'avait à la maison que du pain et du sel : Bénédict songea au cervelas que le moine lui avait donné, il le tira de sa poche et s'étonna de le trouver si lourd ; il le sépara en deux, et voilà qu'il en tomba de belles pièces d'or. Clairette effrayée se demandait si cet or ne venait pas de la bourse de Juif, et si Bénédict était aussi innocent que le digne bourgeois d'Hirschberg le lui avait assuré : mais l'honnête Bénédict lui affirma avec conviction que le bon moine avait certainement voulu lui donner cet or comme cadeau de nocces, et Clairette finit par le croire. Alors tous deux, le cœur plein de reconnaissance, bénirent leur généreux bienfaiteur, quittèrent leur ville natale, et allèrent s'établir à Prague. C'est là que maître Bénédict vécut de longues années avec Clairette, sa chère femme, dans une parfaite union ; le ciel bénit leur mariage, et leur fit don d'une nombreuse famille. Maître Bénédict avait la réputation du plus honnête tailleur du monde : jamais, contre la coutume de ses confrères, il ne cherchait à gagner sur la coupe, et jamais personne ne put le soupçonner d'avoir distrait, pour son usage ou son profit, la moindre parcelle de l'étoffe que lui confiaient ses nombreuses pratiques.

A l'heure matinale où Clairette entendait avec un tressaillement de bonheur le doigt de son fiancé frapper à sa fenêtre, un autre doigt frappait aussi à la porte du cachot, dans la prison d'Hirschberg. C'était frère Graurock qui, éveillé par sa pieuse ardeur, n'avait pu attendre le lever du jour, et venait achever la conversion du pauvre pécheur, avec l'espoir de livrer un saint aux mains du bourreau. Rubezahl avait tout à fait accepté le rôle du patient, et était résolu à le jouer jusqu'au bout pour l'honneur de la justice. Il se montra résigné à mourir, et le bon moine s'en réjouit d'autant plus qu'il attribuait à ses constants efforts cet heureux résultat. Il travailla par ses

pieuses exhortations à maintenir son pénitent dans ces bonnes dispositions, et termina son discours par cette conclusion consolante : « Autant tu apercevras d'hommes à ton exécution, autant il y a d'anges tout prêts à recevoir ton âme et à la porter au Paradis. » A ces mots, il lui fit enlever ses chaînes, voulut le confesser et lui donner l'absolution : mais d'abord il songea à lui faire repasser sa leçon de la veille, afin que le pauvre pécheur, au pied de la potence, pût réciter couramment, pour l'édification des assistants, le symbole de la foi. Mais quel fut son désappointement, quand il reconnut que le condamné avait depuis la veille oublié complètement son Credo. Le bon religieux parut convaincu que c'était un tour de Satan, qui voulait s'emparer d'une âme déjà gagnée au ciel, et il commença à exorciser ; mais le Diable ne voulut pas se laisser mettre dehors, et d'autre part il fallait renoncer à faire entrer le Credo dans la tête du patient.

Cependant le temps s'était écoulé, l'heure de l'exécution avait sonné : le confesseur dut se résigner à livrer à la mort le corps du condamné, sans pouvoir travailler davantage au salut de son âme. Rubezahl, emmené au supplice comme un pécheur endurci, se soumit pourtant de bonne grâce à toutes les cérémonies de l'exécution. Quand on le poussa du haut de l'échelle, il gigota consciencieusement au bout de sa corde, et fit même durer le jeu si longtemps, qu'il faillit arriver malheur au bourreau. En effet, il s'éleva des clameurs menaçantes dans la foule, et quelques-uns criaient qu'il fallait lapider l'exécuteur pour avoir fait souffrir le patient plus qu'il ne devait. Pour calmer les esprits, Rubezahl s'allongea, devint immobile et fit le mort. Après que la foule se fut dispersée, quelques curieux restèrent sur la place, allant et venant de côté et d'autre : ils s'avancèrent un moment jusqu'au pied de la potence ; alors le pendu, pour leur jouer un tour, recommença à s'agiter de plus belle, et fit des contorsions si épouvantables qu'il mit tout le monde en fuite. Aussi le

bruit courut en ville dans la soirée que le pendu ne pouvait en finir de mourir, et qu'il dansait encore avec la corde au cou. Ces récits émurent les Anciens, qui, dès le matin, envoyèrent des députés pour s'assurer de la vérité. Mais, quand Messieurs les députés arrivèrent pour accomplir leur mandat, ils ne trouvèrent à la potence qu'un mannequin de paille habillé de loques, comme on en place au milieu des pois, pour faire peur aux moineaux. Les Anciens d'Hirschberg furent fort étonnés : ils firent disparaître sans rien dire l'homme de paille, et répandirent le bruit qu'un terrible coup de vent avait pendant la nuit emporté on ne savait où le corps du pendu.



III

Rubezahl n'était pas toujours d'humeur à faire si généreusement réparation à ceux auxquels ses mauvais tours avaient causé quelque dommage : d'habitude il faisait le mal pour le seul plaisir de nuire, et il s'inquiétait fort peu de savoir si ses malices s'adressaient à un coquin ou à un brave homme. Souvent il se joignait à quelque voyageur solitaire sous prétexte de faire route avec lui, l'égarait sans

qu'il s'en méfiât, puis le plantait là, tout d'un coup, au bord d'un précipice, ou au milieu d'un marais, et disparaissait avec un éclat de rire moqueur. Parfois, il épouvantait les pauvres femmes peureuses qui s'en allaient au marché, en se montrant à elles sous des figures de bêtes étranges et fantastiques. Il s'amusait aussi à arrêter court le cheval d'un voyageur, et l'animal, paralysé subitement, ne pouvait remuer une jambe ni faire un pas. Il brisait l'essieu ou la roue d'un voiturier, ou bien il faisait rouler du haut de la montagne un énorme quartier de roc qui barrait la route ; et le pauvre diable avait une peine infinie à écarter l'obstacle et à débarrasser le chemin. Souvent une force invisible retenait en place tout à coup une charrette vide, qui restait comme clouée au sol, et six chevaux s'épuisaient en efforts sans pouvoir la faire avancer d'un pouce. Et si le charretier accusait Rubezahl de lui jouer ce mauvais tour, ou s'il éclatait en invectives contre l'Esprit-de-la-Montagne, alors une armée de guêpes fondait sur ses chevaux qui devenaient furieux, ou bien une main invisible faisait pleuvoir sur le dos de l'insolent une grêle de pierres ou de coups de bâton.

Il avait fait connaissance avec un bon vieux berger, et il avait lié avec lui une sorte d'amitié. Il lui permettait de pousser avec son troupeau jusqu'aux haies de ses jardins, hardiesse qui aurait coûté cher à tout autre. Le Gnome avait un certain plaisir à écouter le vieillard, qui lui racontait les événements de son humble et misérable existence. Mais la connaissance de Rubezahl ne rapporta finalement rien de bon au pauvre homme. Un jour qu'il avait, comme d'habitude, mené son troupeau près de l'enclos du Gnome, quelques brebis firent un trou dans la haie, et allèrent paître sur les pelouses du jardin. L'ami Rubezahl entra en fureur, frappa tout le troupeau d'une terreur panique, en sorte que les bêtes affolées descendirent la montagne à la débandade, et la plupart se

tuèrent en se culbutant dans les précipices. Ce fut la ruine du vieux berger qui en mourut de chagrin.

LA BELLE ENFANT SE DRESSA.



Un médecin de Schmiedeberg, qui avait coutume d'aller herboriser sur le Mont-des-Géants, eut aussi quelquefois l'honneur de rencontrer Rubezahl sur son chemin, tantôt sous la figure d'un bûcheron, tantôt sous celle d'un

voyageur. Le Gnome s'amusait fort du bavardage ridicule et prétentieux de ce digne Esculape, et se faisait énumérer et raconter en détail les cures merveilleuses qu'il avait accomplies pour le bonheur de l'humanité souffrante. Il avait même parfois la complaisance de lui porter, pendant un bon bout de chemin, ses grosses bottes d'herbes, et de lui enseigner certaines propriétés de telle ou telle plante, dont monsieur le Docteur ne se doutait guère.

Le médecin, qui avait la prétention d'en savoir plus long sur les vertus des plantes qu'un pauvre diable de bûcheron, fit un jour un assez mauvais accueil à la leçon, et dit d'un air rogue que le cordonnier devait s'occuper de ses formes, et que le bûcheron avait tort de prétendre en remontrer au médecin.

« Puisque tu connais si bien les herbes et les plantes, depuis l'hysope qui croît sur les murailles, jusqu'au cèdre du Liban, dis-moi donc, docte Salomon, quel est le plus ancien, du gland ou du chêne. » L'Esprit répondit : « L'arbre assurément, car le fruit vient de l'arbre ». — « Imbécile, répliqua le médecin, d'où donc est sorti le premier arbre, si ce n'est du germe qui est contenu dans le fruit ? »

Le bûcheron répondit : « C'est là, je le reconnais, une profonde question, bien trop savante pour moi. Mais je veux aussi vous en adresser une à mon tour. A qui appartient le terrain où nous sommes, au roi de Bohême ou au Seigneur-de-la-Montagne ? » (C'est ainsi que les gens du pays désignaient le Gnome, depuis qu'ils avaient appris à leurs dépens qu'à prononcer le nom de Rubezahl, on ne gagnait que plaies et bosses.) Le médecin ne réfléchit pas longtemps : « Sans nul doute, dit-il, ce terrain appartient à mon maître le roi de Bohême ; pour Rubezahl, ce n'est qu'un être imaginaire, un épouvantail bon tout au plus pour faire peur aux petits enfants. » A peine avait-il prononcé ces mots, que le bûcheron se changea tout à coup en un terrible géant aux yeux flamboyants et à la mine furieuse, qui s'écria d'une voix tonnante : « Voici Rubezahl, qui va

t'en donner de l'être imaginaire, à te faire craquer les côtes ! » En même temps, il l'empoigna par le collet, le cogna contre les arbres et les rochers, le meurtrit de tous côtés en le traînant et le secouant comme un sac vide ; bref, il lui fit sortir un œil de la tête, et le laissa moulu, brisé et presque mort sur la place. Comptez que le pauvre diable ne se risqua plus jamais à s'en aller herboriser dans la montagne.



S'il était facile de perdre l'amitié de Rubezahl, il était parfois tout aussi facile de la gagner. Un paysan du bailliage de Reichenberg avait vu son bien passer, de par la justice, entre les mains d'un méchant voisin ; et quand les gens de loi se furent emparés de sa dernière vache, il ne lui resta plus qu'une femme abattue par le chagrin et une demi-douzaine d'enfants, dont il aurait de bon cœur mis la moitié en gage pour rentrer en possession de son pauvre bétail. Il avait encore à lui, il est vrai, une paire de bras vigoureux, mais ils ne suffisaient pas pour le nourrir lui et les siens, et il sentait son cœur se fendre quand les petits demandaient du pain et qu'il n'avait rien à leur donner pour apaiser leur faim. « Avec cent thalers, disait-il à sa femme en pleurs, nous pourrions rétablir nos affaires, et nous installer dans une nouvelle ferme, loin de notre chicanier de voisin. Tu as de riches cousins de l'autre côté de la montagne : je veux aller les trouver et leur exposer notre malheureuse situation. Peut-être un d'entre eux aura pitié de nous et consentira à nous venir en aide, en nous prêtant un peu de son superflu. »

La femme, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans le résultat d'une semblable démarche, donna pourtant son assentiment, parce qu'elle ne voyait rien de mieux à faire. L'homme partit donc le lendemain de bon matin avec un croûton de pain dur pour toute provision ; il embrassa la mère et les enfants, en disant : « Allons, courage ! ne pleurez pas. Quelque chose me dit que je trouverai là-bas un bienfaiteur pour nous tirer de peine. »

Le soir était venu, quand il atteignit, épuisé par la chaleur du jour et la longueur du voyage, le village où habitaient ses riches cousins. Mais aucun d'eux ne voulut le reconnaître, aucun ne voulut le recevoir dans sa maison. Il eut beau leur dépeindre, en pleurant, sa misère, ces chiens d'avares demeurèrent impitoyables ; ils ne lui répondirent que par des reproches insultants ou des proverbes moqueurs. L'un disait : « Ne t'attends qu'à toi seul » ; le

deuxième : « Chacun pour soi et Dieu pour tous » ; le troisième : « Comme on fait son lit on se couche » ; le quatrième : « Chacun est l'artisan de sa fortune ». C'est ainsi qu'ils se raillaient de lui ; puis ils le traitèrent de libertin et de paresseux, et, pour finir, le mirent à la porte.

Le pauvre diable ne se serait pas attendu à un tel accueil de la part des riches parents de sa femme ; il s'en alla tout triste et sans rien répondre ; et, comme il n'avait pas de quoi payer l'auberge, il fut obligé de passer la nuit dans la campagne au pied d'une meule de foin : c'est là qu'il attendit le jour sans pouvoir fermer l'œil. Dès que le soleil parut, il reprit le chemin de son logis. Quand il se trouva de nouveau dans la montagne, son désappointement et son chagrin se tournèrent en un véritable désespoir : « Voilà deux journées de travail de perdues, pensait-il en lui-même ; tu t'en reviens épuisé par la douleur et la faim, sans consolation, sans soulagement. Lorsqu'en rentrant dans ta maison, tu vas voir les six mioches tendre les mains vers toi, te demander à manger, et que tu n'auras pas une miette de pain à leur donner, comment ton cœur de père ne va-t-il pas se briser ? » A ce moment, il se jeta par terre au pied d'un arbre, pour s'abandonner à ses tristes réflexions : « Que faire, se demandait-il avec angoisse ; comment sortir de là, si personne ne me vient en aide ? » Et il se mit à former toute sorte de projets impraticables, qu'il rejetait les uns après les autres, et il ne trouvait aucun moyen d'éviter la misère et la mort pour lui et pour les siens. Tout à coup, comme il relevait les yeux, et les promenait machinalement autour de lui, il songea à l'Esprit-de-la-Montagne, qui était, disait-on, le seigneur de ces lieux sauvages. « Si je lui demandais secours, se dit-il ; puisque les hommes m'abandonnent, pourquoi ne tenterais-je pas d'intéresser Rubezahl à mon malheureux sort ? » Il avait entendu raconter sur le Gnome mille histoires étranges ; il savait qu'il avait maintes fois tourmenté et battu les voyageurs, qu'il leur avait joué de fort méchants tours,

mais aussi qu'il avait parfois été bon et secourable à quelques-uns. Il savait fort bien aussi qu'il ne se laissait pas appeler impunément par son sobriquet. Cependant, comme il ne lui connaissait pas d'autre nom, il n'hésita pas à s'exposer à une bastonnade, et il se mit à crier de toutes ses forces : « Rubezahl ! Rubezahl ! »



Au même instant, il aperçut devant lui un charbonnier tout noir, avec une barbe rouge qui descendait jusqu'à la ceinture, et des yeux étincelants : il avait à la main une énorme massue qu'il leva d'un air furieux pour assommer l'insolent. « Seigneur Rubezahl, dit Guillaume sans s'effrayer, ne vous fâchez pas, si je ne vous appelle pas comme il convient, puisque je ne sais pas votre vrai nom ; daignez seulement m'écouter un instant, et puis vous ferez après à votre volonté. » Ce ton ferme et assuré, et en même temps la mine de l'homme qui n'annonçait nulle intention de moquerie ou d'insolence, adoucirent la colère du Gnome : « Ver de terre, dit-il, pourquoi viens-tu me déranger ? Sais-tu bien que ton cou et ta peau me paieront ton audace ? — Seigneur, reprit Guillaume, la nécessité me contraint d'avoir recours à vous. J'ai à vous adresser une prière qu'il vous est facile d'exaucer. Prêtez-moi cent

thalers, je vous les rendrai avec les intérêts, dans trois ans, aussi vrai que je suis un honnête homme. — Insensé, répliqua le Gnome, suis-je un usurier ou un juif qui prête de l'argent à intérêts ? Va-t'en trouver les hommes tes frères, et emprunte-leur tout ce que tu voudras ; mais laisse-moi en repos. — Ah ! répondit Guillaume, ne me parlez pas des hommes mes frères ! Quand il s'agit du tien et du mien, il n'y a plus de fraternité. » Et il raconta au Gnome son histoire tout au long, et lui décrivit sa pressante misère d'une façon si émouvante, que le Gnome ne pouvait guère, après ce récit, lui tenir rigueur. Et, quand même le pauvre diable aurait été moins digne de compassion, cette idée de venir lui emprunter de l'argent parut à Rubezahl si nouvelle et si singulière, qu'il se sentait disposé, en considération de la confiance qu'on lui témoignait, à se montrer obligeant et pitoyable. « Viens, suis-moi, » dit-il ; et il s'enfonça dans la forêt, jusqu'à une vallée écartée, où se dressait une énorme masse de rochers, dont le pied était couvert d'épais buissons.



Lorsque Guillaume, à la suite de son guide, se fut frayé, non sans peine, un chemin à travers les branches, il arriva à l'entrée d'une sombre caverne. Le brave homme n'était pas fort à son aise, en se voyant obligé de descendre dans ces noires profondeurs, un frisson glacé lui courait dans le dos, et ses cheveux se dressaient sur sa tête. « Rubezahl en a déjà trompé plus d'un, pensait-il ; qui sait si je n'ai pas devant les pieds un précipice où je vais m'engloutir au premier pas ? » A ce moment, il entendit un terrible grondement pareil à celui d'une masse d'eau qui tomberait dans un gouffre. Plus il avançait, plus la crainte lui serrait le cœur. Enfin il aperçut une flamme bleue qui semblait voltiger dans le lointain : la voûte de la montagne s'élargit et forma une vaste salle, la petite flamme bleue se balançait comme un lustre au milieu de l'espace vide, et répandait un vif éclat. Sur le sol, Guillaume remarqua une chaudière de cuivre remplie jusqu'aux bords de beaux et bons thalers. Quand il vit ce trésor, toute sa frayeur se dissipa, et son cœur tressaillit de joie : « Prends, dit l'Esprit, la somme dont tu as besoin, petite ou grosse : seulement, tu me signeras une reconnaissance, car tu sais écrire, je pense. » Guillaume ne se le fit pas dire deux fois ; il prit dans la chaudière et compta consciencieusement les cent thalers, ni plus, ni moins. Rubezahl ne parut pas s'inquiéter de surveiller l'opération, et s'écarta pour aller chercher le papier, l'encre et la plume. Guillaume écrivit l'obligation du mieux qu'il put ; le Gnome enferma le papier dans une cassette de fer, et congédia l'homme en disant : « Va-t'en, mon camarade, et tâche que cet argent te profite. N'oublie pas que tu es mon débiteur, et fais en sorte de bien reconnaître le chemin qui conduit à la vallée et à cette grotte. Quand la troisième année sera écoulée, reviens me payer le capital et les intérêts. Je suis un créancier impitoyable, je t'en avertis ; et si tu ne t'exécutais pas, tu aurais affaire à moi. » L'honnête Guillaume promit d'être en règle au jour convenu, mais il ne fit aucun serment, il ne

donna pas pour gage son âme ou sa part de paradis, comme ont coutume de faire les mauvais payeurs. Enfin, il quitta son bienfaiteur, avec un cœur plein de reconnaissance, et sortit sans peine de la caverne.

La possession des cent thalers avait tellement ragailardi notre homme, qu'il semblait avoir puisé dans la grotte une nouvelle existence. Joyeux, et sentant son âme et son corps également ranimés, il reprit d'un pas leste le chemin de sa demeure, où il arriva à la chute du jour. Aussitôt que les enfants affamés l'aperçurent, ils coururent au-devant de lui en criant : « Père, du pain ! du pain ! nous avons grand'faim. » La femme était assise dans un coin, triste et désolée ; et, selon l'habitude des gens sans courage, elle avait renoncé à tout espoir, et s'attendait que l'arrivant allait lui donner les plus fâcheuses nouvelles. Mais tout au contraire, il lui prit la main d'un air gai, et lui commanda d'allumer du feu dans l'âtre ; car il apportait de la farine, et il fallait tout de suite préparer une bouillie où la cuiller tiendrait tout debout : pensez si les enfants sautaient de joie.

Pendant que le repas se préparait, Guillaume rendit compte à sa femme du résultat de son voyage : « Tes cousins, dit-il, sont de braves et dignes gens ; ils ne m'ont point fait reproche de ma pauvreté, ils n'ont pas fait semblant de ne pas me reconnaître, et ne m'ont pas grossièrement mis à la porte avec de mauvaises paroles ; bien au contraire, ils m'ont accueilli fort amicalement, m'ont ouvert aussi bien leur bourse que leur cœur, et m'ont compté, à titre de prêt, une somme de cent thalers. »

A ce discours, la pauvre femme se sentit un terrible poids de moins sur le cœur : « Si nous avions pris plus tôt ce parti, dit-elle, nous nous serions épargné bien du souci. » Puis elle vanta l'obligeance de ses cousins, sur laquelle elle avait d'abord fondé si peu d'espoir, et elle se montra fière et heureuse d'avoir de si bons parents.

Le mari reprit : « Il s'agit maintenant de nous mettre à la besogne et de travailler rudement, afin d'économiser de quoi payer dans trois ans le capital de notre dette avec les intérêts ; il faut qu'à cette époque nous soyons au niveau de nos affaires, et sans un sou d'arriéré. » En conséquence il acheta un petit champ et se mit à l'ouvrage ; il put bientôt en acheter un autre, puis un troisième. Il s'arrondissait peu à peu, et l'on eût dit que l'argent de Rubezahl faisait des petits, tellement tout réussissait au brave Guillaume. Il sema et moissonna, et vendit avantageusement ses récoltes ; ses bénéfices lui fournissaient toujours de quoi agrandir ses propriétés : bref, tout ce qu'il entreprenait venait à bien, et il passait au bout des trois années pour un des plus riches de l'endroit.

Le jour de l'échéance était arrivé, et Guillaume avait fait de si bonnes affaires, qu'il était en mesure de payer sa dette sans se gêner. Il mit donc la somme de côté, et, au jour dit, il se leva de grand matin, éveilla sa femme, lui recommanda de bien peigner et laver les enfants, et de leur mettre leurs habits du dimanche, sans oublier les souliers neufs et les casaquins et les fichus écarlates qui n'avaient pas encore servi. Lui-même tira de l'armoire son habit de cérémonie, et ouvrant la fenêtre, cria à Jean d'atteler le char à bancs. « Qu'est-ce que tout cela veut dire, demandait la femme ; ce n'est pas aujourd'hui jour de fête. Pourquoi es-tu de si joyeuse humeur, et où veux-tu donc nous mener ainsi en partie de plaisir ? » Il répondit :

« Je veux vous mener faire une visite aux riches cousins de l'autre côté de la montagne, et payer capital et intérêts au bienfaiteur qui, en me prêtant son argent, m'a mis à même de rétablir mes affaires. C'est aujourd'hui le jour de l'échéance. » La femme fut très satisfaite de cette explication : elle se fit belle, para de son mieux ses enfants, et, pour donner aux riches cousins une bonne opinion de son état de fortune, et leur montrer qu'ils n'avaient pas à rougir d'elle, elle se passa au cou un collier de ducats.

Guillaume prit son sac d'argent, monta en voiture avec sa femme et ses enfants, Jean fouetta les quatre chevaux, et l'on partit grand train pour le Mont-des-Géants.



Guillaume fit arrêter la voiture à l'entrée d'un chemin creux, sauta à terre, et commanda à tout son monde de faire de même, puis il dit au valet : « Jean, tu vas descendre tout doucement la montagne, et tu iras nous attendre là-bas près des trois tilleuls ; ne t'inquiète pas si nous tardons à revenir ; et laisse les chevaux souffler et paître tranquillement. » Alors il entra dans la forêt, suivi de sa femme et de ses enfants, et s'engagea dans un taillis où il n'y avait pas de chemin tracé, et il regardait de côté et d'autre, si bien que sa femme s'imagina qu'il s'était égaré, et l'engagea à retourner sur ses pas et à reprendre la grande route. Mais Guillaume, sans lui répondre, s'arrêta tout à coup, réunit toute sa famille autour de lui et parla ainsi : « Tu crois, ma chère, que nous nous rendons auprès de tes parents : je n'y songe pas le moins du monde. Tes riches cousins sont des pingres et des sans-cœur ; lorsque, dans ma détresse, je cherchais auprès d'eux aide et consolation, ils m'ont raillé, insulté, et chassé avec mépris. C'est ici même que demeure le riche cousin à qui nous devons notre bonheur présent ; sur ma parole d'honnête

homme, il m'a prêté l'argent qui a si bien prospéré dans mes mains, et c'est aujourd'hui que je dois lui payer capital et intérêts. Savez-vous maintenant qui est notre créancier ? C'est le Seigneur-de-la-Montagne, nommé Rubezahl. »

La femme tressaillit d'effroi à ces mots, et fit un grand signe de croix : les enfants se mirent à trembler, et, dans leur frayeur, ils s'imaginaient que leur père voulait les livrer à Rubezahl : ils avaient entendu dire bien des fois à la veillée que c'était un effroyable géant et un ogre. Guillaume leur raconta toute son aventure, comment l'Esprit s'était montré à lui subitement sous la figure d'un charbonnier, et ce qui s'était passé dans la caverne ; il vanta sa bonté avec toute la chaleur de la reconnaissance, et ce souvenir lui causait une telle émotion que les larmes coulaient sur ses joues hâlées.

« Attendez-moi ici, continua-t-il, je vais maintenant dans la caverne pour terminer mon affaire avec le Seigneur-de-la-Montagne. Ne craignez rien, je ne serai pas longtemps ; et si mon bienfaiteur veut bien y consentir, je vous l'amènerai ; n'hésitez pas à serrer cordialement la main de votre sauveur, toute noire qu'elle est. Il ne vous fera pas de mal et sera heureux des témoignages de votre reconnaissance. »

La bonne femme, qui n'était nullement rassurée, aurait voulu empêcher son mari d'aller à la caverne ; les enfants pleuraient et se lamentaient, et se pressaient autour de leur père ; et quand il voulut les écarter, ils s'accrochèrent à ses habits pour le retenir ; mais il finit par s'impatienter, il les repoussa vivement et pénétra dans le bois. Il arriva bientôt au rocher, dont il n'avait pas oublié la place ; le vieux chêne à moitié mort, au pied duquel s'ouvrait l'entrée de la caverne, était encore debout comme trois ans auparavant, mais il n'y avait pas trace de caverne.

Guillaume chercha partout pour découvrir une ouverture, il prit une pierre, frappa contre le rocher, pensant qu'il allait lui livrer passage. Il tira son sac d'argent et fit sonner

les thalers de toute sa force en criant : « Esprit-de-la Montagne, viens recevoir ce qui t'appartient. » Mais l'Esprit ne se fit ni voir, ni entendre, et l'honnête débiteur dut se décider à la fin à s'en retourner avec sa bourse.

Du plus loin que la femme et les enfants l'aperçurent, ils coururent avec joie au-devant de lui. Le pauvre Guillaume était tout désappointé de ne pouvoir acquitter sa dette ; il s'assit sur l'herbe avec les siens, et se mit à réfléchir sur le parti à prendre. « Eh bien, dit-il, je veux appeler l'Esprit par son sobriquet ; si cela le fâche, il peut bien me maltraiter et me bâtonner tant qu'il voudra : tout ce que je demande, c'est qu'il me réponde. » Et là-dessus, il se mit à crier :

« Rubezahl ! Rubezahl ! » Sa femme épouvantée voulait le faire taire, et elle lui mettait la main sur la bouche ; mais il résistait obstinément et continuait à appeler Rubezahl. Tout à coup, le plus jeune des enfants se jeta sur sa mère en criant d'une voix tremblante : « Ah ! l'homme noir ! » — « Où donc, demanda Guillaume qui se réjouissait déjà. Alors, il promena les yeux de tous côtés, et se mit à faire le tour des arbres, tandis que les enfants, serrés les uns contre les autres, frissonnaient d'effroi, claquaient des dents, et poussaient des gémissements entrecoupés. Mais le père eut beau regarder partout : l'enfant n'avait sans doute vu qu'un fantôme créé par son imagination, et Rubezahl ne se montra pas malgré tous les appels.



Toute la famille revint donc sur ses pas, et Guillaume s'en allait tout triste et mécontent sur le grand chemin. Tout à coup il s'éleva dans les arbres de la forêt comme un

frémissement : les bouleaux élancés courbaient leurs cimes, le feuillage mouvant des trembles frissonnait. Le murmure se rapprochait peu à peu : le vent balançait doucement les branches des peupliers et chassait devant lui des feuilles sèches et des brins d'herbe, qui formaient des rondes sur la poussière du chemin. Ce spectacle amusa les enfants : ils ne pensaient déjà plus à Rubezahl, et jouaient à courir après les feuilles que le vent faisait tourbillonner. Au milieu de ces feuilles un morceau de papier blanc courait aussi sur la route : le plus jeune des enfants se mit à le poursuivre ; mais quand il croyait le saisir, le vent l'enlevait et le portait plus loin, en sorte qu'il ne pouvait réussir à mettre la main dessus. A la fin, il imagina de jeter son chapeau sur le papier, et il s'en empara par ce moyen. Comme le sage père de famille leur avait appris à ne faire fi de rien et à tirer parti de tout, l'enfant apporta en triomphe sa trouvaille à son père, comptant bien sur un mot d'éloge. Quand Guillaume eut déroulé le papier pour voir ce que c'était, il reconnut l'obligation qu'il avait jadis laissée entre les mains de Rubezahl ; elle était déchirée jusqu'à moitié, et au bas étaient écrits ces mots : « pour acquit ». A cette vue, Guillaume se sentit ému jusqu'au fond de l'âme, et, dans le transport de sa joie, il s'écria : « Chère femme, et vous, enfants, réjouissons-nous. Il nous a vus, notre généreux bienfaiteur, il a entendu nos remerciements ; il était là, sans doute, près de nous, sans se faire voir ; il sait que Guillaume est un honnête homme. Maintenant j'ai rempli mes engagements, et je puis retourner à la maison avec un cœur délivré de tout souci ». Les parents et les enfants versèrent des larmes de joie et de reconnaissance, et, tout en s'entretenant de ces événements merveilleux, rejoignirent le char à bancs.

Le récit de Guillaume avait éveillé dans l'âme de sa femme un profond ressentiment contre ses grigous de parents : aussi témoigna-t-elle un vif désir d'aller leur

rendre visite pour les humilier et les vexer en leur faisant voir de leurs yeux que, malgré leur mauvaise volonté, elle était aussi riche et peut-être plus riche qu'eux : elle se faisait une fête de tirer d'eux cette innocente vengeance.

En conséquence, on remonta en voiture, et on arriva au village à la fin du jour. Le char à bancs s'arrêta devant la maison d'où Guillaume avait été chassé trois ans auparavant : il frappa cette fois avec assurance et demanda le maître ; le maître arriva bientôt : c'était un inconnu qui apprit à Guillaume que les riches cousins avaient mal fini : l'un était mort, l'autre s'était ruiné, le troisième avait quitté le pays : bref, ils avaient disparu sans laisser de traces.

Guillaume alla passer la nuit avec toute sa famille chez un aubergiste fort hospitalier, et non moins bavard, qui lui donna tous les détails possibles sur la déconfiture de ses mauvais parents. Le lendemain, il s'en retourna chez lui, et reprit avec bonheur ses rudes travaux. Il continua à accroître sa fortune, et il vécut longtemps, heureux et considéré jusqu'à son dernier jour.

Le protégé de Rubezahl avait eu grand soin de cacher la véritable origine de sa fortune : car il ne voulait pas encourager par son exemple des sollicitateurs effrontés à s'en aller fatiguer le Seigneur-de-la-Montagne de leurs demandes importunes ; mais la chose finit par s'ébruiter. La ménagère de Guillaume la confia à une voisine discrète qui la communiqua à sa commère ; celle-ci la repassa à son parrain le barbier, qui en fit part à tous ses clients, en sorte que ce fut bientôt le secret du village et de toute la paroisse. Alors les aubergistes ruinés, les piliers de cabaret, et les vauriens de toute espèce se rendirent par troupes dans la montagne, et ils appelaient le Gnome par son sobriquet, afin de l'obliger à se montrer ; il vint aussi des chercheurs de trésors et des vagabonds qui parcouraient la montagne en tous sens, faisaient des

fouilles, et se flattaient de l'espoir de déterrer la chaudière aux thalers. Rubezahl les laissa quelque temps continuer leur manège sans les inquiéter, et il ne fit pas à ces imbéciles l'honneur de se fâcher contre eux. Il se contenta de s'amuser à leurs dépens : ainsi, la nuit, il faisait voltiger çà et là une petite flamme bleue : aussitôt les gens couraient après, jetaient dessus leur bonnet ou leur chapeau, et, en creusant la terre à cette place, ils trouvaient un grand vase plein d'argent, qu'ils emportaient tout joyeux et enfermaient précieusement. Mais, quand ils voulaient le lendemain contempler leur trésor, il n'y avait plus dans le vase que des ordures, ou bien des tessons et des pierres. Cela ne décourageait personne, et les recherches et les appels recommençaient de plus belle.

A la fin, le Gnome se lassa : il fit pleuvoir sur le dos de tous ces importuns une terrible grêle de pierres, qui les chassa de son domaine ; et il se montra dès lors si maussade et si malfaisant à l'égard de tous les voyageurs, qu'on ne s'engageait pas sans trembler dans la montagne, et que peu de gens y passaient sans être rudement houspillés. Aussi prenait-on volontiers un autre chemin, et nul ne s'avisait de prononcer, même à voix basse, le nom de Rubezahl.

Un jour, le Gnome songeait, assis au soleil près de la haie de son jardin : tout à coup il vit venir de son côté une petite femme qui cheminait dans un si singulier équipage, quelle attira son attention. Elle avait un enfant au sein, un autre sur les épaules, un troisième à la main ; un quatrième, l'aîné de tous, marchait en avant, et portait fièrement une corbeille vide et un râteau : on allait en famille chercher une charge de feuillage frais pour l'étable. « En vérité, pensa Rubezahl, une mère est bien l'idéal de la bonté et du dévouement ! En voilà une qui a quatre marmots à traîner : elle fait sa corvée sans murmurer, et tout à l'heure elle va encore se charger par-dessus le marché d'une lourde corbeille. Certes, les roses de la maternité ne manquent

pas d'épines ! » Cette réflexion attendrit l'âme aigrie du Gnome, et éveilla en lui des pensées douces et bienveillantes : la courageuse créature l'intéressait, et il avait envie d'entrer en conversation avec elle.

Celle-ci installa les enfants sur l'herbe, et se mit à cueillir des feuilles aux arbres d'alentour. Cependant les petits ne tardèrent pas à trouver le temps long, et ils commencèrent à crier : aussitôt la mère laissa là son ouvrage, revint jouer et folâtrer avec les enfants ; elle les prenait dans ses bras, et chantait pour les amuser : puis elle les dodina, et réussit à les endormir ; alors elle retourna à son travail. Mais voilà que les mouches piquèrent les petits dormeurs, qui reprirent de plus belle leur symphonie : la mère ne s'impatienta pas : elle courut dans le bois, cueillit des fraises et des framboises pour les plus grands, et mit au sein le plus petit : le spectacle de ces occupations maternelles captivait le Gnome, qui restait là attentif et charmé. Cependant, le pleurard, qui tout à l'heure était perché sur les épaules de sa mère, refusait absolument de se taire : c'était un petit drôle mutin et entêté. Il jeta bien loin les fraises que la maman lui offrait, et se mit à crier comme si on l'écorchait. Alors, la mère finit par perdre patience : « Rubezahl, cria-t-elle, viens vite et mange-moi ce vilain braillard ! » A l'instant, le Gnome se montra sous sa figure de charbonnier, s'approcha de la femme et dit : « Me voici : que veux-tu de moi ? »

Celle-ci fut d'abord fort effrayée de cette apparition soudaine ; mais c'était une maîtresse femme, pleine de courage ; elle se remit bientôt, et répondit avec assurance : « Je ne t'ai appelé que pour faire taire mes enfants ; maintenant qu'ils sont sages, je n'ai plus besoin de toi : merci de ta complaisance. — Sais-tu bien, répliqua l'Esprit, qu'on ne me dérange pas pour rien ? Je te prends au mot : Donne-moi ton braillard, que je le mange ! Il y a longtemps que je n'ai vu de morceau si appétissant. » A ces mots, il étendit sa main noire pour saisir l'enfant.

Vous avez vu la poule, quand le milan plane dans l'air : elle rassemble ses poussins, les fait rentrer au poulailler : puis, les plumes hérissées, les ailes étendues, elle tient tête à l'ennemi, et engage avec lui une lutte inégale. Ainsi la brave petite femme s'élança furieuse sur le Gnome et lui mit le poing sous le nez en criant :
« Monstre, tu m'arracheras le cœur avant de me prendre mon enfant. »



Rubezahl ne s'attendait guère à cette rude attaque : il recula d'abord surpris ; puis il se mit à sourire et répondit avec douceur :

« Allons, ne t'emporte pas : je ne suis pas un mangeur d'enfants, comme tu te l'imagines, et je ne veux faire de mal ni à toi ni à tes marmots. Mais laisse-moi ton garçon : ce braillard me plaît ; je l'élèverai comme un seigneur, je l'habillerai de soie et de velours, et j'en ferai un brave, qui nourrira quelque jour son père et ses frères. Demande-moi la somme que tu voudras, je vais te la payer sur l'heure. — Ah ! répondit la femme en riant, le garçon vous plaît ? Oui, certes, c'est un beau petit luron, mais je ne le donnerais

par pour tous les trésors du monde. — « Folle, répliqua le Gnome, ne te restera-t-il pas encore trois enfants ? N'est-ce pas assez pour te causer de la peine et du souci. Il faut les nourrir à grand'peine et t'épuiser jour et nuit à leur service. — Bien sûr, mais je suis mère, et je remplis ma tâche. Sans doute, les enfants donnent bien du tracass ; mais aussi quelle source de joie ! — Belle joie, en vérité ! Avoir toujours ces marmots accrochés à ses jupes, leur apprendre à marcher, les laver, les peigner, supporter leurs cris et leur méchanceté !... — Assurément, Seigneur, vous ne connaissez rien aux joies de la maternité. Tout ce travail, toute cette peine sont payés amplement par un regard de tendresse, un doux sourire, un bégaiement confus de ces innocents petits êtres. Regardez-moi ce mignon : comme il se serre contre sa maman, le petit câlin ! Allez, ce n'est pas lui qui criait tout à l'heure. Ah ! que n'ai-je cent bras pour vous porter et travailler pour vous, chers, chers petits ! — Ton mari n'a-t-il donc pas aussi des bras pour travailler ? — Oui, sans doute, il en a, et il sait s'en servir : je m'en aperçois bien quelquefois. — Eh quoi ! s'écria le Gnome indigné, ton mari aurait l'audace de lever la main sur toi, sur une femme comme toi ! Je lui casserai le cou, à ce sans cœur ! — Il vous faudrait, répondit la femme en riant, casser le cou à bien des gens, si vous vouliez punir tous les maris qui ont la main trop leste. Les hommes sont une méchante espèce : aussi dit-on : « Vie de ménagère, vie de « misère ». — Mais, si tu savais que les hommes sont une méchante espèce, pourquoi as-tu fait la sottise d'en prendre un ? — Vous avez raison : mais Étienne était un grand beau garçon, il avait un bon métier, et moi, je n'étais qu'une pauvre fille sans dot. Alors il est venu à moi, m'a fait la cour, et m'a demandé de l'épouser ; et j'ai consenti. Il était plus tendre alors qu'aujourd'hui. — Peut-être est-ce toi qui l'as aigri par ton mauvais caractère. — Mon mauvais caractère ? Je n'ai jamais résisté à sa volonté, et je me suis toujours efforcée de prévenir son moindre désir. Mais

Étienne est un garçon intéressé ; si je lui demande un liard, il fait le diable à la maison, comme vous parfois dans la montagne ; il me reproche ma pauvreté, et je n'ai qu'à me taire. Ah ! si je lui avais apporté une dot, c'est moi qui le mènerais à la baguette ! — Quel métier fait donc ton mari ? — Il est marchand verrier et c'est un rude métier, je vous assure. Il faut que le pauvre homme aille chercher ses marchandises en Bohême, et les rapporte ici, et la charge n'est pas légère. S'il brise en route un seul verre, c'est encore moi et les pauvres enfants qui le payons : mais les coups ne font pas de mal, quand c'est une main aimée qui frappe. — Tu peux encore aimer l'homme qui te traite ainsi ? — Pourquoi pas ? N'est-il pas le père de mes enfants ? Grâce à eux, tout est supportable. Ils me dédommageront plus tard, quand ils seront grands. — Si tu comptes là-dessus !... Les enfants ne paient les parents qu'en peines et en soucis. Ils te tireront de la poche ton dernier liard, quand l'Empereur les enverra à l'armée au fond de la Hongrie, pour se faire tuer par les Turcs. — Eh bien, j'y consens ; s'ils sont tués là-bas, ils seront morts en faisant leur devoir pour l'Empereur et pour la patrie. Mais ils peuvent aussi rapporter de la guerre une bonne part de butin, et soulager leurs vieux parents. »

Là-dessus, l'Esprit voulut encore revenir sur sa proposition de garder l'enfant : mais la femme ne lui fit même pas de réponse ; elle ramassa ses feuilles dans la corbeille, attacha par-dessus le petit braillard à l'aide de sa ceinture, et Rubezahl se détourna comme pour s'en aller.

Mais le fardeau était trop lourd et la petite femme ne pouvait le soulever seule ; elle rappela le Gnome : « Aidez-moi, dit-elle, à mettre la corbeille sur mes épaules ; et si vous voulez faire plus, donnez en souvenir à l'enfant qui vous a plu, une piécette pour acheter un petit pain blanc. »

L'Esprit répondit : « Je veux bien t'aider ; mais si tu ne me donnes pas ton garçon, il n'a pas de cadeau à attendre de

moi. — Eh bien, comme il vous plaira, » répliqua la femme, et elle se mit en route.



Plus elle avançait, plus la corbeille devenait lourde, si bien qu'elle pliait sous le fardeau, et s'arrêtait tous les dix pas pour reprendre haleine. A la fin, elle se dit que la chose n'était pas naturelle, et elle soupçonna que Rubezahl pouvait bien lui avoir joué quelque tour, et avoir glissé une charge de pierres sous les feuilles. Elle déposa donc la corbeille et la retourna : il n'en tomba que du feuillage, et pas la moindre pierre.

Alors elle la remplit à moitié, et entassa dans son tablier autant de feuilles qu'il en pouvait contenir, puis elle repartit. Mais bientôt la corbeille pesa plus lourdement que jamais sur ses épaules : elle en vérifia de nouveau le contenu, sans y trouver autre chose que des feuilles. Elle ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Il fallut pourtant se remettre en route, car l'heure avançait : la courageuse petite femme, malgré sa vigueur, suait sang et eau et trébuchait à chaque pas. Elle avait déjà bien des fois rapporté des feuilles de la forêt, mais jamais elle n'avait eu tant de peine. Enfin elle arriva exténuée, hors d'haleine ;

mais ce n'était pas le moment de se reposer : il fallait vaquer aux soins du ménage. Elle alla donc jeter à la chèvre et aux biquets une provision de feuillage frais ; ensuite elle fit souper les enfants et les coucha. Après quoi, elle put soupirer enfin ; elle fit sa prière, se mit au lit et n'attendit pas longtemps le sommeil.



Les rayons du soleil levant et la voix du nourrisson qui réclamait son déjeuner, réveillèrent la mère laborieuse. Elle courut d'abord, selon son habitude, à l'étable, avec sa tasse à traire : quel affreux spectacle ! La chèvre, la bonne bête nourricière, gisait sur le sol, raide, les quatre pattes étendues, morte ; les biquets roulaient des yeux hagards, tiraient la langue d'un pied, et étaient secoués par des convulsions qui n'annonçaient que trop clairement leur fin prochaine. Un pareil malheur n'était jamais arrivé à la pauvre Ilsé, depuis qu'elle était en ménage : elle tomba toute bouleversée sur une botte de paille, mit son tablier sur ses yeux, pour ne pas voir l'agonie des pauvres bêtes, et elle soupirait profondément : « Quel coup terrible, mon Dieu ! Et que va dire mon homme qui est si rude, quand il rentrera à la maison ? Ah ! c'en est fait de mon bonheur en ce monde ! » Mais tout à coup son cœur lui reprocha une pareille pensée : « Si ton petit troupeau est ton seul

bonheur en ce monde, que sont donc pour toi ton mari et tes enfants ? » Alors, elle fut honteuse de ses paroles inconsidérées. « Quand je perdrais tout ce que je possède, continua-t-elle, il me reste encore mon mari et mes quatre enfants. Mon sein a toujours du lait pour le petit nourrisson, et pour les autres il y a de l'eau à la fontaine. Si Étienne me querelle pour cela et me maltraite, ce n'est qu'un moment à passer, et je n'ai rien à me reprocher. Le temps de la moisson approche, je puis aller en journée ; en hiver, je filerai jusqu'au milieu de la nuit, je trouverai bien moyen de gagner de quoi acheter une chèvre, et une fois que j'aurai la chèvre, les biquets ne manqueront pas. »

Ces réflexions lui rendirent un peu de courage ; elle sécha ses larmes, et comme elle levait les yeux, elle aperçut devant elle une petite feuille qui jetait dans l'ombre de fauves reflets, et brillait d'un éclat tout semblable à celui de l'or. Elle la ramassa, l'examina de près, c'était lourd comme de l'or. Elle sauta aussitôt sur ses pieds, et courut chez la Juive, sa voisine, à qui elle montra sa trouvaille. La voisine déclara que c'était de l'or et du plus pur ; elle proposa d'acheter la feuille et offrit deux du catons en échange.

Du coup, Ilsé oublia tout son chagrin : jamais la pauvre femme n'avait eu en sa possession autant d'argent comptant. Elle courut acheter des brioches et des pains d'épices ; elle alla ensuite chercher une cuisse de mouton, qu'elle se faisait une fête de servir à son mari, quand il rentrerait le soir, affamé et fatigué de son voyage.

Jugez de la joie et des cris de la marmaille, quand la maman, à son retour, leur servit ce déjeuner friand ; et comme elle était heureuse, la bonne mère, de voir ce petit monde savourer ce régal inattendu !

Elle songea tout d'abord à faire disparaître les cadavres de ses pauvres bêtes, dont elle attribuait la mort à la malice de quelque mauvais génie ; elle était bien décidée

d'ailleurs à tout faire pour cacher la chose à son mari le plus longtemps possible.

Elle retourna donc à l'étable : mais son étonnement fut au comble, quand, jetant par hasard les yeux du côté du râtelier, elle y aperçut toute une brassée de branches aux feuilles d'or. Cette vue la fit réfléchir : elle commença à se douter que ses chèvres avaient dû succomber à une indigestion d'une espèce toute nouvelle. Désireuse d'éclaircir ses soupçons, elle aiguisa promptement le couteau de cuisine, ouvrit le ventre de la chèvre et y trouva un lingot d'or d'une belle grosseur ; il y en avait autant, toute proportion gardée, dans le ventre des biquets.



La bonne Ilsé était donc riche, très riche : mais avec la possession vinrent les soucis, compagnons ordinaires de la richesse. Ilsé était inquiète, soupçonneuse, elle tremblait au moindre bruit. Elle ne savait si elle devait enfermer son or dans l'armoire ou l'enterrer dans la cave, tant elle avait peur des voleurs. D'autre part, elle ne voulait pas dire la vérité à son mari, qu'elle savait si intéressé ; car elle craignait avec raison que, poussé par l'avarice, il ne s'emparât du trésor, et ne la laissât ensuite crier misère avec ses enfants.

Elle réfléchit longtemps, se demandant comment elle pourrait tirer parti de la situation, mais elle ne trouva rien de satisfaisant.

Le curé du village était le protecteur de toutes les femmes opprimées. Soit par bonté d'âme, soit par inclination, il prenait toujours le parti du sexe faible. Il n'admettait pas que ces maris grossiers eussent l'audace de maltraiter leurs pauvres moitiés ; au contraire ; il infligeait à ces affreux tyrans domestiques, quand ils lui en fournissaient l'occasion, de rudes pénitences, et le brutal Étienne en avait, pour sa part, fait plus d'une fois l'expérience. Ilsé eut donc recours au charitable curé : elle lui rendit un compte sincère de son aventure avec Rubezahl, raconta comment il lui avait envoyé la richesse, et montra, pour preuve, le trésor qu'elle avait eu soin d'apporter avec elle ; puis elle expliqua l'embarras où elle se trouvait.

Le prêtre s'émerveilla fort de cette aventure extraordinaire, se réjouit pour sa pénitente d'une si bonne aubaine ; ensuite le digne homme se mit à réfléchir profondément, se grattant la tête, et promenant sa calotte de droite à gauche et d'arrière en avant ; il cherchait le moyen de maintenir la bonne Ilsé, sans bruit ni esclandre, en tranquille possession de sa fortune, et d'empêcher l'avide mari de mettre la main dessus. Après une longue méditation, il dit enfin : « Ecoute-moi bien, ma fille ; je crois que j'ai trouvé ce qu'il nous faut. Nous allons commencer par peser avec soin cet or, que je te garderai fidèlement ; puis j'écirai une lettre en langue italienne, par laquelle on sera censé t'annoncer que ton frère, qui était parti pour l'étranger depuis de longues années, et s'était engagé au service de Venise, est allé mourir dans les Indes, et qu'il t'a laissé tout son bien par testament, à la condition expresse que le curé de ta paroisse en serait le dépositaire et l'administrateur, parce qu'il a voulu que cet argent te profite à toi seule et à personne autre. Je ne te demande ni récompense, ni remerciement ; songe seulement que tu dois bien quelque reconnaissance à la sainte Église pour l'heureuse chance dont le ciel vient de te favoriser, et fais-

nous don d'une chasuble neuve. Après ce discours, le prêtre pesa consciencieusement l'or en présence d'Ilsé, et l'enferma dans le Trésor de son église ; et la femme s'en alla, le cœur joyeux et léger.

Autant Rubezahl se sentait porté d'amitié pour la bonne Ilsé, dont la conduite et les sentiments l'avaient charmé, autant il était mal disposé envers le brutal Étienne. Il tenait absolument à venger la pauvre créature opprimée, en jouant au mari quelque mauvais tour, qui lui causerait peine et humiliation. Il voulait infliger à ce despote une dure leçon, dompter à jamais son humeur tyrannique, et le réduire au point de n'être plus que le très humble serviteur de sa femme, qui dès lors pourrait, comme elle avait dit, le mener à la baguette. Dans cette intention, il enfourcha le rapide Vent du nord, et galopa par-dessus les montagnes et les vallées, examinant avec soin toutes les routes et tous les carrefours jusqu'aux frontières de Bohême ; et, quand il apercevait un voyageur avec un fardeau, il allait se mettre à sa suite, et, sans se laisser voir, il inspectait scrupuleusement le contenu de son bagage.

Étienne ne pouvait échapper à cet examen attentif. En effet, vers le soir, le Gnome aperçut le grand gaillard : il s'approchait d'un pas ferme et cadencé qui faisait cliqueter toute la verrerie contenue dans sa hotte. Rubezahl ressentit une joie maligne à la vue de sa victime qui venait d'elle-même se mettre entre ses mains, il se promit bien de ne pas la ménager.



Etienne était presque arrivé au sommet de la montagne ; il ne lui restait plus à gravir qu'une dernière rampe ; après quoi il n'aurait qu'à descendre tranquillement pour arriver chez lui : aussi se hâtait-il de faire ce suprême effort. Mais la montée était rude et la charge bien lourde. Il fut obligé de se reposer plus d'une fois : il plaçait son bâton noueux sous sa hotte pour en soutenir le poids et soulager d'autant ses épaules, et il essuyait la sueur qui coulait de son front à grosses gouttes. Enfin, réunissant toutes ses forces, il atteignit le sommet. Au milieu du plateau gisait un sapin, que la scie avait coupé à deux pieds du sol ; le reste du tronc était debout, et le dessus en était aussi uni qu'une table ; tout autour s'étendait un tapis de vert gazon semé de fleurettes. Le pauvre diable, épuisé de fatigue, trouva la place fort à son goût, et disposée à souhait pour une halte. En conséquence, il se débarrassa de sa charge, qu'il déposa

sur la souche du sapin, et il s'étendit à l'ombre, sur l'herbe moelleuse.

Alors, il se mit à songer au profit qu'il allait tirer cette fois de ses marchandises ; et, après un calcul rigoureux, il arriva à cette conclusion que, s'il ne consacrait pas un sou de son gain aux besoins de sa maison, et s'il laissait sa laborieuse ménagère fournir par son travail la nourriture et les vêtements, il aurait juste assez d'argent pour acheter un âne au marché de Schmiedeberg. Alors il mettrait son lourd ballot sur le dos du grison, tandis qu'il marcherait tranquillement à côté sans se fatiguer. Cette pensée, qui lui vint à l'esprit au moment où il sentait ses épaules meurtries, lui parut si agréable, si réjouissante, qu'il s'y arrêta avec complaisance :

« Une fois que j'aurai l'âne, se dit-il, je ne tarderai pas beaucoup à avoir un cheval ; avec le cheval, il me faudra un champ pour y semer son avoine ; après un champ, j'en aurai deux, puis quatre, et finalement un joli bien de campagne ; alors, je songerai à acheter à Ilsé une robe neuve.

Il en était là de ses réflexions, et, comme la laitière de la fable, il entrevoyait dans ses rêves un avenir de prospérité toujours croissante, quand tout à coup un tourbillon de vent, déchaîné par Rubezahl, enveloppa la souche du sapin, et culbuta la hotte, dont le contenu fragile fut brisé du coup en mille morceaux. Étienne resta comme foudroyé : il lui sembla entendre dans le lointain un éclat de rire moqueur : peut-être était-ce une illusion, peut-être était-ce une malice de l'écho qui répétait le bruit de verre cassé produit par la chute de la hotte. Le pauvre diable ne comprenait rien au malheur qui lui arrivait ; tout d'abord, ce coup de vent violent et que rien n'avait pu faire prévoir lui semblait peu naturel ; mais, tandis qu'il considérait piteusement les débris épars sur le sol, voilà qu'il s'aperçut que le sapin et la souche avaient disparu. Pour le coup, ce n'était plus la peine de chercher, et il comprit tout de suite à qui il devait

sa mésaventure. « Oh ! Rubezahl ! cria-t-il ; Génie malfaisant ! Que t'ai-je fait pour me prendre ainsi mon morceau de pain gagné à la sueur de mon front ? Oh ! pauvre misérable que je suis ! » Alors il fut pris d'un accès de rage, et se mit à adresser à Rubezahl toutes les injures imaginables pour exciter sa colère : « Infâme brigand ! disait-il, viens donc m'étrangler, maintenant que tu m'as pris tout ce que je possédais au monde ! »



Il est certain qu'en ce moment la vie n'avait pas plus de prix à ses yeux qu'un verre cassé. Mais l'Esprit-de-la Montagne ne se fit ni voir ni entendre.

Le pauvre Étienne dut se résigner, s'il ne voulait pas rapporter chez lui sa hotte vide, à recueillir tous les tessons, pour les échanger à la verrerie contre une paire de verres à patte, modeste noyau d'une nouvelle pacotille. Aussi abattu que l'armateur dont le vaisseau a été englouti, corps et biens, par l'avidité Océan, il descendit la montagne, ruminant les plus tristes pensées ; il formait toute sorte de projets, cherchant par quel moyen il pourrait réparer le dommage et se mettre en mesure de recommencer son commerce. Alors il songea aux chèvres que sa femme avait

à l'étable ; mais elle les aimait, pensa-t-il, presque autant que ses enfants, et elle ne les lui abandonnerait pas de bon gré.

Il imagina donc de ne pas faire connaître chez lui la perte qu'il avait faite : pour cela, il ne rentrerait pas à la maison en plein jour, mais au contraire il s'y introduirait furtivement pendant la nuit, il prendrait les chèvres qu'il irait vendre au marché de Schmiedeberg, et il emploierait l'argent qu'il en retirerait à se procurer de nouvelles marchandises ; puis ensuite, quand il rentrerait chez lui, il querellerait sa femme, lui reprocherait sa négligence, et la tancerait rudement pour avoir laissé voler son petit troupeau pendant l'absence de son mari.

Après avoir bien pris d'avance toutes ses mesures, le pauvre marchand de verre cassé se cacha dans un petit bois voisin du village, et y attendit la nuit avec impatience, tant il avait hâte d'aller se voler lui-même.

Au coup de minuit, il se mit en route avec toute la circonspection d'un filou de profession, arriva sans bruit à sa maison, passa lestement par-dessus la porte de la cour, tira le verrou de l'intérieur, et se glissa avec des battements de cœur jusqu'à l'étable aux chèvres : il avait grand peur d'éveiller sa femme, et tremblait de se faire surprendre par elle, en flagrant délit de vol domestique.

Contre l'habitude, la porte de l'étable n'était pas fermée : il en fut très surpris, mais aussi très satisfait ; car il trouvait dans cette négligence une sorte de justification de sa conduite. Mais dans l'étable tout était vide, froid et silencieux : il ne s'y trouvait pas une créature vivante ; nulle trace de chèvre ou de biquets.

Tout déconcerté, Étienne supposa qu'il avait été prévenu par quelque autre filou plus habile et plus malin ; il se laissa tomber sur la paille, et, voyant sa dernière ressource lui échapper, il s'abandonna à un sombre désespoir.

L'active et courageuse ménagère, aussitôt revenue de l'église, s'était mise gaîment à l'ouvrage, et avait tout

préparé pour bien recevoir son mari. Elle comptait lui servir un bon dîner ; le curé avait consenti à y prendre part, il avait promis d'apporter un flacon de bon vin ; et à la fin du repas, lorsqu'il verrait Étienne en belle humeur, il se proposait de lui donner connaissance du riche héritage que sa femme venait de faire et de lui apprendre à quelles conditions il en pourrait jouir avec elle.

Quand vint le soir, Ilsé allait à chaque instant à la fenêtre pour voir si son mari n'arrivait pas ; ou bien elle courait à l'entrée du village, et regardait de tous ses yeux sur la grande route, et, n'apercevant rien, elle se dépitait et s'inquiétait de ce retard.

Lorsque la nuit tomba, elle rentra chez elle tout en larmes, et l'âme agitée de mille craintes, si bien qu'elle en oublia de souper. Elle resta longtemps sans pouvoir fermer les yeux, et ce fut seulement vers le matin qu'elle tomba dans un sommeil lourd et fiévreux.

Pendant ce temps, le pauvre Étienne n'était pas mieux à son aise dans l'étable ; il était si abattu, si penaud, qu'il n'osait pas même venir frapper à la porte. Il fallut pourtant se décider à sortir de là ; il vint heurter timidement et dit d'un ton larmoyant : « Chère femme, éveille-toi et ouvre à ton mari. » A peine Ilsé eut-elle entendu cette voix qu'elle s'élança d'un bond hors de son lit, courut à la porte et toute joyeuse jeta les bras au cou de son mari. Mais lui, répondit froidement à ces tendres caresses de bienvenue, et alla s'asseoir tristement dans un coin.

Lorsque la femme vit cet air morne et désolé, elle sentit son cœur se serrer : « Qu'est-ce qui t'afflige, mon cher mari, dit-elle tout émue ? Qu'as-tu donc ? » Il ne répondit que par de profonds soupirs. Alors elle insista pour connaître la cause de son chagrin ; et, comme il avait le cœur trop plein pour résister longtemps, il ne tarda pas à faire à sa fidèle compagne l'aveu de son accident. Quand elle apprit le tour que Rubezahl avait joué à son mari, elle comprit aussitôt l'intention bienveillante du Gnome, et elle

ne put s'empêcher de rire. Cet accès de gaîté intempestive aurait pu lui coûter cher en tout autre moment ; mais Étienne était trop troublé pour y faire grande attention : et, revenant à ce qui le préoccupait, il s'informa de ce qu'était devenu le troupeau. La malicieuse petite femme s'amusa encore davantage de cette question, qui lui fit voir que le maître de la maison était déjà aller fureter partout : « Tu t'inquiètes plus du troupeau, dit-elle, que de tes enfants, dont tu n'as pas même demandé de nouvelles ; sois tranquille, il est en sûreté, le troupeau, là-haut, dans la prairie. Mais allons, calme-toi, et ne te donne pas tant de souci à propos des malices de Rubezahl. Qui sait ? Il va peut-être te dédommager demain du tort qu'il t'a fait aujourd'hui ? — Si c'est là ton espoir, tu attendras longtemps ! » répondit l'homme d'un air découragé. « Pourquoi donc ? repartit la femme ; le bien vient souvent au moment même où on l'attend le moins. Ne te laisse pas abattre, mon cher mari ; quand bien même tu n'auras plus un seul verre, ni moi une seule chèvre, ne nous reste-t-il pas quatre enfants bien portants et deux paires de bons bras pour les nourrir ? Voilà notre vraie richesse. — Ah ! que Dieu ait pitié de nous, s'écria l'homme ; si les chèvres nous manquaient aussi, tu pourrais bien jeter à l'eau les quatre marmots : car je ne me chargerais pas de les nourrir. — Eh bien, moi, je m'en charge », répliqua Ilsé.

A ces mots, le bon prêtre, qui du dehors, avait entendu toute cette conversation, entra dans la maison. Il prit la parole, et adressa à Étienne un long sermon sur ce texte que « l'avarice est la source de tous les maux ». Quand il crut par son éloquence avoir suffisamment préparé le terrain, il lui apprit le riche héritage que sa femme venait de faire, tira de sa poche la lettre écrite en langue italienne, la lui traduisit tout au long, et eut soin d'insister sur le passage où il était déclaré que le curé du village serait le curateur de la fortune laissée par son beau-frère défunt.

Étienne restait muet comme une statue, et ne savait que s'incliner chaque fois que le prêtre ôtait respectueusement sa calotte, aux endroits où il était fait mention de la Sérénissime République de Venise. Quand il eut un peu recouvré ses esprits, il se jeta dans les bras de sa fidèle Ilsé, et lui fit une seconde déclaration d'amour aussi chaude que la première, et qui n'eut pas moins de succès, bien qu'elle fût dictée par un sentiment bien différent. Étienne fut, dès ce moment, le mari le plus maniable, le plus complaisant, le père le plus tendre et le plus dévoué et de plus un travailleur infatigable, dont l'activité faisait tout prospérer autour de lui ; car il n'avait jamais eu l'habitude de l'oisiveté.

L'honnête curé échangea peu à peu l'or contre des espèces sonnantes, et acheta une grande propriété où Étienne et sa femme s'établirent et passèrent toute leur vie. Il plaçait à bons intérêts le surplus des revenus ; bref, il administra la fortune de la bonne Ilsé aussi consciencieusement que le trésor de son église.

Il n'accepta pour récompense de ses soins qu'une chasuble, si belle il est vrai, qu'un évêque s'en serait fait honneur.



La tendre et dévouée mère de famille vécut de longues années heureuse au milieu de ses enfants ; et le favori de Rubezahl devint un brave ; il servit dans l'armée de l'Empereur, sous les ordres de Wallenstein, pendant la

guerre de Trente ans, et se signala parmi les plus
courageux et les plus habiles partisans.



Depuis le jour où Rubezahl avait si richement doté l'aimable Ilsé, il resta bien longtemps sans donner signe de vie. Cela n'empêchait pas les bonnes gens de se répéter l'un à l'autre toute sorte d'histoires merveilleuses, où le Génie-de-la-Montagne jouait le premier rôle. Ainsi, dans toute la contrée, la mère de famille charmait les longues heures des veillées d'hiver par des contes dont Rubezahl était toujours le héros, et qu'elle se plaisait à allonger sans fin comme le fil de sa quenouille. Mais tout cela n'était le plus souvent que pure fantaisie, et pour une aventure authentique, il circulait mille récits mensongers, dont l'imagination du conteur faisait tous les frais.

C'est à la comtesse Cécilie, contemporaine et disciple de Voltaire, que Rubezahl se montra pour la dernière fois, il n'y a pas bien longtemps, avant de redescendre à jamais dans son royaume souterrain. Cette dame, qui donnait toutes les heures de sa vie aux fêtes et aux plaisirs, était affligée de certains rhumatismes, profit ordinaire des personnes du monde qui s'épuisent par des veilles fréquentes et prolongées ; de plus, son estomac, délabré par l'abus de la cuisine française, était à la veille de refuser tout service, et réclamait impérieusement des soins spéciaux et un régime réparateur. En conséquence, elle se rendait aux eaux de Carlsbad, accompagnée de ses deux filles, jeunes personnes fraîches et charmantes.

Si la mère avait hâte de se rajeunir à la source de vie et de santé, les jeunes filles étaient pressées de goûter les plaisirs variés que les villes de bains offrent aux étrangers, comme bals, cavalcades, concerts et sérénades : aussi voyageait-on jour et nuit, sans s'arrêter.

Quand la chaise de poste arriva au Mont-des-Géants, le soleil venait de se coucher. Les étoiles d'argent commençaient à scintiller dans un ciel pur ; la lune éclairait de sa pâle lumière le sommet des noirs sapins, dont le bas restait plongé dans une ombre épaisse : mille insectes lumineux luisaient çà et là dans l'herbe. C'était un tableau

dont le charme mystérieux était bien fait pour captiver une âme amoureuse des beautés de la nature. Mais ces dames n'en prenaient nul souci : la maman, bercée mollement par le balancement de la voiture, s'était tout doucement endormie ; et les filles ainsi que la femme de chambre, pelotonnées chacune dans leur coin, sommeillaient pareillement.

Seul, le pauvre Jean, perché sur son siège élevé, ne songeait guère à dormir.

Les histoires de Rubezahl, qu'il avait tant de fois écoutées avidement, lui revenaient à l'esprit maintenant qu'il se trouvait sur le théâtre de toutes ces aventures, et il aurait bien voulu n'en avoir jamais entendu parler. Oh ! comme il aurait souhaité d'être encore à Breslau, dans cette bonne ville où les revenants n'ont garde de se montrer ! Il promenait des yeux effarés tout autour de lui, et en moins d'une minute passait en revue tous les points de l'horizon ; et, s'il apercevait quelque chose de suspect, un frisson glacé lui courait dans le dos, et ses cheveux se dressaient sur sa tête. De temps en temps, il faisait part de ses appréhensions au postillon, et lui demandait avec anxiété si le chemin était bien sûr ; et, quoique celui-ci affirmât avec les serments les plus énergiques qu'il n'y avait pas le moindre danger, le cœur du pauvre homme battait bien fort, et il ne pouvait surmonter sa frayeur.

Il y avait déjà quelque temps que l'entretien avait cessé, quand le postillon arrêta ses chevaux, murmura entre ses dents, puis repartit, s'arrêta de nouveau, et recommença plusieurs fois le même manège. Jean, qui tenait les yeux obstinément fermés, n'augura rien de bon de toutes ces manœuvres : il souleva timidement les paupières, et vit avec épouvante, à quelque distance de la voiture une forme noire, d'une taille surnaturelle, avec une fraise blanche à l'espagnole autour du cou : mais ce qu'il y avait de plus effrayant, c'est que ce personnage noir n'avait pas de tête ! Quand la voiture s'arrêtait, le fantôme s'arrêtait également,

et il se remettait en mouvement aussitôt que les chevaux repartaient. « Le voyez-vous, postillon ? » demanda le malheureux Jean du haut de son siège, tandis que ses cheveux se hérissaient d'horreur. — « O bien sûr que je le vois, répondit l'autre à voix basse : mais taisez-vous, et tâchons de lui brûler la politesse. » Jean défila tout son répertoire de prières, sans oublier les Grâces et le Benedicite ; mais sa voix chevrotait, et l'effroi faisait claquer ses dents.

Si l'homme qui a peur de l'orage, entend la nuit le tonnerre gronder dans le lointain, il éveille toute la maison, comme si la présence des autres le rassurait contre le danger. Ainsi fit Jean : s'imaginant trouver aide et protection auprès de ses maîtresses, il frappa à la glace. La comtesse, brusquement tirée de son doux sommeil, demanda d'un ton de mauvaise humeur : « Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? — Que votre Grâce prenne la peine de regarder, dit Jean d'une voix altérée ; il y a là un homme sans tête. — Nigaud, répondit la dame, quelle baliverne me viens-tu conter ? Et quand cela serait, continua-t-elle en ricanant, un homme sans tête n'est pas une merveille si rare ; il n'en manque pas à Breslau, ni ailleurs. » Les deux demoiselles ne goûtèrent pas la plaisanterie de M^{me} la Comtesse ; leur cœur bondissait d'effroi ; elles se serrèrent en frissonnant contre leur mère, en murmurant : « Ah ! bien sûr, c'est Rubezahl, l'Esprit-de-la-Montagne ! » La dame, qui avait sur le monde des Esprits une tout autre théorie que ses filles, et qui, en fait d'esprits, ne croyait qu'aux Beaux-esprits ou aux Esprits-forts, gronda ses filles de leur sottise crânement, et entreprit de leur démontrer que toutes les histoires de spectres et de fantômes n'étaient que des imaginations de cerveaux malades, et que toutes ces apparitions s'expliquaient de la façon la plus naturelle.

Elle était au beau milieu de son raisonnement, quand l'homme noir, qui avait disparu depuis quelques instants,

sortit de nouveau du taillis et s'avança sur le chemin. Alors, il fut facile de constater que Jean avait mal vu : le personnage avait bien une tête : seulement il ne la portait pas sur ses épaules, comme tout le monde, mais dans ses bras. Cet effrayant spectacle, vu à une distance de trois pas, provoqua en dehors comme au dedans de la voiture une crise de folle terreur. Les charmantes demoiselles, et la femme de chambre, qui n'avait pourtant pas l'habitude de se mêler à la conversation de ses jeunes maîtresses, poussèrent à l'unisson un cri aigu, laissèrent retomber le rideau de soie pour ne rien voir, et se cachèrent les yeux, comme l'autruche, quand elle ne peut plus échapper au chasseur. Quant à la mère, en proie à une frayeur muette, elle frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et son attitude, bien peu digne d'une personne nourrie de philosophie, aurait donné à penser qu'elle désavouait intérieurement les théories qu'elle venait d'exposer avec tant d'assurance à propos des revenants.



Jean, à qui le fantôme semblait en vouloir tout particulièrement, saisi d'une angoisse mortelle, prononça d'une voix étranglée les mots qui passent pour avoir la vertu de conjurer les esprits : « Vade retro ! » Mais il

n'avait pas fini de parier que l'homme noir lui lança en pleine poitrine la tête qu'il tenait dans ses bras avec une telle force qu'il le culbuta de son siège, et l'envoya rouler tout étourdi sur le chemin ; au même instant, le postillon recevait un coup de massue qui l'étendit tout de son long ; puis le fantôme prononça ces mots d'une voix rauque et caverneuse : « Voilà qui vous apprendra à envahir le domaine de Rubezahl, Seigneur-de-la-Montagne ! Voiture et chargement m'appartiennent par droit de confiscation. » Là-dessus l'homme noir sauta en selle, lança les chevaux et partit d'un train si furieux, que la voiture bondissait comme une barque pendant la tempête, et que le grondement des roues et le ronflement des chevaux auraient couvert les cris des prisonnières, si elles avaient eu la force de crier.



Mais tout à coup un nouveau personnage parut en scène : c'était un cavalier qui s'en vint, sans dire un mot, prendre place à côté du conducteur de la chaise de poste, et qui n'eut pas l'air de s'apercevoir que celui-ci n'avait pas de tête. Le manteau noir ne parut pas trouver cette compagnie de son goût, et s'empressa de prendre une autre direction : le cavalier en fit autant ; et l'homme noir avait beau

changer de chemin, il ne pouvait se débarrasser de ce compagnon importun ; dont le cheval semblait attelé à la voiture.

Cette persistance lui causa une extrême surprise ; mais quand il s'aperçut que le cheval blanc du nouveau venu n'avait que trois jambes (ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, de galoper très gaillardement), sa surprise devint de l'inquiétude. Il lui sembla que les choses prenaient une mauvaise tournure, et il commença à craindre que son rôle ne fût achevé, et que le véritable Rubezahl n'eût pris la fantaisie de se mêler de l'affaire.

Au bout de quelques instants, le cavalier muet s'approcha de l'autre jusqu'à le toucher, et rompit le silence en disant d'un ton cordial : « Dites-moi, l'homme sans tête, où allez-vous ? » L'homme noir répondit d'une voix qu'il s'efforçait en vain de rendre terrible : « Ne le vois-tu pas ? Je vais droit devant mon nez. — Fort bien, dit l'autre ; mais voyons un peu où tu as le nez. » Là dessus, il sauta de cheval, empoigna le manteau noir par le milieu du corps, et le lança contre terre si rudement que tous ses os en craquèrent ; car le fantôme, contre l'habitude de ses pareils, avait bel et bien un corps et des membres.

Du coup, le faux Rubezahl se trouva déshabillé : manteau noir et collerette blanche restaient sur le sol, et l'on put apercevoir un garçon, fait comme tout le monde, avec une tête crépue.

Le misérable, se voyant démasqué, tremblait de sentir s'abattre sur lui la lourde main de son vainqueur, et il ne doutait plus que ce cavalier au bras terrible ne fût Rubezahl lui-même, dont il avait eu l'audace de prendre le nom ; il se rendit donc à discrétion et demanda humblement la vie : « Seigneur-de-la-Montagne, dit-il en se relevant non sans peine, ayez pitié d'un malheureux qui a subi depuis sa jeunesse les rigueurs de la fortune, qui n'a jamais pu être ce qu'il voulait, qui a toujours été violemment jeté hors de la condition où il travaillait à

s'établir et qui, en ce moment même où il n'a plus de place parmi les hommes, n'en peut pas même conserver une parmi les fantômes ! »

Ce discours n'était pas trop maladroit : le Gnome était si fort irrité contre l'effronté coquin, qu'il était prêt à se faire justice sur l'heure, et à étrangler l'audacieux qui avait usurpé son nom. Mais sa curiosité fut mise en éveil par ces paroles, et il fut pris du désir de connaître l'histoire de l'aventurier : « Monte en selle, drôle, dit-il ; et prends garde de faire ce qu'on t'ordonnera. » A ces mots, il s'approcha du cheval blanc, et lui tira d'entre les côtes une quatrième jambe ; puis il retourna à la chaise de poste, et ouvrit la portière dans l'intention de saluer poliment les voyageuses. Mais l'intérieur de la voiture était muet comme une tombe. L'excès de l'épouvante avait trop violemment secoué le système nerveux de ces dames ; leur sang, glacé par la terreur, s'était comme figé dans leurs veines et avait cessé de circuler : bref, toutes, depuis la noble Comtesse jusqu'à la femme de chambre étaient pâles, froides, inanimées. Le cavalier ne parut pas s'en embarrasser : il alla au ruisseau qui coulait à deux pas de là, puisa de l'eau dans son chapeau, et en jeta au visage des quatre évanouies, leur bassina les tempes, leur mit sous le nez un flacon de sels, enfin les ramena peu à peu à la vie.



Elles ouvrirent les yeux l'une après l'autre, et aperçurent devant elles un homme bienfait, d'aspect tout à fait rassurant, et qui, par les soins empressés qu'il venait de leur prodiguer, avait en un instant gagné toute leur confiance. « Je regrette bien vivement, Mesdames, dit l'inconnu, que vous ayez été insultées sur mon propre domaine par un coquin déguisé en fantôme, qui avait évidemment le projet de vous dépouiller : mais vous êtes maintenant en sûreté. Je suis le baron de Riesenthal : permettez-moi de vous conduire à mon château, qui n'est pas loin d'ici. »

Cette invitation venait fort à propos, et la Comtesse l'accepta sans se faire prier. La tête crépue reçut l'ordre de repartir, et obéit avec soumission. Pour laisser aux dames le temps de se remettre complètement de leur effroi, le baron alla reprendre sa place auprès du nouveau postillon qu'il dirigeait en lui commandant de tourner tantôt à droite, tantôt à gauche ; et celui-ci remarqua que son guide appelait à lui de temps en temps une des chauves-souris qui passaient en volant à sa portée, et lui donnait des ordres à voix basse ; ce qui augmentait encore son effroi.



Au bout d'une heure, on vit briller dans le lointain une petite lumière, puis deux, puis quatre. Bientôt quatre chasseurs, munis de falots, arrivèrent au galop : ils avaient, dirent-ils, cherché leur maître, dont le retard les inquiétait, et ils parurent tout heureux de le revoir. La comtesse qui avait recouvré l'équilibre de ses facultés, se voyant hors de danger, songea au fidèle Jean, et fit part au baron du désir qu'elle éprouvait d'être rassurée sur le sort du pauvre diable. Aussitôt celui-ci dépêcha deux chasseurs pour chercher son domestique et son compagnon d'infortune le postillon, et leur prêter l'assistance nécessaire. Bientôt la voiture franchit une porte, entra dans une vaste cour, et vint en tournant s'arrêter devant l'escalier d'un château, dont toutes les fenêtres semblaient illuminées. Le baron offrit le bras à la Comtesse, et la conduisit dans un salon magnifique où était réunie une nombreuse compagnie. Ces dames éprouvèrent une vive contrariété de se trouver ainsi,

tout d'un coup, en costume de voyage, au milieu d'une si brillante assemblée, et elles regrettaient fort qu'on ne leur eût pas au moins laissé le temps de faire un peu de toilette.

Après les salutations et les compliments d'usage, la compagnie se partagea de nouveau en plusieurs petits groupes ; les uns prirent place aux tables de jeu, les autres se mirent à causer.

L'aventure de la forêt fut le sujet principal de la conversation ; et, ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand on raconte les dangers passés, cette aventure prit les proportions d'une sorte d'épopée, où madame la Comtesse se serait volontiers adjugé le rôle d'héroïne, si le souvenir du flacon de sels et du secourable cavalier ne l'avaient ramenée forcément à une appréciation plus modeste de ses hauts faits.

Bientôt le baron introduisit un nouveau visiteur, qui semblait arriver là tout exprès : c'était un médecin. Ce personnage s'approcha de la Comtesse et de ses charmantes filles, s'informa de l'état de leur santé, leur tâta le pouls, et finit par leur déclarer d'un ton doctoral qu'il constatait certains symptômes dont il lui semblait prudent de tenir compte. Bien que la dame, après la secousse qu'elle avait éprouvée, ne se sentît pas plus malade qu'auparavant, cependant le danger qu'on lui faisait entrevoir ne laissait pas de lui causer de l'inquiétude. Car, en dépit de toutes ses incommodités, son pauvre corps lui était encore aussi cher qu'un vêtement, auquel on est fait depuis longtemps, et dont on a peine à se séparer, lors même qu'il est usé. Sur l'ordre du médecin, elle avala donc force doses de poudres et de gouttes calmantes, et ses filles, qui n'avaient pas le moindre mal, eurent beau lutter et se débattre, elles furent obligées aussi d'en passer par là.



Les malades dociles font les médecins despotes. L'exigeant Hippocrate ne s'en tint pas là : il insista vivement sur la nécessité d'une saignée, et à défaut de son aide ordinaire, le chirurgien, il prépara lui-même la bande rouge. La Comtesse se soumit sans résistance à cette opération, préservatif tout-puissant contre les fâcheux effets de la peur. Elle n'aurait pas réclamé quand même le médecin, dans son zèle pour la santé de ses clientes improvisées, serait allé jusqu'à parler de clystère. Par bonheur, il ne songea pas à ordonner ce remède héroïque, qui aurait jeté dans le désespoir les pudiques demoiselles. Il fallut même toute l'insistance persuasive du médecin, secondée par l'autorité maternelle, pour leur faire surmonter la crainte que leur causait la seule vue de la lancette, et les décider à livrer leur petit pied au bourreau. La lymphe décolorée de la mère, et le sang vermeil des jeunes demoiselles coulèrent donc dans le bassin d'argent. Il n'y eut pas jusqu'à la femme de chambre qui ne dût subir la volonté du docteur : elle se défendit désespérément, elle déclara qu'elle ne pouvait supporter la vue du sang, et que la moindre piqûre d'aiguille la faisait tomber en syncope : mais l'inflexible médecin ne tint nul compte de ses protestations ; il retira sans pitié le bas de la pauvre fille et

lui ouvrit la veine avec autant d'adresse et de soin qu'à ses nobles maîtresses.



Cette opération chirurgicale venait à peine de s'achever, lorsque le majordome parut et annonça que le repas était prêt. La compagnie passa donc dans la salle à manger, et se rangea autour d'une table royalement servie. Les murs de la salle étaient garnis d'immenses buffets remplis du haut en bas de vaisselle plate, de vases d'or, de gigantesques Widrecomes et de coupes ciselées avec un art merveilleux. Une délicieuse symphonie se faisait entendre de la pièce voisine, et résonnait doucement aux oreilles des convives, tandis qu'ils savouraient les vins fins et les mets exquis. Quand on eut enlevé les plats, le maître d'hôtel disposa sur la table un dessert magnifique, où l'on remarquait des pièces montées ainsi que des montagnes et des rochers de sucre diversement coloré. L'artiste en confiserie avait déployé tout son talent pour représenter l'aventure de la forêt avec des personnages grands comme le petit doigt et groupés dans les attitudes les plus variées.

La Comtesse promenait les yeux autour d'elle, et ne pouvait se lasser de regarder et d'admirer en silence. A la fin, elle se tourna vers son voisin de table, qui était, paraît-il, un Comte de Bohême, et elle lui demanda curieusement à quelle occasion se donnait ce grand repas de cérémonie.

Le voisin répondit qu'il ne se passait ce jour là rien d'extraordinaire, et que c'était un simple souper offert par le baron à de bons amis qui se trouvaient, comme souvent, réunis dans son château.

La comtesse s'étonnait de n'avoir jamais entendu parler, à Breslau ni ailleurs, de ce baron de Riesenthal, si riche et si hospitalier, et elle avait beau parcourir scrupuleusement les tables généalogiques dont sa mémoire possédait une rare collection, elle n'y pouvait découvrir ce nom. Elle songea à adresser sa question à son hôte lui-même, comptant bien obtenir de lui les détails et les renseignements souhaités ; mais il trouva le moyen de lui échapper si subtilement qu'elle ne put arriver à ses fins. Il fit exprès de rompre l'entretien qu'elle entamait déjà là-dessus, et il eut l'adresse d'amener la conversation générale sur les Esprits et sur le monde surnaturel.

Dans une compagnie où un semblable sujet est mis sur le tapis, il ne manque jamais de narrateurs empressés et d'auditeurs attentifs.

Un bon gros chanoine débita plusieurs histoires merveilleuses sur Rubezahl, et l'on discuta sur le plus ou moins de confiance qu'il convenait d'accorder à ces récits. La comtesse, qui se trouvait tout à fait dans son élément lorsqu'elle pouvait prendre un ton doctoral et lutter en champ clos contre un préjugé, se posa en champion de la philosophie ; et prenant à partie un Conseiller des Finances, pauvre paralytique, qui ne pouvait guère remuer que la langue, et qui avait voulu plaider la cause de Rubezahl, elle le poussa si ferme avec ses arguments d'esprit fort, qu'elle le réduisit au silence. « Ma propre aventure, ajouta-t-elle pour conclure, est une preuve évidente que tout ce qu'on raconte sur le Seigneur-de-la-Montagne n'est qu'une rêverie. S'il y avait un Seigneur-de-la-Montagne, et s'il possédait les nobles sentiments que lui attribuent des rêveurs et des cerveaux oisifs, il n'aurait pas permis à un coquin de prendre son personnage et de nous

traiter sous son nom comme il l'a fait. Mais votre Seigneur-de-la-Montagne n'est qu'une chimère : il ne pouvait donc pas sauver son honneur, cet être imaginaire ; et, sans la courageuse assistance de M. de Riesenthal, le misérable bandit qui nous avait surprises aurait pu pousser les choses contre nous aussi loin qu'il aurait voulu. »

Le maître de la maison n'avait jusqu'alors pris que peu de part à ce débat philosophique ; mais à ce moment, il se mêla à la conversation et prit la parole. « Vous avez, Madame, dit-il, dépeuplé d'un coup le monde des Esprits, et toutes ces créations de l'imagination ont, grâce à vos raisonnements, disparu comme de légères vapeurs. Vous avez aussi démontré par de solides arguments la non existence de ce vieil habitant de nos contrées ; et son courageux avocat, notre ami le Conseiller, a été forcé de vous rendre les armes. Et pourtant, on pourrait, je crois, opposer à vos dernières paroles quelques objections sérieuses. Êtes-vous bien sûre, Madame, que ce n'est pas l'Esprit-de-la-Montagne qui a pris part à votre délivrance, alors que le prétendu fantôme vous tenait en son pouvoir ! Etes-vous bien sûre que ce n'est pas le Génie, notre voisin, qui a emprunté ma figure pour vous sauver sous les traits d'un honnête et loyal gentilhomme ? Que direz-vous enfin, si je vous déclare que moi, le maître de cette maison, je n'ai pas quitté un seul instant mes hôtes et amis, en sorte que vous avez été amenée dans ma demeure par un inconnu aussitôt disparu ? Vous le voyez, Madame, il se pourrait bien que notre voisin l'Esprit-de-la-Montagne ait bien réellement sauvé son honneur compromis par un coquin, et il en résulterait qu'il n'est pas tout à fait l'être chimérique que vous prétendez. »

A ce discours, la comtesse resta muette et déconcertée ; et les belles jeunes filles stupéfaites posèrent leurs fourchettes, et regardèrent leur hôte bien en face, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement. Mais, avant que le problème fût résolu, on

vint annoncer que le domestique et le postillon étaient retrouvés. Quand le fidèle Jean entra dans la salle à manger et qu'il vit ses chères maîtresses bien portantes et contentes, il ressentit une joie égale à celle que son compagnon d'infortune le postillon venait d'éprouver, quand on lui avait montré dans l'écurie ses quatre chevaux noirs sains et saufs. Il apportait en triomphe le corpus delicti, c'est-à-dire l'énorme tête du manteau noir, par laquelle il avait été renversé comme par un boulet. Cette tête fut remise au médecin, pour qu'il l'examinât en qualité de docteur assermenté, et réunit les éléments d'un rapport dûment motivé. Mais, sans avoir besoin d'employer le scalpel, le savant Hippocrate reconnut du premier coup d'œil que ce n'était qu'une citrouille vide qu'on avait remplie de sable et de cailloux, et à laquelle on avait donné une grotesque ressemblance avec la figure humaine, en y ajoutant un nez de bois et une longue barbe de filasse.



La compagnie se sépara enfin, quand le jour commençait à poindre.

Les dames furent conduites à des chambres magnifiques : elles se couchèrent dans des lits moelleux garnis de rideaux de soie, et le sommeil s'empara d'elles si promptement, qu'elles n'eurent pas le temps, avant de s'endormir, d'évoquer les nombreux fantômes qui avaient passé devant leurs yeux pendant toute la soirée, et dont la seule pensée aurait suffi pour leur procurer d'affreux cauchemars. Le soleil était déjà haut, quand la maman ouvrit les yeux, sonna la femme de chambre et éveilla les

demoiselles qui auraient volontiers recommencé un nouveau somme sur l'autre oreille. Mais la comtesse avait une telle hâte d'aller essayer au plus tôt la vertu des eaux de Carlsbad, que toutes les instances de son hôte ne purent obtenir d'elle le moindre délai ; et pourtant les jeunes filles auraient de bon cœur retardé leur départ pour assister au bal que le baron promettait de donner en leur honneur. En conséquence, aussitôt après le déjeuner, ces dames se disposèrent à partir ; elles remercièrent mille fois M. de Riesenthal, dont l'obligeance et l'aimable accueil les avait pénétrées de reconnaissance. Celui-ci leur fit la conduite le plus poliment du monde jusqu'aux limites de son domaine, et elles prirent congé de lui, en promettant de lui faire visite à leur retour.

A peine le Gnome était-il rentré au château, qu'il fit amener devant lui la tête crépue, afin de l'interroger. Le coquin avait passé la nuit dans un cachot souterrain, se demandant avec anxiété quel traitement lui était réservé, et ne désespérant pas cependant de se tirer d'affaire. « Misérable ver de terre, lui dit le Gnome, je ne sais qui me tient de t'écraser pour avoir failli me déshonorer dans mon propre domaine par ton insolente et criminelle fourberie. Ta chair et tes os paieront cette audace ! — Puissant seigneur du Mont-des-Géants, répliqua l'ex-fantôme, vous êtes maître sur votre terrain, et vous y exercez des droits que je ne songe pas à contester : dites-moi seulement où sont écrites les lois que j'ai violées, et puis après condamnez-moi. » Cette réplique habile étonna le Gnome : il ne s'était pas attendu à une pareille objection, et il reconnaissait à part lui que le drôle ne manquait ni d'esprit ni de hardiesse. « Mes lois, répondit-il d'un ton moins rude, ont été écrites dans ton cœur par la nature elle-même. Mais allons, il ne faut pas que tu puisses dire que l'on t'a condamné sans t'entendre : parle donc, et avoue-moi sincèrement qui tu es, et pourquoi tu es venu dans la montagne jouer ce rôle de fantôme.



Le prisonnier se réjouit intérieurement quand il vit qu'on lui donnait la permission de s'expliquer. Il espéra qu'en faisant un récit fidèle des événements de sa vie, il pourrait intéresser et désarmer son juge, et que peut-être il obtiendrait de lui sa grâce, ou tout au moins une diminution de peine.

« Autrefois, dit-il, on m'appelait le pauvre Conrad. J'habitais la ville de Lauban. J'étais un honnête fabricant de bourses, et je vivais misérablement du travail de mes mains ; car il n'y a pas de métier qui nourrisse plus mal son homme que l'honnêteté. Je trouvais facilement le débit de ma marchandise ; car mes bourses passaient pour garder l'argent mieux que les autres. C'est que j'étais le septième fils de mon père ; et dans nos pays on croit qu'un septième enfant a toujours la main heureuse. En tout cas, cette croyance ne se réalisait pas en ce qui me concernait, car ma propre bourse était toujours vide comme l'estomac d'un dévôt les jours de jeûne.

Au reste, si l'argent de mes pratiques se conservait bien dans les bourses que j'avais vendues, cela ne venait pas, je

crois, de ce que l'ouvrier avait la main heureuse, ni de ce que l'ouvrage était soigné : cela tenait tout simplement à la matière dont mes bourses étaient faites : c'étaient des bourses de cuir. Or, vous comprendrez facilement, Seigneur, qu'une bourse de cuir garde plus sûrement l'argent que les bourses en filet de soie aux mille mailles. Celui qui se contente d'une bourse de cuir n'est pas d'ordinaire un dépensier ; c'est un homme, comme on dit, qui aime à tenir serrés les cordons de sa bourse. Au contraire, ces bourses à jour en soie ou en fil d'or ne se trouvent guère que dans les mains de gens dissipés et gaspilleurs ; il n'est donc pas étonnant qu'elles fussent comme un tonneau percé, et qu'elles restent toujours vides, quand même on les remplit sans cesse.

Mon père nous répétait toujours ce sage précepte : « Enfants, quoi que vous fassiez, faites-le toujours en conscience. » Aussi je m'appliquais à mon métier, sans me rebuter, et pourtant je n'en tirais pas ma subsistance. La disette vint, puis la guerre, et l'argent se fit rare. Je donnais de bonne marchandise, et j'étais mal payé, si bien que je finis par me ruiner complètement. On m'enferma dans la prison pour dettes, on m'exclut de la corporation ; et, quand mes créanciers furent las de me nourrir, on me chassa du pays.

Tandis que je promenais tristement ma misère, je rencontrai un de mes anciens clients : il était monté sur un magnifique cheval.

Il m'appela par mon nom, et commença à se moquer de moi : « Nigaud, propre-à-rien, disait-il, tu n'entends rien à ton métier. Tu sais souffler dans le ballon, et tu ne sais pas le gonfler ; tu fais le pot, et tu ne sais pas y faire la cuisine ; tu as du cuir et pas de formes ; tu fais de belles bourses et tu n'as pas d'argent ! »

« Écoutez, camarade, répondis-je au railleur, vous êtes un mauvais tireur, et vos traits ne touchent pas le but. Il y a bien plus de choses dans le monde qui sont faites pour aller

ensemble, et qu'on ne trouve pas toujours réunies. Plus d'un a une écurie et point de cheval à y loger, ou bien une grange et pas de gerbes à battre, une huche et pas de pain, une cave et rien à boire ; et c'est pour cela que le proverbe dit :

« L'un a la bourse et l'autre l'argent. — Mieux vaut les deux ensemble, répliqua-t-il ; si tu veux te mettre en apprentissage chez moi, je ferai de toi un maître accompli ; et, puisque tu t'entends à faire une bourse, je t'apprendrai à la remplir ; car je suis monnayeur de mon métier.

Si nos deux professions travaillent l'une pour l'autre, il est naturel que les deux ouvriers s'associent. — Fort bien, dis-je ; si vous êtes monnayeur juré dans une ville qui bat monnaie, nous pourrions nous entendre ; mais si vous battez monnaie pour votre compte, le métier est dangereux et conduit à la potence ; et dans ce cas, je ne suis pas votre homme. — Qui ne risque rien n'a rien, répondit-il ; celui qui s'assied devant le plat et n'y met pas la main, celui-là crève de faim. En définitive, mourir de faim ou mourir de la corde, c'est toujours mourir. — Avec cette différence, répliquai-je, que l'un est la mort d'un honnête homme et l'autre la mort d'un criminel. — Quel crime y a-t-il donc, s'écria-t-il, à monnayer un morceau de métal ? Le juif Ephraïm fabrique assez de pièces du même poids et du même grain que les nôtres. Ce qui est permis à l'un ne doit pas être défendu à l'autre. »

Que vous dirai-je ? Cet homme avait le don de la persuasion, si bien que je finis par accepter sa proposition. Je me mis à ma nouvelle besogne avec toute l'ardeur que m'inspirait le souvenir des leçons paternelles ; et j'éprouvai qu'on gagnait plus à ce métier-là qu'à faire des bourses. Mais au moment où notre petit commerce marchait le mieux, la jalousie s'en mêla. Nous fûmes dénoncés, arrêtés, jugés, et sous le prétexte spécieux que nous n'avions pas de brevet, comme maître Ephraïm, on nous condamna à travailler toute notre vie dans une forteresse.



Je menais depuis plusieurs années cette maussade existence, lorsqu'un officier recruteur, qui parcourait alors le pays pour délivrer les prisonniers jeunes et bien constitués, m'ouvrit les portes de ma prison, et m'enrôla dans un corps franc. Dès lors, au lieu de traîner la brouette au service du roi, j'eus l'honneur de me battre pour lui. Le changement était fort de mon goût ; je me donnai tout

entier à ma nouvelle profession ; je me distinguai en toute occasion ; j'étais toujours le premier à l'attaque ; et quand nous faisions retraite, j'étais si dégourdi que jamais l'ennemi ne pouvait mettre la main sur moi. La fortune me favorisait : déjà je commandais une compagnie de cavaliers, et j'espérais monter plus haut. Mais un jour qu'on m'avait envoyé fourrager, je remplis ma mission avec une si rigoureuse ponctualité, que je fourrageai non seulement dans les greniers et les granges, mais aussi dans les maisons et les églises, dans les coffres et les cassettes. L'expédition fit grand bruit : des gens rigoristes appelèrent cela du pillage ; on me fit mon procès, je fus dégradé, et condamné à passer entre deux rangées de trois cents hommes pourvus d'une forte baguette dont ils me caressèrent consciencieusement les épaules ; et il fallut renoncer à une carrière où j'avais compté faire fortune.

En cette occurrence, je ne vis plus d'autre parti à prendre que de revenir à mon ancienne profession ; mais il me manquait de l'argent comptant pour acheter du cuir : il me manquait surtout l'envie de travailler. Alors je réfléchis qu'ayant vendu jadis ma marchandise à vil prix, je pouvais me considérer comme ayant conservé sur elle des droits incontestables ; je résolus d'en reprendre possession par adresse ; et, bien qu'elle fût certainement endommagée par un long usage, il me parut cependant que le préjudice que j'avais souffert serait réparé en partie par cette sorte de restitution. En conséquence, je me mis à tâter les poches des gens, et je considérais chaque bourse que j'avais guignée comme étant de ma fabrique, et toutes celles dont je pouvais m'emparer étaient déclarées de bonne prise.

En cette occasion, j'eus le plaisir d'encaisser de nouveau une bonne part de mon ancienne monnaie ; car, toute décriée qu'elle était, elle n'en circulait pas moins dans toutes les mains. Ce métier me réussit pendant quelque temps. Équipé tantôt en cavalier, tantôt en marchand ou en juif, j'allais de tous côtés dans les foires et les marchés, et

je m'étais si bien exercé, j'avais acquis une telle adresse, une telle légèreté de main, que je ne manquais jamais mon coup, et je vivais grassement de mon industrie. Cette nouvelle profession me plaisait si fort, que je résolus de m'y tenir ; mais, par malheur, le sort jaloux ne m'a jamais permis d'être ce que je voulais.

Je me trouvais un jour au marché de Liegnitz, et j'avais jeté mon dévolu sur la bourse d'un gros fermier, qui était aussi rebondie que le ventre de son maître. Mais la pesanteur du sac fut cause que l'escamotage échoua cette fois. Je fus pris sur le fait et conduit devant le tribunal comme coupeur de bourses. C'est un nom que j'avais mérité jadis, mais dans un sens qui n'avait rien que d'honorable. En effet, j'avais coupé bien des bourses autrefois ; mais jamais je n'avais coupé la bourse de personne, comme on m'en accusait ce jour-là ; bien au contraire, toutes les bourses dont j'étais devenu maître m'étaient venues d'elles-mêmes dans la main, comme si elles avaient voulu retourner à leur premier propriétaire. Malheureusement, ces raisonnements là n'eurent point de succès auprès des juges : je fus mis aux fers, et mon mauvais destin voulut que la justice, en m'enlevant une seconde fois mes moyens d'existence, me condamnât de nouveau à la fustigation.



Je n'attendis pas la déplaisante cérémonie : je profitai d'une circonstance favorable, et je me glissai sans bruit hors de la prison.

J'étais donc libre, mais je ne savais trop à quel moyen avoir recours pour ne pas mourir de faim ; et je ne me souciais pas de mendier. J'évitais prudemment les villes, et j'allais de village en village comme un voyageur curieux et flâneur que rien ne presse.

Or, je m'étais arrêté précisément dans un bourg que la Comtesse traversait : il était arrivé à sa voiture je ne sais quel accident qu'il fallait réparer sur-le-champ. La curiosité avait attiré un tas d'oisifs, désireux de voir les dames étrangères : je me mêlai à la foule, et je fis connaissance avec le benêt de domestique, qui me confia, dans la simplicité de son cœur, qu'il avait grand peur de vous, Seigneur Rubezahl, d'autant plus que, par suite du retard qu'on venait de subir, on allait se trouver obligé de traverser de nuit la montagne. Cette confiance me donna l'idée de mettre à profit la poltronnerie des voyageuses et de faire l'essai de mes talents dans le monde des Esprits. Je me glissai dans la maison du sacristain mon hôte, je m'emparai de son grand manteau de cérémonie, j'emportai une citrouille que je rencontrai en passant par la cuisine.

Ainsi pourvu, et armé d'un solide gourdin, je me rendis dans la forêt, où je préparai mon déguisement. Vous savez l'usage que j'en ai fait : sans votre intervention, j'en serais venu à mes fins, cela n'est pas douteux, car j'avais déjà partie gagnée. Après m'être débarrassé des deux hommes, mon projet était d'emmener la voiture au fond de la forêt, et, sans faire le moindre mal aux dames, d'échanger contre l'argent comptant et les bijoux le manteau noir, qui, en considération du service qu'il m'avait rendu, n'était pas un objet de mince valeur. Après quoi, je leur souhaitais bon voyage, et leur faisais mes adieux.

A parler franchement, Seigneur, je ne craignais guère d'être contrarié par vous dans l'accomplissement de mon dessein. Le monde est devenu si incrédule que votre nom ne peut plus même servir aujourd'hui à effrayer les enfants ; et, s'il ne se trouvait pas par-ci par-là un nigaud comme le domestique de la comtesse, ou une vieille femme pusillanime, pour avoir peur de vous, le monde vous aurait oublié depuis longtemps. Je pensais donc qu'on pouvait jouer le rôle de Rubezahl, si l'on voulait : je vois bien maintenant quelle était mon erreur. Je suis en votre pouvoir, je me suis rendu à discrétion, et j'espère que mon récit sincère adoucira votre colère. Il vous en coûterait bien peu pour faire de moi un honnête garçon. Si vous vouliez me renvoyer avec une poignée de ces pièces dont votre chaudière est pleine ; ou si vous me donniez quelques douzaines de prunes sauvages de votre haie, comme à ce voyageur affamé qui se cassa une dent sur votre fruit, mais qui se trouva les mains pleines de prunes d'or ; ou si vous me faisiez cadeau d'une des huit quilles qui vous restent, puisque vous avez donné la neuvième autrefois à un étudiant de Prague qui avait joué une partie avec vous ; ou encore, puisque vous voulez me châtier, si vous me rossiez avec une baguette d'or, comme ce cordonnier ambulant, et si vous me laissiez ensuite la fêrule à titre de souvenir, oh ! alors, ma fortune serait faite d'un seul coup. En vérité,

Seigneur, si vous étiez assujetti aux mêmes besoins que les hommes, vous comprendriez combien il est difficile d'être honnête quand on manque de tout. Si l'on a faim, et qu'on n'ait pas un liard dans sa bourse, il faut une vertu héroïque pour ne pas voler un de ces pains que les riches boulangers étalent derrière les vitres de leurs boutiques. Le proverbe dit : « Nécessité n'a pas de loi ».



« Sauve-toi, misérable, dit le Gnome, après que la tête crépue eut achevé son récit, sauve-toi aussi loin que tes pieds pourront te porter, et marche vers la potence qui finira dignement ta vie. » Là-dessus, il congédia son prisonnier avec un maître coup de pied, et l'autre partit, bien content d'en être quitte à si bon compte, et se félicitant de son éloquence, qui l'avait tiré de ce mauvais pas. Il marcha aussi vite qu'il put, afin de se mettre le plus tôt possible hors de la portée du redoutable Seigneur-de-la-Montagne : dans sa précipitation, il avait oublié derrière lui le fameux manteau noir. Mais il avait beau se hâter, il lui semblait qu'il ne changeait pas de place : il voyait toujours devant lui les mêmes sites, les mêmes montagnes ; et pourtant, il avait perdu de vue le château où il venait d'être prisonnier. Épuisé de cette course sans résultat, il se laissa tomber au pied d'un arbre, afin de prendre un peu de repos, et d'attendre le passage d'un voyageur qui pourrait lui indiquer sa route. Il s'endormit profondément ; et,

quand il se réveilla, il se trouva au milieu d'une obscurité profonde. Il était bien sûr de s'être endormi sous un arbre, et pourtant il n'entendait point le murmure du vent dans les feuilles, il ne voyait luire aucune étoile au-dessus de sa tête. Dans sa première surprise, il voulut se lever ; mais il se sentit retenu par une force inconnue, et le mouvement qu'il fit produisit un son retentissant qui ressemblait à un cliquetis de chaînes ; il comprit alors qu'il était encore prisonnier et chargé de fers. Il se figura qu'il était retombé au pouvoir de Rubezahl, et qu'il était englouti à des milliers de toises sous terre ; et cette pensée lui causa un saisissement et une terreur inexprimables.

Au bout de quelques heures, le jour commença à paraître : mais la lumière ne pénétrait qu'avec peine à travers les barreaux d'une petite meurtrière, percée dans la muraille. Il ne savait trop où il était, et cependant il lui semblait reconnaître ce cachot. Il attendait toujours la visite du geôlier, mais personne ne venait. Les heures se succédaient, la faim et la soif le faisaient souffrir. Il se mit à faire du bruit, secoua ses chaînes, frappa au mur, cria au secours, et finit par entendre des voix humaines ; mais on ne se décidait pas à ouvrir la porte de son cachot. Enfin le geôlier, accompagné de quelques braves, entra en portant devant lui une grande croix, et commença à exorciser le diable qui faisait tapage dans le cachot vide. Mais, en considérant de plus près le démon supposé, il s'aperçut qu'il avait devant lui son prisonnier évadé, le coupeur de bourses. Conrad, de son côté, reconnut le geôlier de la prison de Liegnitz, et il comprit le tour de Rubezahl qui, pendant son sommeil, l'avait ramené à son point de départ.



« Eh ! quoi ! Tête crépue, dit le geôlier, c'est bien toi qui es rentré dans ta cage ! Et d'où viens-tu ? — J'étais las de courir les champs, répliqua Conrad : j'ai voulu me reposer, et je suis revenu à mon ancien logement, où vous voudrez bien m'héberger, je pense. » Personne ne comprenait par quel moyen le prisonnier avait pu rentrer dans la tour, et comment on l'y retrouvait enchaîné. Conrad, qui ne voulait point faire connaître son aventure, soutint effrontément qu'il s'était volontairement réintégré dans sa prison ; qu'il avait le don d'entrer et de sortir à sa volonté par les portes fermées, de reprendre ses chaînes ou de s'en débarrasser, enfin qu'il n'y avait point de serrure assez solide pour lui.

Cet acte de soumission d'un coupable, qui venait de lui-même se replacer sous le joug de la loi, disposa les juges à l'indulgence.

On lui fit grâce de la fustigation ; et on le condamna seulement à travailler pour le roi jusqu'au jour où il lui plairait de se débarrasser de ses chaînes. Mais on n'a point entendu dire que ce jour soit jamais venu, et que le condamné ait jamais profité de l'autorisation.

Pendant ce temps, la comtesse Cécilie était arrivée sans autre accident à Carlsbad avec tout son monde. Sa première action fut de faire appeler le médecin des bains, afin de le consulter, comme il est d'usage, sur sa santé et sur le régime à suivre. Ce médecin était l'illustre

Springfeld, de Merseburg, un fortuné mortel qui n'aurait pas voulu échanger la source de Carlsbad contre l'antique Pactole. Ces dames, en le voyant, parurent agréablement surprises : elles allèrent au-devant de lui avec un joyeux empressement et lui souhaitèrent cordialement le bonjour. « Il paraît que vous nous avez précédées ici, dit la Comtesse ; nous pensions que vous étiez encore au château du baron de Riesenthal. Mais pourquoi donc, homme mystérieux, ne nous avez-vous pas dit là-bas que vous étiez le médecin des bains ? — Ah ! Monsieur le Docteur, dit M^{lle} Hedwige, votre saignée m'a rendue boiteuse ; le pied me fait mal, et je ne vais pas pouvoir valser. »

Le médecin ouvrait de grands yeux : il avait beau se creuser la tête, il ne se rappelait pas avoir jamais vu ces dames.

« Vous me confondez sans doute avec un autre, Mesdames, dit-il ; je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; quant à Monsieur de Riesenthal, j'entends aujourd'hui son nom pour la première fois. D'ailleurs, pendant la saison des bains, je ne m'éloigne jamais d'ici un seul instant. » La Comtesse fut surprise de cette persistance à garder l'incognito. Elle supposa que le Docteur, contre l'habitude de ses confrères, ne voulait recevoir aucune rémunération pour les soins qu'il leur avait donnés. Elle répondit en souriant ; « Je vous comprends, cher Docteur ; mais votre délicatesse ne peut m'empêcher de me considérer comme votre débitrice, et de conserver de vos bons offices un souvenir reconnaissant. »

Là-dessus, elle le força de prendre un tabatière d'or, que le médecin finit par accepter, mais seulement à titre d'avance, et pour ne pas mécontenter des dames, qu'il considérait déjà comme de bonnes clientes. Cette obstination de la comtesse à voir en lui une vieille connaissance lui semblait une énigme ; et il ne pouvait se l'expliquer qu'en considérant cette fantaisie comme une

véritable hallucination, et en supposant la pauvre dame affligée de quelque dérangement des facultés intellectuelles. A tout hasard, il eut soin d'ordonner l'emploi de quelques légers purgatifs.

Le docteur Springfield n'était pas de ces médecins maladroits, qui ne sont bons qu'à vanter leurs pilules et leurs opiat, et ne savent rien faire pour se rendre chers et agréables à leurs clients. Il s'entendait fort bien au contraire à tenir ses malades au courant des bruits de la ville et à les égayer par toute sorte de petites anecdotes intéressantes. Lorsqu'après avoir quitté la comtesse, il fit sa tournée dans l'établissement, il raconta dans tous les salons son entrevue avec la nouvelle venue, ajoutant à chaque fois de nouveaux détails, de nouvelles réflexions, et annonçant la Comtesse tantôt comme une malade, tantôt comme une visionnaire ; aussi, chacun était impatient de faire connaissance avec une personne si extraordinaire, et la Comtesse Cécilie était déjà le sujet de toutes les conversations.



Tout le monde alla au-devant d'elle, lorsqu'elle parut pour la première fois avec ses charmantes filles. Ce fut pour la mère et pour les jeunes demoiselles un spectacle surprenant que de retrouver là toute la compagnie avec laquelle elles s'étaient rencontrées peu de jours auparavant dans le château de M. de Riesenthal. Le comte de Bohême, le chanoine ventru, et le Conseiller des Finances paralytique furent les premiers qu'elles aperçurent. Elles

se trouvaient ainsi dispensées du rigoureux cérémonial des présentations, et elles échappaient à l'ennui de faire des révérences à des inconnus, car il n'y avait dans le salon que des figures de connaissance. La comtesse, fort communicative de sa nature, s'adressa avec une aimable aisance tantôt à une personne, tantôt à une autre, appelant chacun par son nom et sa qualité, parlant beaucoup de M. de Riesenthal, et de sa fastueuse hospitalité, et faisant à tout moment quelque allusion aux conversations qui s'étaient tenues l'autre soir dans le salon du baron. Cependant, elle ne pouvait s'expliquer l'attitude froide et contrainte de ces messieurs et de ces dames, qui, ailleurs, lui avaient fait l'accueil le plus amical et le plus familier. Elle en vint naturellement à soupçonner qu'il y avait là-dessous quelque complot, et que le baron de Riesenthal viendrait mettre fin à la plaisanterie en paraissant lui-même tout à coup. Elle ne voulut pas lui laisser l'honneur d'avoir mis en défaut sa pénétration, et elle dit en riant au Conseiller, qui marchait avec des béquilles, de partir sur ses quatre jambes pour aller chercher le baron dans sa cachette et l'amener au salon.

Les assistants ne pouvaient manquer de voir dans tous ces discours la preuve d'un fâcheux dérangement d'esprit, et ils ressentaient pour la comtesse une véritable compassion ; ils constataient d'ailleurs qu'elle était une personne de grand sens, et qu'elle parlait et raisonnait le plus correctement du monde, tant que ses idées n'étaient pas tournées du côté du Mont-des-Géants. La Comtesse comprit bien aussi, à certaines grimaces significatives, à certains signes, à certains regards, qu'on portait sur elle un jugement peu flatteur, et qu'on supposait que sa maladie avait passé de ses membres dans sa tête.

Elle crut que le meilleur moyen de prouver aux gens leur erreur était de leur faire un récit exact de son aventure sur le Mont-des-Géants. On l'écouta avec l'attention qu'on accorde d'habitude à un conte, dont on s'amuse un instant,

mais dont on ne croit pas un mot. Elle eut le sort de la prophétesse Cassandre, à qui Apollon avait octroyé le don de prédire l'avenir, mais dont les oracles ne trouvaient que des incrédules. « Merveilleux ! » dirent d'une seule voix tous les auditeurs ; et ils regardèrent d'un air d'intelligence le docteur Springfield, qui levait les épaules en cachette, et se promettait bien de ne pas laisser partir sa cliente, tant que la vertu des eaux n'aurait pas complètement effacé de son esprit l'aventure du Mont-des-Géants.

Au reste, les bains produisirent tout l'effet que le médecin et la malade en avaient attendu.

Quand la comtesse vit que son récit ne persuadait personne, et qu'on paraissait croire qu'elle n'avait pas la cervelle en bon état, elle ne parla plus jamais de son aventure, et le docteur Springfield ne manqua pas d'attribuer ce résultat aux vertus de ses eaux, qui avaient d'ailleurs agi d'une tout autre façon, et avait guéri la comtesse de ses rhumatismes et de ses maux d'estomac.

Quand la cure fut achevée, quand les belles jeunes filles se furent assez fait regarder et admirer, que les aimables cavaliers eurent suffisamment brûlé devant elles le doux encens de la flatterie, et qu'elles eurent valsé jusqu'à satiété, la mère et les filles repartirent pour Breslau. Elles eurent soin de prendre la route qui traversait le Mont-des-Géants : elles tenaient à faire visite en passant à l'aimable baron, ainsi qu'elles en avaient pris l'engagement. La comtesse désirait vivement apprendre de lui le mot de l'énigme qui l'avait tant intriguée ; elle voulait se faire expliquer comment et pourquoi toutes ces personnes, dont elle avait fait la connaissance chez lui, avaient affecté, aux bains de Carlsbad, de la traiter en étrangère, et lui avaient fait si froide mine. Mais personne ne put lui indiquer le chemin du château de Riesenthal, et elle perdit sa peine à s'informer du baron, dont le nom était inconnu, d'un côté de la montagne comme de l'autre. Alors la dame fut enfin convaincue, à sa grande surprise, que l'inconnu qui l'avait

prise sous sa protection et l'avait reçue dans son château n'était autre que Rubezahl, le Seigneur-de-la-Montagne.

Elle dut reconnaître qu'il avait noblement observé à son égard les lois de l'hospitalité, elle lui pardonna de bon cœur de s'être un peu amusé à ses dépens. Dès lors elle crut fermement à l'existence des Esprits : cependant, par crainte des railleurs, elles évita toujours de faire en public sa profession de foi sur ce sujet.

Depuis le jour où il s'était montré à la comtesse Cécilie, Rubezahl n'a plus fait parler de lui. D'ailleurs, c'est peu de temps après ces événements qu'eut lieu le terrible tremblement de terre qui détruisit Lisbonne et Guatémala, qui fit même sentir plus loin ses redoutables effets, et vint ébranler les frontières de la patrie allemande. Aussi, les Esprits qui habitent l'intérieur de la terre eurent assez à faire chez eux pour combattre les progrès de l'embrasement souterrain, et c'est pour cette raison sans doute que, depuis lors, nul d'entre eux ne s'est montré sur la terre.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

BOIVIN & C^{IE}, Libraires-Éditeurs, 5, rue Palatine, PARIS

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR LA JEUNESSE

Collection de volumes in-4 illustrés.

- Brochés..... 3 fr. 50
Reliés en toile rouge, avec pl. or, noir et argent, tr. dor., biseaux..... 4 fr. 50
- ALHIX (Ant.).** — *Jean Tout-Petit à la Ville et à la campagne*, 1 volume illustré de 48 gravures d'après les dessins de G. LUHER.
- ADERER (A.).** — *Pour une rose*, 1 volume illustré de 43 gravures d'après les dessins de LIÉGER.
- ALEXANDRE (Arsène).** — *Les Fées en train de plaisir*, 1 volume illustré de 115 dessins de LUCIEN MÉTIVET.
- *Noé dans son Arche*, 1 volume illustré de 108 gravures par LUCIEN MÉTIVET.
- BERTHET (Élie).** — *L'Expérience du grand-papa, ouvrage couronné par l'Académie française* (2^e édition), 1 volume illustré de 101 gravures sur bois et de 7 grandes compositions par C.-E. MATTHIS.
- FRÉMINE (Ch.).** — *La Chanson du pays*, 1 volume illustré de 46 dessins par J. DIDIER, CH. FRÉMINE, JANEL, MÉS, MONTADER, F. OUDART, SLOM, VAVASSEUR.
- GIRARD (Albert).** — *Nos petits Amis*, Ouvrage précédé d'une lettre de M. Louis RATISBONNE, 1 volume illustré de 48 gravures. Dessins de FERDINANDUS.
- *Nos petits diables*, 3^e édition, 1 volume illustré de 82 gravures sur bois et précédé d'une lettre-préface par FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française.
- HERVILLY (Ernest D').** — *En Bouteille à travers l'Atlantique*, 1 volume in-4 écu, illustré de 45 gravures.
- *Les Chasseurs d'Édredons*, 1 volume illustré de 46 gravures d'après les dessins de VAVASSEUR.
- JEAN DE NIVELLE (Charles Canivet).** — *Contes de la mer et des grèves. Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1 volume illustré de 61 gravures. Dessins hors texte de FERDINANDUS, A. GUILLENET et C.-E. MATTHIS.
- *Contes du vieux pilote*, 1 volume illustré de 35 gravures. Dessins hors texte de BARILLOT, BUHOT, FOUACE, GUILLENET, LANSYER, MONTADER, OGDEN, WOOD.
- JEANNE MAIRET (M^{me} Charles Bigot).** — *La Tâche du Petit Pierre. Ouvrage couronné par l'Académie française* (2^e édition), 1 volume illustré de 46 gravures, dessins hors texte par FERDINANDUS.
- *L'Enfant de la Lune*, illustré de 45 dessins par VAVASSEUR.
- MANESSE (L.).** — *La Veillée au Pays breton* (2^e édition), 1 volume illustré de 82 gravures. Compositions hors texte par C.-E. MATTHIS.
- MATTHIS (C.-E.)** *Les deux Gaspards*, 1 volume illustré de 33 compositions hors texte, vignettes, têtes et fins de chapitres.
- *Nos petites Braves*, 1 volume illustré de 46 compositions de C.-E. MATTHIS.
- *Pique Toto, la paix et la guerre*, 1 volume illustré de 44 compositions dessinées par l'auteur.
- RICHEBOURG (Émile).** — *Contes d'Hiver*, 1 volume illustré de 40 gravures, d'après les dessins de CH. CRESPIN.

1 Fugger, nom d'une famille de riches négociants d'Augsbourg.

2 On voyait à cette époque beaucoup d'horloges, dont le cadran était divisé en vingt-quatre heures.

3 Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche.

*Contes populaires de Musaeus, traduits par A.
Pessonneaux,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6568666c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr